
3 1761 04697358 2





LE PREMIER LIVRE

D'AMADIS DE GAULE

I

CHAPITRES I-XXI

Il a été tiré de cet ouvrage soixante-cinq exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

TÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE PREMIER LIVRE

D'AMADIS DE GAULE

PUBLIÉ

SUR L'ÉDITION ORIGINALE

PAR

HUGUES VAGANAY

TOME I

CHAPITRES I-XXI



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1918



AVERTISSEMENT

Cette édition, la treizième du premier livre d'Amadis de Gaule, reproduit le texte de la première, parue en 1540. Mais nous ne nous sommes pas cru tenu d'en donner un fac-simile tel que seule peut en donner la photographie, Herberay n'étant pas un de ces auteurs dont les défauts mêmes sont instructifs et l'imprimeur de 1540 ayant dépassé la mesure permise en fautes grossières. Nous avons eu continuellement sous les yeux l'édition de 1548 : elle nous a servi à rectifier la ponctuation et à corriger la graphie de 1540 quand il nous a semblé que le compositeur avait mal interprété sa copie qui, d'après certaines fautes, paraît lui avoir été dictée. Mais nous avons résisté à la tentation d'unifier la graphie et nous n'avons point introduit dans notre édition le point d'exclamation employé en 1548 et inconnu en 1540 : en 1540, comme en 1548, le guillemet est inusité et l'emploi des alinéas pour donner de l'air à ces pages compactes et faciliter la lecture est jugé superflu. Nous avons conservé les ( ) qui, en 1548, sont remplacées par la virgule.

Au reste, nous donnerons la liste de tous les passages où notre texte diffère de l'édition princeps. Entre [ ] nous avons placé quelques additions empruntées à 1548, mais les variantes proprement dites formeront une liste séparée : les événements ne nous ayant pas permis d'avoir sous les yeux toutes les éditions afin d'établir l'apparat critique au bas des pages.

Lyon, 1er mars 1916.

H. VAGANAY.

Le premier livre de Amadis de Gaule, qui traicte de maintes adventures d'Armes et d'Amours, qu'eurent plusieurs Chevaliers & Dames, tant du royaulme de la grand Bretaigne, que d'aultres pays. Traduict nouvellement d'Espagnol en Françoys par le Seigneur des Essars, Nicolas de Herberay.

Acuerdo Oluido.

Avec privilege du Roy

1540.

On les vend au Palays en la gallerie par où on va à la Chancelerie, en la boutique de Jehan Longis.

Il est defendu par lettres patentes du Roy nostre Sire, à tous Imprimeurs Libraires & marchans d'imprimer en ce royaulme, ou exposer en vente les quatre premiers livres d'Amadis de Gaule dedans six ans, à compter du jour qu'ilz seront achevez d'imprimer, sur les peines contenues audict privilege, sur ce depesché, signé. Par le Roy. De la Chesnaye : Si n'est par le congé & permission du seigneur des Essars. N. de Herberay qui les a traduictz, & eu la charge de les faire imprimer par ledict Seigneur.

MICHEL LE CLERC, Seigneur de Maisons,

Aux Lecteurs.

Qui vouldra veoir maintes lances briser,
Harnois froisser, escuz tailler et fendre,
Qui vouldra veoir l'amant amour priser,
Et par amour les combatz entreprendre,
Viegne Amadis visiter et entendre
Que les Essars par diligent ouvraige
A retourné en son premier langaige,
Et soit certain qu'Espagne en cest affaire,
Cognoistra bien que France a l'advantage
Au bien parler autant comme au bien faire.

MELLIN DE SAINCT GELAYS

au Seigneur des Essars. N. de Herberay traducteur du premier livre d'Amadis de Gaule.

Au grand desir, à l'instante requeste
De tant d'amys dont tu peux disposer,
Vouldrois tu bien (o amy) t'opposer
Par vng reffus de chose treshonneste ?
Chascun te prie, et je t'en admoneste,
Que l'Amadis qu'il t'a pleu exposer
Vueilles permettre et au monde exposer :
Car par telz faictz gloire et honneur s'acqueste.
Estimes tu que Caesar ou Camille,
Doibvent le cours de leur claire memoire
Au marbre, au fer, à cyseau ou enclume ?
Toute statue ou medalle est fragille
Au fil des ans, mais la durable gloire
Vient de main docte et bien disante plume.

ANTOINE MACAULT

Secretaire et vallet de chambre du Roy,

Aux Lecteurs.

Divins espritz Françoys de hault sçavoir comblez,
Qui par viue vertu et merite louable,
En bien escripvant, ceulx qui bien font, ressemblez,
Prenez exemple ici certain et honorable
Que loz immortel vient d'œuvre non perissable,
Comme est le present livre. Et vous oisifz cessartz
Suyvez ce translateur, qui des branchuz Essars
Du parler Espagnol, en essartant, deffriche
Nostre Amadis de Gaule : et le rend par ses artz
En son premier Françoys, doulx, aorné, propre, et riche.

[*Les vers qui suivent se lisent, pour la première fois, dans l'édition in-8o de 1548, où ils sont placés en face du folio I.*]

LE PETIT ANGEVIN

[Jean Maugin]

Aux Dames Françoyses

Dixain.

Or avez vous, Dames de cueur humain,
Vostre Amadis en si petit volume,
Que le pourrez porter dedans la main
Plus aysément beaucoup que de coustume.
Recevez doncq' de ceste docte plume
Les traitz dorez et propos gracieux,
Si que voz cueurs, par danger soucieux,
Puissent trouver remede à leur malayse
Dans ce subjet d'amour delicieux,
Qui tout ennuy, dueil, & courroux apaise.

Probè, & tacitè.

Prologue du translateur du livre d'Amadis, d'Espagnol en Françoys.

A treshault et tresillustre prince Charles Duc d'Orleàns et d'Angoulesme, second filz du Roy, Nicolas de Herberay seigneur des Essars, treshumble salut.

Depuis deux ou trois ans en ça, que Mars s'est eslongné d'entre les princes Chrestiens, contrainct laisser enrouiller ses armes et instrumens bellicqueux, à l'occasion de la treufve, qui est de present, entre le treschrestien et magnanime Roy vostre pere, et Charles cinquiesme Empereur, estant par ce moyen reduict de l'impetueuse vie des armes, au bien du repos et loisir, me suis mis (pour eviter la trop pernitieuse oysiveté) à lire plusieurs sortes de livres, tant vulgaires qu'estranges. Entre lesquelz, m'estant tumbé es mains celluy d'Amadis de Gaule en langue Castillane, lequel maintesfois plusieurs gentilz hommes d'Espagne m'avoient loué et estimé sur tous leurs Romans, et le trouvant tel qu'ilz me l'avoient asseuré, tant pour la diversité des plaisantes matieres, dont il traicte, que de [la] represen[ta]tion subtilement descripte qu'il fait des personnes suyvant les armes, ou amours, ay prins plaisir à le communicquer par translation (soubz vostre auctorité) à ceulx qui n'entenderont le langaige Espagnol, pour faire revivre la renommée d'Amadis (laquelle par l'injure et antiquité du temps, estoit estaincte en ceste nostre France), et aussi pource qu'il est tout certain qu'il fut pre-

mier mis en nostre langue Françoyse, estant Amadis Gaulois, & non Espaignol. Et qu'ainsi soit j'en ay trouvé encores quelque reste d'ung vieil livre escript à la main en langaige Picard, sur lequel j'estime que les Espagnolz ont fait leur traduction, non pas du tout suyvant le vray original, comme l'on pourra veoir par cestuy, car ilz en ont obmis en d'aulcuns endroictz, et augmenté aux aultres : Parquoy suppliant à leur obmission, elle se trouvera en ce livre, dens lequel je n'ay voulu coucher la plus part de leur dicte augmentation, qu'ilz nomment en leur langaige Consiliaria, qui vault autant à dire au nostre, comme advis ou conseil, me semblans telz sermons mal propres à la matiere dont parle l'histoire : laquelle j'ay expressement mise en lumiere, non pour esperance d'en rapporter louenge (estant l'œuvre de trop peu de merite) mais seulement pour tesmoigner à tout le monde, combien je vouldrois povoir pour vous faire treshumble service, mesmement pour vous donner quelque fois dequoy recréer vostre gentil esprit, lors qu'il sera ennuyé de lire choses plus haultes et ardues. Toutesfois, je n'eusse esté jamais si temeraire, ny ne me fusse jusques là oublié de le presenter devant vostre excellence, n'estoit qu'à l'imitation de vostre tresillustre progeniteur, vous estes estimé le prince qui plus humainement et gratieusement reçoit aussi tost les moindres presens des petitz, que les biens grans des majeurs, conformant vostre grandeur et magnanimité à la volunté de ceulx qui vous desirent faire service. Et combien que ce qui s'offre en ceste traduction d'Amadis, ne soit tiré de nul auteur fameulx pour luy donner couleur de verité, si trouvera on en elle tant de rencontres chevaleureuses et plaisantes, avec infiniz propos d'amours si delectables à ceulx qui ayment ou sont dignes d'aymer, que toute personne de bon jugement se doit persuader (voyre quasi contraindre) à lire son histoire pour le passetemps et

plaisir qu'il pourra recevoir en la bien voyant. A ceste cause, Monseigneur, je m'ose asseurer que si elle treuve grace devant voz yeulx, ou soit quelque peu favorisée de vous, que non seulement elle sera estimée beaucoup : mais acquerra le premier lieu entre toutes les aultres histoires semblables. Qui est en partie la cause pour laquelle j'ay entreprins la traduire, et aussi pour faire cognoistre à chascun mon intention qui tend à exalter la Gaule, en laquelle passe de present ung siecle bien heureux, par la grace que Dieu nous donne de nous avoir fait naistre en voz jours : durant lesquelz nous esperons tant de vous, que de vous veoir, quelque fois aussi grand par dessus les princes estranges, que vous estes aymé et honoré des vostres. Doncques Monseigneur je vous supplie treshumblement recevoir ce premier livre d'Amadis, et le fruict de mon labeur, avec telle facilité et bon visaige que vous avez accoustumé recevoir les presens de chascun : entre lesquelz nul ne vous est offert plus grand que les cueurs et bonnes voluntez des gentilz hommes, qui vous sont du tout acquis, tant pour le bon recueil que vous leur faites, que pour la bonne grace que vous avez, accompaignée de voz aultres perfections et vertuz. Et si vous appercevez en quelque endroict que je ne me soye assubjecty à le rendre de mot à mot, je vous supplye croire que je l'ay fait, tant pource qu'il m'a semblé beaucoup de choses estre mal seantes aux personnes introduictes, en regard es meurs et façons du jourd'huy, qu'aussi pour l'advis d'aulcuns mes amys, qui ont trouvé bon me delivrer de la commune superstition des translateurs, mesmement que ce n'est matiere où soit requise si scrupuleuse observance. Ce que pourtant, si je cognois vous avoir despleu en ce premier livre, je mettray peine aux aultres de faire mieulx pour vous obeir, et faire toute ma vie treshumble service.

Prologue de l'aucteur Espagnol d'Amadis, traduict en Françoys.

Les Hystoriens tresrenommez, qui ont escript et embelly les hystoires et faitz chevaleureux de ceulx qu'ilz ont voulu favoriser et rendre immortelz, par la facilité de leur bien escripvante plume, considerant qu'encores qu'ilz eussent assez matiere et subject pour les hault louer, neantmoins les ont voulu faire estimer tant excellens es choses, esquelles ilz estoient appellez, que avec aulcune verité, sur laquelle ilz ont prins leur fondement, y ont adjousté et approprié plusieurs choses non advenues, si proprement et par tant vraye similitude, que l'on s'est aisément consenty à les croire, telement qu'aujourd'huy ilz nous representent en grande admiration (devant les yeulx) la force supernaturelle de maintz personnages, comme l'on peult lire en Homere, et aultres escripvantz, les faitz tant des Grecz, Troyens, que Romains, sur lesquelz ilz ont employé et projecté leur parler eloquent. Ce que tesmoigne assez Saluste, disant que les faitz et grandes entreprinses des Atheniens n'ont volé plus hault que ceulx qui en ont emply leurs livres leur ont donné de pennage par leur bien dire. Ce qui se doit aiséement croire, et plus encores nous faire douloir, voyant maintenant la monarchie du monde (mesmes nostre Espaigne) si rare de telz sçavans personnages. Car si à present elle estoit tant amye de fortune d'avoir en elle le moindre d'infiniz qui sont mors, quel subject, quelle matiere s'est offerte depuis dix ans en çà, pour remplir l'Orient et les

aultres regions terrestres des grands faitz d'armes, et chevaleureuses entreprinses, qu'a faictes nostre magnanime Roy Catholique don Fernand en la glorieuse conqueste du royaulme de Grenade, mesmes les grandes persuasions qu'il donnoit à ses capitaines et souldars, suffisantes pour ennimer les plus timides à combatre virilement, et trop hardiment? Mais quoy, ayant faulte de telz personnages, s'ensuyt il que sa gloire doive estre moindre? vrayement non. Toutesfois son heur en eust été plus grand, car pour perpetuer, et rendre son nom immortel, il[z] l'eussent peu colloquer au plus hault siege de renommée, adjoustant avec l'histoire vraye ce qu'il leur eust semblé apte et propre à la matiere subjecte, ainsi que l'on a fait pour ceulx desquelz par grande affection et peu de verité, ont esté preferez à ce bon prince, qui l'avoit merité devant eulx, d'autant que la difference de leurs loix est grande. Car ces aultres servoient au monde, duquel ilz ont receu leur retribution par leur nom perpetué, et nostre Roy, au Seigneur, lequel, cognoissant son bon et sainct vouloir, mesmes l'amour qu'il avoit en luy, luy a voulu tant ayder et favoriser, que de le rendre digne de mettre à execution avec (toutesfois) grand travail et forte despense, ceste conqueste, laquelle est à l'augmentation de la re[li]gion chrestienne, et de son service. Mais si sa renommée n'a volé si hault, comme il merite, sa recompense n'en est amoindrie au siecle des siecles.

Ce grand Hystorien Tite Live, descripvant son histoire (en laquelle il a eslevé et employé tout son sçavoir, pour illustrer les glorieux Romains) a eu aultre maniere de faire trop plus persuasive à legere creance, que celle de ceulx desquelz cy devant nous avons parlé. Car s'il a separé d'eulx les forces corporelles, il les a d'autant plus approchées de la hardiesse et vertu du couraige, voulant oster le doubte que l'on faisoit sur telz effors, et, pour ce faire, a reduit en

memoire la magnanimité de celuy Mucius Scevola, qui sans contrainte luy mesmes se brusla le bras, et de ce gentil chevalier Quintus Curcius, lequel de sa propre volunté se precipita dens le perilleux gouffre. Ce qui se doit aisément croire, veu que nous en voyons encores maintenant tant de valleureux et couraigeux, qui font aussi peu de cas que rien de mourir (voire de mille mors s'ilz povoient) pour la salutation de quelqu'ung leur particulier amy. Voilà pourquoy Tite Live est estimé historien tresveritable, car il ne fait nulle mention en ses œuvres de ces grans coups espoventables ou rencontres d'adventures, ainsi qu'ont voulu faire ceulx qui ont parlé du fort Hector, du fameulx Achiles, du vaillant Troylus, du hardy Ajax Telamon, et d'infiniz aultres, desquelz il a esté escript selon les affections de ceulx qui ont mis la main à la plume, comme l'on peult cognoistre du duc Godeffroy de Buillon Roy de Hierusalem, lequel estant au pont d'Antioche, donna (comme l'on dit) si pesant coup d'espée à un Turcq armé, qu'il le separa en deux pars. Vrayement il se peult, et doit on croire, avoir esté une Troye assiegée, et destruicte par les Grecz, et Hierusalem conquis, avec plusieurs aultres places, par ce duc et ses compaignons. Mais il est tout clair à l'œil, et chose trescertaine, que ces coups qui font l'effort des fouldres et tonnerres, sont inventions de gens qui ont voulu ainsi parler, tant pour donner merveilles à ceulx qui les vouldroient croire, que pour decorer leurs Romans de telles mensonges, n'ayans (peult estre) assez matiere pour emplir leurs volumes, à quoy ne se doit adjouster nulle foy. Et qu'il soit vray, considerons si les adventures des armes du siecle present approchent en riens à celles d'allors : toutesfois ilz ne sont à rejecter, car il s'y trouvera maintes bonnes exemples, qui peuvent servir pour la salutation de noz ames, desquelz nous ayderons, pour acquerir la grace du Seigneur, avec laquelle

nous parviendrons au lieu de beatitude, qui nous est promis. Parquoy considerant ce que dessus, voulant plustost laisser de moy quelque memoire que d'estre oysif, me suis adressé aux choses faciles, en imitant les moindres orateurs, pour estre mon sçavoir au leur plus conforme. Et pour ce faire, me suis mis à corriger les trois premiers livres d'Amadis, lesquelz (par la faulte des maulvais escripvains, ou traducteurs trop corrompuz, et vicieulx) ont esté jusques à maintenant de peu de fruict, et translatant aussi le quart livre suyvant, avec les faictz d'Esplandian, filz d'icelluy Amadis, lesquelz jusques adonc n'ont esté veuz de nul, car l'on les a trouvez par cas fortuit en ung Hermitaige, pres Constantinople, soubz une tombe de pierre, escritz en lettre, et en parchemin si antique, qu'à grand peine ilz se povoient lire, puis apportez en ces pays d'Espaigne, par ung marchant Hongre. Or ont esté ces cinq livres telement traduictz, corrigez, et enrichiz de telles exemples, et bonnes doctrines, que combien que jusques à present ilz ayent esté profanez comme fabuleux, maintenant l'on les pourra comparer par raison à la foible escorce du liege enchassée en pur or, et enrichie de pierres orientalles, car non seulement les jeunes chevaliers y pourront prendre exemple, et y proffiter, mais les anciens mesmes y trouveront du fruict, auquel ilz prendront goust et saveur. Et si d'adventure, en lisant et poursuyvant l'histoire, il se rencontre quelque faulte ou parole mal digeiée, je supplie humblement ung chascun les excuser, et m'estre favorable, pour tant que la faulte qui y peult estre, est plus causée par simplesse que aultrement.

Fin du Prologue.

Ensuyt la table du premier livre d'Amadis de Gaule. Et premierement.

LE PREMIER LIVRE

DE

AMADIS DE GAULE

traduict d'Espaignol en François,

PAR LE SEIGNEUR DES ESSARS

Quelz furent les Roys Garinter et Perion, et d'ung combat qu'eut icelluy Perion par cas fortuit contre deux chevaliers, puis contre ung Lyon qui devoroit ung Cerf en leur presence, et de ce qu'il en advint.

CHAPITRE PREMIER

Peu de temps apres la passion de nostre Saulveur Jesuchrist, il fut ung Roy de la petite Bretaigne nommé Garinter, instruict en la loy de verité, et grandement decoré de bonnes et louables vertuz, qui eut d'une noble dame son espouse, deux filles. L'aisnée (mariée avec Languines Roy d'Escoce) communéement appellée la Dame de la Guirlande : Par ce que le Roy son mary, pour la beaulté de ses cheveulx, et le grand plaisir qu'il prenoit à les veoir, ne les luy permettoit couvrir, sinon avec ung petit cercle ou chapelet de fleurs. De ce Roy Languines et d'elle, furent engendrez Agraies, et Mabile, desquelz

l'histoire presente fera souvent mention. L'aultre fille puisnée de ce roy Garinter, nommée Elisene fut trop plus belle que son aisnée. Et combien qu'elle eust esté maintesfois demandée et requise en mariage de plusieurs princes et grans seigneurs : neantmoins ne luy en print (pour lors) aulcun vouloir, ains par sa solitude, et saincte vie, estoit communéement appellée de tous, la Devote perdue, considerans [*v*°] qu'à personnaige de tel estat, douée de si excellente beaulté, et sollicitée par si grans princes, n'estoit convenable telle religion. Or estant ce Roy Garinter ancien, pour contenter son esprit, prenoit plaisir à la venerie. Dont une fois entre aultres, luy advint, que ayant faict l'assemblée pres d'une sienne ville, nommée Alyma, se lança ung Cerf, que luy mesmes poursuyvit, si longuement qu'il s'esgara. Parquoy se trouvant de gens et de chiens habandonné, se recommandant à Dieu, commença au petit pas à se remettre en son adresse, et tant traversa de costé et d'aultre, que par fortune (assez pres de l'yssue du bois) il advisa deux Chevaliers qui contre ung seul combatoient. Les deux furent par luy assez tost cogneuz, car ilz estoient ses vassaulx, desquelz maintesfois on luy avoit faict plainctes, mais il n'y avoit peu pourveoir, tant à cause de la grande alliance qu'ilz avoyent au pais, que pource que ordinairement se tenoient cachez en ceste grande forest. Du tiers s'esbahissoit qu'il povoit estre. Et pour l'heure ne se voulut tant fier à la bonté de l'ung, que la craincte des deux luy fut ostée. Telement qu'il se retira quelque peu dedans la forest, à ce que plus asseuréement il veist quelle seroit l'issue de ceste meslée, qui fut telle, que par l'effort de ce seul chevalier, les deux furent vaincuz et mors. Ce voyant le Roy saillit du bois. Adonc le chevalier qui l'apperceut venir seul, luy demanda : Quelle contrée (homme de

bien) est ceste cy, en laquelle les chevaliers errans sont assailliz par telz brigans ? Háa seigneur, respondit il, ne vous en esbahissez, car en ce pais (comme aux aultres) s'en treuve de bons et maulvais. Et ceulx qui vous ont maintenant assailly, ont faict aultres infiniz maulx et oultraiges, non seulement en ce bois, où ilz avoient coustume de eulx retirer, ains en plusieurs et divers aultres lieux. Mesmement à leur seigneur et Roy : lequel n'en a peu faire justice, par ce qu'ilz estoient aparentez des meilleures maisons de ce Royaulme. Et où pourrois-je trouver le Roy duquel vous me parlez ? dit le chevalier, car je suis venu le chercher, et luy apporte nouvelles d'ung sien grand amy. Quoy qu'il en doibve advenir, respondit Garinter, je vous en diray ce que j'en sçay. Saichez certainement qne je suis celluy que vous demandez. A ceste parolle le chevalier osta l'armet, et meist son escu bas, puis le courut embrasser, disant soy mesme estre le Roy Perion de Gaule, qui des long temps avoit desiré le cognoistre. Grandement furent ces deux Roys esjouis pour s'estre ainsi par fortune cogneuz, et devisans ensemble de plusieurs propos (eulx retirans en la ville) prindrent la route du bois, où ilz pensoient trouver les veneurs, mais par cas fortuit passa au devant d'eulx à l'heure ung Cerf malmené et eschappé des toilles, apres lequel les deux princes se mirent à course de cheval, esperant le tuer, ce que aultrement advint. Car en le poursuyvant (au sortir d'ung fort tailliz) ung Lyon eschauffé les devança, qui en leur presence, s'en saisit, puis l'ayant avec ses fors ongles mis en pieces, tourna son regard, et levant l'une des [II] pates de devant, se print à rugir contre ces deux princes, crollant sa jube comme s'il les eust menassez. Ce que voyant le roy Perion dit en riant : Maistre lyon, vous ne serez pas tant goulu que

ne nous laissez part de la chasse. Et aussi tost se mettant à pied (pource que son cheval n'en vouloit approcher) print l'espée au poing et l'escu au bras, et sans ce que les criz qu'apres luy faisoit le Roy Garinter l'en sçeussent destourner, marcha droict au Lyon, lequel pour deffendre sa proye, aussi tost courut au Roy qui venoit vers luy, et commença entre eulx deux une nouvelle guerre : mais le Lyon agile feit tant qu'il abatit son homme soubz luy. Ce nonobstant, le Roy eut le cueur si bon, que, combien qu'il feust en tresgrand peril de sa personne, ne s'esbahit de rien, ains s'esvertua de sorte qu'il meit son espée si avant au ventre de la beste, qu'à l'instant elle tomba morte devant luy. Dequoy le Roy Garinter devint telement esmerveillé, qu'il dit en soy mesmes : vrayement cestuy n'est pas à tort renommé l'ung des meilleurs chevaliers du monde. Et sur ces entrefaictes se rassembla la compaignie, qui pour le retrouver s'estoit mise en queste de tous costez. Adonc fut chargée sur deux chevaulx leur venaison et proye et portée en la ville. Or fut incontinent la Royne advertye de la venue du Roy Perion, et à ceste cause feit pourveoir promptement à tout ce qui estoit necessaire, pour bien recueillir et festoyer ung tel prince. A leur arrivée trouverent le disner prest, et les tables dressées : parquoy apres les reverances et bien venues faictes d'une part et d'aultre, s'assirent les deux princes, la royne pareillement, et la belle Elisene leur fille. Amour adonc estoit en embusce qui par long temps avoit assailly ceste jeune princesse sans l'avoir sçeu vaincre : mais il la veit tant au descouvert, qu'à l'heure presente la peult attaindre si au vif, qu'il s'en feit dela en avant vainqueur : Mesme du Roy Perion qui ne pensoit qu'à son honneste recueil, lors qu'il jecta l'œil sur ma dame Elisene, et elle sur luy, si que par

ce regard, la chaste et saincte vie accoustumée à ceste princesse n'eut povoir de la garantir, qu'elle ne feust frappée d'increable et extreme amour de ce jeune Roy, et au semblable luy d'elle, lequel jusques adonc, avoit eu le cueur franc et libre : et sans s'estre submis en nul aultre lieu. Ainsi se trouverent tous deux l'ung pour l'aultre, durant le disner, en une estrange et par trop grande fantasie, tant que les tables furent levées, et que la Royne se voulut retirer. Parquoy se leva Elisene pour la suivre, mais ainsi qu'elle marcha le premier pas, luy tomba ung anneau qu'elle avoit retiré en son sein, pour laver ses mains, où elle l'avoit oublié à l'occasion de ceste nouvelle amour qui à aultre chose la faisoit penser. Or estoit le Roy Perion joygnant elle, lequel luy voulant faire cognoistre l'envie qu'il avoit d'estre sien, se baissa aussi tost qu'elle pour le lever, et si apropos se rencontrerent leurs mains, que le roy eut moyen de luy serrer les doigz, faignant prendre l'anneau. Parquoy ceste amoureuse dame commença à changer couleur. Et toutesfois par ung doulx [*v*°] reguard, le remercya humblement. Haa, dit-il, madame, ce ne sera le dernier service que j'espere vous faire, car tout le temps de ma vie sera employé à vous obeyr. Contraincte fut Elisene (sans luy rien respondre) suivre la Royne sa mere, tant alterée et surprise, qu'elle mesmes presque se mescognoissoit. Et de sorte, que ne povant souffrir ce nouveau feu d'amour (qui par telle vehemence et si soubdain avoit peu vaincre le sien chaste et ancien propos) ayant la larme à l'œil, et l'angoisse au cueur, vint se descouvrir à une sienne fidelle damoyselle nommée Dariolette, la priant tres-instamment la conseiller, comme elle pourroit honnestement sçavoir si le Roy Perion n'avoit ailleurs son amour, et si cest affectionné semblant qu'il

luy avoit monstré, luy pourroit point estre venu de la force de celluy qu'elle avoit nouvellement senty en son cueur. La damoyselle espoventée de ceste mutation si soubdaine, et en personne tant eslongnée de chose semblable (prenant toutesfois compassion de ses pitoiables larmes) luy respondit : Je voy bien madame, que selon l'extreme passion, dont ce tyrant Amour vous tourmente, qu'il n'a laissé en vostre jugement lieu, où conseil et raison puissent loger. Et pourtant, suyvant non ce que je doy pour vostre service, mais le vouloir que j'ay de vous obeyr et servir, je feray ce que me commandez, par le moyen plus honneste, que mon peu de discretion, et l'envie grande que j'ay de vous complaire, le sçaura trouver. Et sans aultre propos s'en alla Dariolette à la chambre où le Roy Perion s'estoit retiré, à l'huys de laquelle trouva son escuyer, qui luy portoit aultres habillemens pour vestir, lesquelz la damoyselle prist. Car, disoit-elle, il fault que je luy face ce service, et vous en allez s'il vous plaist, escuyer mon amy, à voz aultres affaires. L'escuyer estimant que ce feust la coustume, ne les luy refusa, ains les luy laissa prendre librement. Parquoy entra la damoyselle en la chambre, où elle trouva le roy couché, qui l'apperceut entrer : et cogneut aussi tost, que c'estoit celle qu'il avoit veu parler à Elisene en plus de privaulté, et à qui mieulx, à son advis, elle se fioit, estimant que sans luy apporter aulcun remede à ses mortelles passions, n'estoit venue à telle heure vers luy. A ceste cause, tout en tremblant luy dit : Que demandez vous ma grand amye ? Sire, respondit elle, je vous veux bailler, s'il vous plaist, nouveaulx vestemens. J'aymerois trop mieulx, dit le Roy, que ce feust à mon cueur, qui de present est denué et despoillé de tout plaisir. En quelle sorte Sire ? respondit la damoyselle. Par ce, dit il, que

quand j'arrivay en ce pais, j'estois libre de toutes passions, et n'avois doubte seullement, que des adventures qui peuvent survenir aux chevaliers errans. Mais maintenant, je ne sçay en quelle sorte, entrant en ceste maison, par l'une de vous aultres mes dames, ay esté navré de playe trop mortelle, à laquelle si vous, bonne damoiselle, me sçavez donner aulcun remede, la recompense en seroit si bonne que vous m'en demeureriez obligée. Certes, respondit elle, je me tiendrois [III] fort heureuse de povoir faire service à si hault personnaige, et bon chevalier que vous estes, si je sçavois en quoy. Si vous me promettez, dit le roy, comme loyalle damoyselle, ne me descouvrir, si n'est où il est requis, je le vous diray. Dictes hardiment, respondit la Damoyselle, car par moy ne sera sceu oultre vostre gré. Damoyselle m'amye, dit il adonc, je vous advise que en telle heure je reguarday l'excellente beaulté d'Elisene vostre maistresse, que je suis de son amour, en trop d'extremité tourmenté, tellement que je ne me puis excuser de la mort, si de brief je ne treuve allegement. Quand Dariolette, qui sçavoit interieurement le vouloir de la princesse, entendit celluy du Roy, elle luy respondit : Sire, si vous me voulez asseurer en foy de Roy, qui en toutes choses doit devant tous estre veritable, ainsi que personne plus obligée à la vertu, et comme chevalier loyal, qui avez tant souffert pour maintenir loyaulté et droicture, de prendre à femme madame Elisenne quand le temps le requerra, je la vous mettray de brief en lieu, auquel non seulement vostre cueur sera satisfaict, mais le sien mesmes, qui est, peult estre, autant ou plus que le vostre, en soucy et douleur, de l'angoisse nouvelle, qu'elle a receu par mesme moyen. Mais Sire, si vous ne faictes ce que je vous dis, ny vous ne la recouvrerez, ny n'auray plus cause de croyre que voz

parolles soyent de vray et loyal cueur, quelque chose que vous dictes. Le roy, auquel desja amour avoit ravy la liberté, pour l'unir à Elisene (affin qu'il en sortist apres le bien, et grand fruict qu'il en advint, ainsi qu'il vous sera recité) print son espée, qui estoit joignant luy, et mettant la main dextre dessus la croix, dit ces parolles : Je jure en ceste croiz, et sur l'espée, avec laquelle j'ay receu l'ordre de chevalerie, de faire ce que vous, Damoyselle, me demandez, toutesfois et quantes que par vostre maistresse Elisene sera advisé. Or maintenant, respondit Dariolette, resjouissez vous, car j'accompliray aussi ce que je vous ay promis. Et à l'instant s'en retourna vers la princesse, à laquelle elle declaira ce qu'elle avoit conclud avec le roy Perion. Dequoy l'amoureuse dame fut si aise, qu'elle en perdoit toute contenance, car incessamment embrassoit Dariolette, luy demandant : Ma grande amye, quand viendra l'heure que je tiendray entre mes bras ce mien seigneur que vous m'avez donné ? Je le vous diray, respondit la Damoyselle, vous sçavez qu'en la chambre où le Roy Perion est retiré, y a ung huys du costé du jardin, par lequel vostre pere sort quelque fois pour s'en aller recréer, qui à present est caché de la tapisserie, mais j'en ay la clef. Parquoy sur la nuict quand ceulx de ceans reposeront, nous pourrons facilement y entrer sans estre de nul apperceuz. Et venant l'heure qu'il faudra vous retirer, je vous yray appeller. Quand Elisene entendit ce moyen, elle s'en contenta grandement, ce neantmoins en souspirant luy dit : Helas ma fidele amye, comme y pourrons nous parvenir, veu que le Roy mon pere se delibere coucher avec le roy Perion ? Et s'il s'en appercevoit, nous serions en trop grand danger. [*v*°] Remettez à moy ceste doubte, respondit Dariolette, car j'y pourvoyray aisément. Et pour l'heure meirent fin à ce propos,

pource que l'on vouloit couvrir pour le soupper. Et tout ainsi que le festoyement avoit esté commencé des le matin, tout le jour se continua, tant que les tables furent levées, et que chascun se voulut aller reposer. Or ung peu devant, Dariolette s'adressa à l'Escuyer du roy Perion, auquel elle dit : Escuyer mon amy, je vous prie me dire, en bonne foy, si vous estes gentilhomme. Pourquoy, respondit l'escuyer. Je le vous diray, dit la Damoyselle, pource que je desire sçavoir de vous une chose, que je vous prie, par la foy que debvez à Dieu et au Roy vostre maistre, ne me taire. Par saincte Marie, respondit il, je vous diray tout ce qu'il vous plaira, pourveu qu'il ne porte dommaige à mon seigneur. Cela, dit la damoyselle, vous accorderay je bien, car je ne vouldrois vous demander chose qui luy donnast ennuy, et aussi auriez vous peu de raison de me la dire. Mais je desire sçavoir, qui est (par vostre foy) la dame qu'il ayme plus perfaictement. Le Roy mon maistre, respondit l'escuyer, les ayme toutes en general, et vous asseure n'en cognoistre nulle à qui il porte l'affection de la sorte que vous dites. Et sur ces entrefaictes survint le roy Garinter, lequel voyant Dariolette tenir propos à l'escuyer du roy Perion, luy demanda qu'elle avoit affaire à ce gentil homme. Sire, respondit-elle, il me disoit que le Roy son maistre a accoustumé de dormir seul, et à ce que je voy il n'ayme compaignie. Quand Garinter l'entendit, il vint aussi tost au Roy Perion, et luy dit : Mon frere, il m'est survenu quelques affaires, et aussi j'ay apris de me lever à l'heure de matines, qui m'a faict penser que (pour ne vous faire ennuy) le meilleur sera, que je vous faulce compaignie pour le coucher. Monsieur, respondit le roy Perion, faites tout ainsi qu'il vous plaira. Ceste response sembla au roy Garinter conforme à ce que luy avoit dit la damoyselle,

parquoy manda aussi tost que l'on ostast son lict de la chambre du roy Perion. Quand Dariolette ouyt ce commandement, elle pensa bien que de mieulx en mieulx se porteroient ses affaires, et partant retourna à Elisene et luy recita tout ce qu'il s'estoit passé entre les Roys. En bonne foy, respondit elle, je croy maintenant que puis que Dieu donne si bon commencement en nostre entreprinse, que ce qui semble à present grand peché, redondera cy apres en son service. Mais dites moy que nous ferons, car la grand joye que j'ay, m'oste la plus saine partie de mon jugement. Ma dame, respondit Dariolette, executons ceste nuyct ce qu'avons deliberé, puis que la porte que vous sçavez est certainement ouverte. A moy ne tienne, dit Elisene, et à vous seule j'en remetz la charge pour y pourveoir quand l'heure le permettra. Et ainsi demeurerent attendans saison propice.

[IIII] Comme l'infante Elisene et sa Damoyselle Dariolette s'en allerent en la chambre ou le Roy Perion estoit couché.

CHAPITRE II

Venu le temps que chascun plus communéement prend repos, Dariolette qui pour le contentement de sa maistresse avoit faict diligence extreme, vint luy dire : Madame, il est saison de parachever nostre entreprise, allons s'il vous plaist. Quand Elisene l'entendit, croyez qu'elle ne donna occasion d'estre reprise de paresse, ains se leva hastivement, et sans tarder jecta seulement ung manteau sur ses espaules, et se mist à chemin, puis entrerent elles deux au jardin. Le temps estoit lors gra-

cieux et serein, la lune belle et luysante, qui donnoit clarté aux deux damoyselles. Mais certes l'une avoit plus d'occasion d'estre contente que l'aultre, qui eust tresvoluntiers pris ce bien, ou ung semblable pour elle mesme, si elle en eust eu moyen, et tant en donnoit de cognoissance, que Elisene voyoit bien, qu'il n'y avoit faulte que de executeur pour y satisfaire, car ceste Dariolette, sentant en son esperit l'ayse prochain, que debvoit recevoir celle, qu'elle conduisoit, ne se povoit tenir de luy manier, puis les tetins, puis les cuysses et quelque chose d'advantaige, et de trop vehemente ardeur souspiroit souvent, tout ainsi que si elle eust deu participer à ce bien futur de la princesse Elisene, à laquelle elle disoit : Helas madame, que heureulx est le prince, par lequel vous recevrez ceste nuict tant de plaisir. [*v*°] Vous dites vray, respondit Elisene. Mais quoy, ne vous semble il que la fortune me soit autant favorable qu'à luy ? car si je suis belle, n'est il l'un des plus parfaictz que l'on sçache, soit de personne, bonne grace, ou hardiesse ? croyez Dariolette mamye, que je me sens si heureuse, que je croy qu'il seroit impossible de plus, et pour dieu hastons nous, je vous en prie. Ceste parole disoit elle de telle affection, qu'elle trembloit comme la petite fueille sur le hault arbre. Et ainsi qu'elle achevoit ce propos, arriverent à la porte de la chambre où estoit couché le Roy Perion, lequel (tant pour l'estrangeté de ceste nouvelle flamme amoureuse, que pour l'esperance où l'avoit mis Dariolette) n'avoit encores aucunement reposé. Toutesfois, à l'heure, aggravé de travail et de sommeil vaincu, commençoit, ainsi que l'on ouvroit l'huis, à sommeiller : et songeoit, que l'on entroit en sa chambre par une faulse porte, sans cognoistre qui ce fust, mais il se sentoit mettre les mains dans ses costez, et arracher son cueur,

puis en sa presence le voyoit jecter dans la riviere, et disoit le roy : Pourquoy faictes vous telle cruaulté? Ce n'est rien de cecy, respondoit celluy qui le mal faisoit : car il vous en demeurera encores ung aultre, que je vous osteray oultre mon gré. De grand frayeur s'esveilla en sursault, et se recommandant à Dieu, feist le signe de la croix. Desja avoient les Damoyselles ouvert l'huis et entroient dans la chambre, pourquoy il entendit le bruict, et eut lors souspeçon de trahison, mesmement pour le songe qu'il avoit songé, et levant la teste, apperceut entre les courtines la porte ouverte, de laquelle il ne sçavoit riens, puis à la clarté de la lune, entrevit l'ombre des Damoyselles qui estoient entrées. Et à ceste cause, d'effroy saillit du lict, print son espée, et s'en alla au lieu où il les avoit entreveues. Mais quand Dariolette le veit si effroyé, elle parla, disant : Que sera cecy, Sire? tirez vous les armes contre nous qui sommes envers vous de si petite deffense? Le Roy qui aussi tost les cogneut, mesmes Elisene que tant il desiroit, jecta ce qu'il tenoit contre terre, et d'ung manteau qui assez pres de luy estoit, se couvrit soubdainement. Lors de grande affection vint vers elle, que mieulx que soy mesme il aymoit, laquelle il baise, embrasse, caresse, et faict si bon visaige, que rien plus. Ce que voyant Dariolette, jalouse et ennuieuse de ce bien, dit à Elisene : Or estes vous quasi contente, car à ce que je puis juger, combien que jusques icy vous vous soyez deffendue de plusieurs, et luy au semblable à maintes ait resisté, toutesfois pour le present, l'ung ne l'aultre n'avez la force ou moyen de vous sçavoir garentir ne deffendre. Et ce disant, regardoit de tous costez en quelle part le Roy avoit jecté son espée, de laquelle elle se saisit, pour tesmoing du serment et promesse qu'il avoit faict, sur le mariage futur

d'Elisene et de luy. Puis tirant l'huis apres elle, entra au jardin, et demeura le Roy seul, avec s'amye. Laquelle (apres plusieurs amoureulx embrassemens, infinité de baisers, et execution de jouissance) il contemploit, et bien luy fut advis que toute la beaulté du [V] monde estoit en elle, se reputant au demourant plus que trop heureux, de ce que Dieu l'avoit conduit à ung tel ayse, et bonne adventure. Voilà comment il en print en ceste princesse, qui par si long temps, en sa fleur et plus grande jeunesse, requise de tant de haulx princes et grans seigneurs s'estoit deffendue, pour demourer en liberté de pucelle, en moins de temps que d'ung seul jour, et à l'heure que sa fantaisie estoit, ce luy sembloit, de cecy plus esloignée, Amour rompant les fors liens de sa saincte et chaste vie, luy feit soubdain muer propos, la rendant peu apres de belle fille, tresbelle femme, servant d'exemple à plusieurs aultres, lesquelles (presumant retirer leurs pensées de choses mondaines) desprisent la grand beaulté, dont nature les a douées, et ceste tendre jeunesse qui les faict ignorer les plaisirs et delices qui sont en la maison de leurs parens, se rendent en religions pauvres, offrans en toute subjection leurs libres voluntez, esperans passer le temps, et à force rompre leur naturel. Certes, celles qui sont appellées à telle vie contemplative par l'effect du sainct esperit sont et se doivent tenir pour bien heureuses. Mais peu en y a, et trop qui se repentent d'avoir si legerement, ou peult estre, sans sçavoir ce que c'est entreprins chose si mal aisée à forcer. Et non sans cause ay je faict ce petit discours, c'est affin qu'il ne leur advienne comme il feit à ceste princesse Elisene, laquelle meit peine si longuement à se cuider contregarder : ce neantmoins en ung seul moment, voyant la beaulté et bonne grace du Roy Perion, mua son vou-

loir, de telle sorte, que sans l'advis et discretion de Dariolette, qui voulut couvrir l'honneur de sa maistresse, soubz le manteau de mariaige, croyez qu'elle estoit au point de tomber en la plus grande et basse part de son deshonneur, ainsi qu'il est advenu à beaucoup d'aultres. Or doncques, ayant ces deux amans la joyssance l'ung de l'aultre, Elisene demanda au Roy, si son partement seroit de brief. Pourquoy, madame, le demandez vous? dist Perion. Pource, respondit elle, que ceste heureuse fortune, qui a sçeu mettre repos par si grand contentement à noz affectionnez desirs, me menasse desja de l'extreme angoisse et tristesse, que par ceste vostre absence je recevray, et crains qu'elle me cause plus tost une prompte mort que bien longue vie. N'ayez, dit le Roy, craincte de cela, car encores que mon corps se separe de votre presence, mon cueur demeurera à jamais avec le vostre, qui à tous deux donnera effort, à vous de souffrir, et à moy de tost retourner. Ainsi devisant les deux nouveaulx amans, pas ne leur ennuyoit : quand celle qui avoit esté moyen de les assembler, (voyant qu'il estoit temps de faire lever Elisene, qui en cest aise se pourroit oublier entre les bras de son amy) survint en la chambre, et dit assez hault : Madame, je sçay qu'aultresfois vous avez eu ma compaignie plus aggreable, que non pas maintenant, mais si vous fault il lever, et nous en aller, car l'heure nous presse. Quand le Roy l'entendit, sçachant que force estoit d'ainsi le faire, dit en riant à Dario[*v*°]lette qu'elle sortist au jardin, et regardast à son advis, si le temps estoit couvert ou non, et ce pendant print pour ceste fois le congé amoureux, avec ung plaisir tant reciproque, que vous qui aymez povez penser. Puis baisant s'amye, luy dit : Je vous asseure madame, que je feray pour l'amour de vous, plus

de sejour par deça que ne pensez, pourtant je vous supplie n'oublier le retour en ce lieu. Lors se leva Elisene, et luy donnant le bon jour se retira en sa chambre avec Dariolette, laissant le Roy seul, en grand contentement de sa nouvelle accointance, neantmoins espoventé du songe qu'avez entendu. Et pour en sçavoir la signifiance, le desir luy augmenta de retourner en ses pays, où pour lors se trouvoient assez de Philosophes, qui se cognoissoient en telle science : et luy mesmes aultresfois y avoit pris tant de plaisir qu'il s'y entendoit quelque peu. Toutesfois sejourna dix jours avec le Roy Garinter depuis la jouyssance d'Elisene : laquelle ne failloit toutes les nuictz à retourner au lieu où elle s'estoit si bien trouvée la premiere nuict. Et les dix jours passez, se delibera (forçant sa volunté : et nonobstant les larmes et prieres d'Elisene, qui ne furent que trop excessives) s'en partir, et de faict print congé de la court : mais ainsi qu'il vouloit monter à cheval, il s'apperceut qu'il n'avoit point sa bonne espée, dont il fut trop desplaisant : pource que c'estoit l'une des meilleures et des plus belles du monde. Ce nonobstant il ne l'osa demander : craignant que les amours d'Elisene, et de luy fussent à ceste cause descouvertes, ou que le Roy se faschast contre ceulx qui l'avoient servy en la chambre. Ainsi print son chemin en Gaule : combien qu'avant son partement la damoyselle Dariolette feust venue le supplier avoir souvenance de l'ennuy grand, en quoy il laissoit son Elisene : et de la promesse qu'il luy avoit faicte. Helas ma grand amye, dit le Roy, je vous prie l'asseurer de ma part qu'il n'y aura faulte, et que de brief je la verray. Ce pendant je la vous recommande, comme mon propre cueur. Puis tira de son doigt un anneau, semblable à ung aultre qui luy demouroit : et l'envoya à ceste amante desolée, la priant que pour

l'amour de luy elle le portast. Las ce nouveau present ne peut amoindrir sa grande tristesse, ains plustost l'augmenta tellement que si elle n'eust esté reconfortée par Dariolette, sans doubte elle fut trespassée : Mais si bien la persuada de prendre esperance, luy presentant devant les yeulx les dangers occurens, qu'elle se revint ung peu, et apprit de là en avant à mieux dissimuler : jusques au temps qu'elle se sentit grosse d'enfant, et à ceste occasion, perdit non seulement le goust de la viande, mais aussi le plaisir du repos, et la couleur belle de son visaige. Adonc se presenterent nouvelles douleurs, et plus grans soulciz. Adonc au plus hault degré de malheur, fut la tristesse assise, et à bon droict : Car en ce temps estoit loy inviolable, que toute femme ou fille (de quelque qualité, ou estat qu'elle feust) forfaisant en telle maniere, ne povoit s'excuser de [VI] la mort. Ceste fascheuse et cruelle coustume dura jusques à la venue du vertueux Roy Artus, le meilleur prince qui regna oncques en son pays : lequel la revocqua au temps qu'il tua en bataille, devant les portes de Paris le Floian : Mais beaucoup d'aultres Roys furent entre luy, et Garinter, qui la maintindrent, et pour ceste cause la dolente dame n'eust lors esté absoulte de son ignorance : Combien que veu les parolles de futur jurées et promises par le Roy Perion sur son espée, Dieu n'y povoit estre aulcunement offensé : ce nonobstant elle n'eust sçeu excuser sa coulpe envers le monde, pource qu'il avoit esté faict secrettement comme vous l'avez entendu. Voila l'ennuy auquel le Roy Perion avoit laissé son Elisenne : laquelle le luy eust voluntiers faict entendre, s'il luy eust semblé possible. Ce que non : car elle cognoissoit la promptitude de ce jeune Roy, qui ne prenoit repos en quelque lieu que ce fust : et n'estoit son cueur satisfaict sinon lors qu'il suyvoit les armes : et cherchoit les

adventures estranges et hazardeuses. Et pourtant il eust esté difficile à trouver. Ainsi desesperée de ce secours, n'esperoit nul remede à sa vie, à laquelle elle n'avoit tant de regret, qu'à perdre de veue son vray amy et seul seigneur. Mais à l'heure, ce grand et puissant fabricateur de toutes choses, par la permission duquel ce faict se conduisoit pour son service, meit tel effort et conseil en Dariolette, qu'elle seule peut remedier à toutes ces choses occurentes, ainsi que maintenant vous entendrez. Il y avoit au Palais de ce Roy Garinter une chambre voultée separée des aultres, assez pres de laquelle passoit une riviere, où l'on povoit descendre aiséement, par ung petit huys de fer. Ceste chambre fut (du conseil de Dariolette) demandée par Elisenne au Roy son pere, tant, disoit elle, pour son aise, que pour mieulx maintenir la vie solitaire de long temps par elle accoustumée : Et pour toute compaignie, vouloit seulement Dariolette : laquelle, comme avez entendu, sçavoit l'occasion de ses doleances et ennuyz. Ceste requeste luy fut octroyée assez legerement, estimant le Roy l'intention de sa fille estre telle qu'elle faignoit : et à ceste cause, fut la clef de l'huis de fer baillée à Dariolette, pour l'ouvrir quand il plaisoit à Elisene s'aller recréer sur l'eaue. Par ce moyen, eut elle lieu propre à son affaire, et demeura avec plus de repos et asseurance qu'au paravant : car bien luy estoit advis, qu'en ceste part mieulx qu'en une aultre, povoit estre pourveu à son mal sans nul danger. Parquoy ung jour elle là estant seule avec sa damoyselle, se meit en propos, et demanda conseil, qu'elle feroit du fruict que Dieu luy envoyoit. Quoy ? respondit Dariolette : il fault qu'il seuffre pour vous rachepter. Ha a mere pucelle, dit Elisene, comme pourrois je consentir à la mort de la creature engendrée en moy par la personne du monde

que j'ayme le plus ? Ne vous chaille, respondit la damoyselle. Car s'il vous failloit mourir, l'on ne le laisseroit apres vivre. Certes, dit Elisene, encores que je meure comme coulpa[*v*°]ble, si n'esse raison que le petit innocent en seuffre. Laissons à present telz propos, respondit Dariolette, veu que ce seroit grand follye, hazarder la salvation d'une chose : laquelle seroit cy apres entierement cause de la perdition de vous, et de vostre amy : et qu'ainsi soit, vous sçavez bien, que si vous estes descouverte, vous mourrez, et l'enfant ne vivra, et que vous mourant, ne pourra plus vivre celluy qui tant vous ayme : ainsi vous seule serez cause de la mort de tous trois. Mais au contraire si evitez ce peril, ung temps viendra, que vous pourrez avoir ensemble assez d'aultres enfans, qui vous feront oublier l'affection que portez à ce premier. Et comme ceste damoyselle feust de Dieu inspirée, voulut devant l'inconvenient pourvoir au remede, qui fut de telle sorte, qu'elle se saisit de quatre petis aiz, autant larges comme il estoit de necessité, pour faire ung coffre propre pour y coucher ung enfant, avec ses langes : et l'espée qu'elle avoit. Puis feit apporter du cyment pour joindre et lyer ensemble ce bois, à ce que l'eaue n'y peust entrer en aulcune maniere que ce feust. Ce faict et approprié, le meit soubz son lict : sans en declairer aulcune chose à Elisene, jusques à ce que le temps de l'enfantement s'approcha. Et lors Dariolette luy dit : Madame que diriez vous pourquoy ce petit coffre ayt esté faict ? Je ne scay en bonne foy, respondit elle. Ce sera pour nous en servir quand en aurons besoing, dit la damoyselle. Certes respondit Elisene (en larmoyant) je ne me soucye beaucoup de chose qu'il advienne : Car je me sens trop prochaine de la perte de mon bien et de toute ma joye. Et dela ne

tarda gueres, que la jeune princesses fut aux grandes angoisses du mal d'enfant, sentant ung travail non accoustumé, et à elle trop estrange : dont fut mis son cueur en grande perplexité, et amertume. Et toutesfois, pour passion qu'elle endurast, la pauvrette n'osoit aultre chose faire que se taire, de paour d'estre entendue. Ainsi se redoubloit son martire, quand le Seigneur tout puissant voulut que sans le danger de sa personne elle se delivrast d'ung beau filz, que receupt la damoyselle : Et ainsi qu'elle le tenoit il luy sembla tant bien formé que merveilles : et l'eust estimé heureux, n'estoit son infortune, laquelle Dariolette fut contrainte à l'heure mesme advancer, pour la redemption de la triste mere : ce qu'elle ne differa. Mais tout ainsi que paravant avoit conclud, enveloppa l'enfant en riches draps : puis l'apporta à Elisene, avec le coffret, dont avez ouy parler : Et quand la bonne dame le veid, elle demanda à Dariolette qu'elle en feroit. Madame, respondit elle, il sera mis cy dedans, puis je le lanceray en l'eaue : et s'il plaist à Dieu, il pourra eschapper, et vivre. Helas, dit Elisene, mon enfant petit, combien grande et ennuyeuse m'est vostre destinée. Ce pendant Dariolette prit ancre et parchemin, et escrivit ces parolles : Cestuy est Amadis sans temps, filz de Roy, et sans temps disoit elle, pource qu'elle estimoit, qu'en brief il seroit mort. Ce nom d'Amadis estoit en ce pais là fort [VII] reveré, à l'occasion d'ung sainct, à qui elle l'avoit recommandé. La lettre escripte et ployée, fut couverte et bien enveloppée de cire : et puis attachée à ung cordon, et mise au col de ce petit garsonnet, avec l'anneau que le Roy Perion envoya à Elisene quand il voulut partir. Cela ainsi ordonné, Dariolette vint à la dolente mere, et luy prit son enfant : puis en sa presence fut mis et couché dedans ce coffret, et joignant de luy l'espée du

Roy son pere : laquelle il jecta à terre la premiere nuict qu'il coucha avec Elisene, comme il a esté cy devant recité : et aussi l'occasion, pour laquelle ceste damoyselle l'avoit si bien gardée. Toutes ces choses ainsi achevées, fut le coffret mis et attaché au dessus d'une table, bien joinct et calfeutré : puis pour le dernier adieu, la dolente mere avec une angoisse mortele baisa le petit enfançon, le commandant à la guarde de Dieu, puis Dariolette ouvrit la porte de fer, et le lança sur l'eaue : le long de laquelle (pour estre forte et roide) fut assez tost conduict à la mer, qui en estoit à moins de demye l[i]eue pres. L'aube du jour alors commençoit à poindre : et la petite creature à suyvre l'adventure, agitée, puis ça, puis là de l'impetuosité des vagues : Mais par le vouloir de Dieu, lequel, quand c'est son plaisir, faict les impossibilitez faciles, survint une telle adventure, que à l'heure mesmes que cecy se faisoit, une navire Escoçoyse estoit en mer dans laquelle naviguoit ung gentilhomme qui de la petite Bretaigne faisoit voile en Escoce avec sa femme : qui nouvellement estoit accouchée d'ung filz qui Gandalin eut nom : et le gentilhomme Gandales. La matinée estoit lors claire, et le temps calme : parquoy ayséement Gandales apperceut ce coffret que l'eaue emmenoit, lequel il envoya diligemment pescher, estimant bien que c'estoit quelque chose de pris. Adonc les mariniers jecterent ung esquif en l'eaue et fut ce coffret recoux encores que desja il fut fort eslongné d'eulx. Quand Gandales le tint, et qu'il eut levé la couverture duquel il estoit couvert et caché, et apperceu ce bel enfant dedans, et les riches draps dont il estoit enveloppé, il eut aussi tost souspeçon qu'il venoit de bon lieu, mesmement qu'à ce faire luy en donnoient tesmoignaige l'anneau et la bonne espée qu'il y trouva. Lors le prenant entre ses bras, en

fut si compassionné qu'il se print à mauldire la mere, qui par craincte une telle creature si cruellement avoit habandonnée. Puis songneusement feit garder les petitz meubles trouvez dans ce coffret, et pria sa femme, que cest enfant fust comme son propre filz nourry et alaicté. Ce qui bien luy pleut, et furent les deux enfans de là en avant eslevez d'ung mesme laict Point n'avoit encores ce petit garsonnet teté : mais aussi tost qu'il sentit le bout du tetin de sa nourrice, il n'en feit aulcunne difficulté, et d'une alaynée le vuyda sans en faire à deux foys tant avoit de soif : Dequoy Gandales et sa femme furent tresjoyeulx. Or eurent ilz temps si opportun, qu'en peu de jours prindrent port en Escoce pres d'une ville nommée Antallia. Et peu apres arrive[*v*°]rent en l'une de leurs terres, en laquelle furent nourriz, le petit Gandalin et celuy qu'ilz avoient trouvé en la mer. Et pource que Gandales deffendit à ses gens ne faire bruict de leur rencontre : et que les mariniers (à qui estoit le navire) navigarent ailleurs, furent ces deux enfans estimez freres par ceulx qui ne sçavoient la fortune.

Comme le Roy Perion partant de la petite Bretaigne cheminoit, ayant le cueur trop remply d'ennuy et de melancolie.

CHAPITRE III

Estant le roy Perion en chemin pour retourner en Gaule, comme desja je vous ay recité, il entra en grande melancolie, tant pour l'ennuy auquel il avoit laissé son Elisene, à laquelle de tout son cueur il vouloit bien, qu'aussi pour le songe qu'il songea, en telle saison que

vous avez ouy. Et tant chemina en ceste tristesse qu'il arriva en ses pays. Et peu apres, manda venir vers luy les grans seigneurs, et les prelatz de son royaulme, leur faisant sçavoir par expres, qu'ils menassent avec eulx les plus saiges clercs qu'ilz auraient en leurs contrées et dioceses, et ce faisoit il affin qu'ilz exposassent le songe duquel vous a esté parlé. Quand ses vassaulx entendirent son retour : non seulement ceulx qu'il avoit mandez : mais plusieurs aultres vindrent à la cour, monstrans le desir qu'ilz avoient de le veoir, et leur vouloir de luy obeyr : Car ilz l'avoient en telle amitié et reverence, que souvent (craignant le perdre) ilz estoient pour luy en grande peine et soucy, pensant aux grans dangers : esquelz pour faire chevalerie et acquerir honneur il se hazardoit, si qu'ilz eussent bien voulu l'avoir tousjours aupres d'eulx, mais ce ne povoit estre : pource que son cueur n'estoit content, sinon quand par ses armes il avoit mis à fin de grans et hazardeulx perilz. Les princes et seigneurs assemblez : le roy leur tint propos de l'estat et affaires du royaulme, toutesfois ce fut avec ung tant triste visaige que rien plus : Car à l'occasion de ce songe, il estoit devenu si melancolicque, que ses subjectz (s'en esbahissans) furent en une merveilleuse [VIII] peine : ce neantmoins apres qu'il leur eust faict entendre son vouloir, et mis ordre aux choses requises, il leur donna congé, et renvoya chascun en sa maison, seulement retint troys astrologiens (selon sa fantasie) les plus sçavans en l'affaire pour lequel il les avoit mandez. Lesquelz il feit appeller en sa chapelle, et sur le corps de Dieu jurer et promettre, que sans craincte d'aulcun cas, tant fust il dangereux, ilz luy interpreteroient à leur pouvoir, et le plus vrayement qu'ilz sçauroyent ce qu'il leur declaireroit, puis recita son songe, comme il est cy devant

devisé. Adonc l'ung d'iceulx nommé Ungan le Picard, le plus expert de tous luy respondit : Sire, songes sont choses vaines, et pour telz doibvent estre tenuz : toutesfois puis que c'est vostre plaisir que l'on face cas du vostre, donnez nous terme pour y penser Il me plaist bien, dit le Roy, dans douze jours rendez m'en response. Mais affin qu'ilz ne s'entendissent ou deguisassent la verité, il les feit separer, de sorte que durant ce terme accordé, ilz n'eurent moyen de se veoir ny parler ensemble. Parquoy à leur possible travaillerent en ce qu'ilz avoient promis au Roy : telement que le jour escheu qu'ilz debvoient rendre compte de leur labeur, il tira premier à part Albert de Campaigne, et luy dist : Vous sçavez ce que vous m'avez juré et promis, declairez moy maintenant ce que vous en avez trouvé. Sire, respondit Albert, faictes doncques les aultres estre presens, car je le vous diray devant eulx. C'est bien advisé, dit le Roy. Lors ilz furent appellez. Puis commença Albert son propos : Sire mon advis est, que la chambre fermée, et ce que vous y vistes entrer par la porte secrette, signifie ce royaulme qui est bien cloz et gardé, Ce neantmoins par quelque endroict d'icelluy, viendra aulcun pour le vous oster. Et tout ainsi que l'on vous mettoit la main par les costez, et vous arrachoit on le cueur, puis estoit jecté en la riviere : ny plus ny moins vous sera emblé ville ou forteresse et mise en main de qui ne la pourrez aysément recouvrer. Et que sera ce de l'aultre cueur (dit le Roy) lequel je songeoys me demeurer, et me disoit on que puis apres je le perdrois oultre le gré de celluy qui m'embloit le premier? En cela, respondit Albert, il semble que quelque autre invadera vostre pays, comme aura faict le premier, plus contrainct (toutesfois) par force d'aultruy, qui lui commandera le faire, que de

vouloir qu'il en ayt. Et voylà Sire ce que je vous en puis dire. Or apres (dit le roy au second nommé Antalle) dictes nous vostre advis. Sire, il me semble que Albert a tresbien dict, et suis de son opinion, fors que (à ce que je puis cognoistre, et que le sort me monstre) ce qu'il dit debvoir advenir, est desja advenu : et par la personne que plus vous aymez, Et toutesfois je m'en esbahis grandement, veu qu'il n'y a encores rien de vostre royaulme perdu : et si vous en perdez quelque chose, ce ne peult estre par personne qui vous ayme beaucoup. Quand le roy l'entendit, il branla la teste, car il luy sembla bien qu'il n'avoit donné au but. Mais Ungan le Picard qui sçavoit [*v*°] trop plus que les aultres, se soubzrit : ce que peu souvent luy advenoit pource qu'il estoit homme fort triste et melancolique. A l'heure le roy (par fortune) prenoit guarde à luy, et l'ayant apperçeu, luy dit : Maistre Ungan mon amy, il ne reste plus sinon que vous dictes hardiement ce qu'il vous en semble. Sire, respondit il, paradventure ay je entendu choses qu'il n'est besoing manifester à aultre qu'à vous seul : Et pourtant Sire, faictes les retirer s'il vous plaist. A ceste parole chascun se recula, et demeurerent le Roy et Ungan seulz. Lors dit Ungan : Sire, si j'ay naguieres soubzrit, c'est d'une parole que vous avez estimée peu, et si est veritable, et sçavez vous quelle ? C'est de ce que Antales a dict, que ce qu'il a trouvé de vostre songe, estoit desja advenu, et par la personne qui mieulx vous aymoit : maintenant je vous declaireray ce que vous tenez bien couvert, et pensez que nul aultre le sçache que vous. Sire vous aymez en tel lieu, où avez accomply vostre volunté : et celle que vous aymez est excellemment belle. (Puis luy declaira tous les gestes et façons d'elle, comme si elle eust esté presente.) Mais quant est

de la chambre où vous trouvastes enclos, vous sçavez, Sire, clairement ce qui en est : et comme celle que vous aymez, desirant delivrer vostre cueur et le sien d'ennuy et tristesse, vint vers vous, entrant en votre chambre par la porte qui vous estoit occulte : Les mains qui ouvrirent vostre costé, est la conjunction de vous deux : puis le cueur qu'on en tiroit, demonstre qu'elle aura de vous filz ou fille. Or declairez maintenant, dit le roy, que veult dire qu'elle 'e jectoit en la riviere ? Sire respondit il : cela ne vous touche en rien, ainsi ne vous debvez travailler de le sçavoir. Toutesfoys, dit le Roy, je le veulx entendre, et ne craignez à me le dire pour quelque mal qui en puisse advenir. Puis qu'il vous plaist, respondit Ungan, je vous supplye, Sire, m'asseurer que de vostre vie (pour chose que je vous revele) n'en sçaurez mal gré à celle qui si loyaulment vous ayme. Je le vous prometz, dit le Roy. En bonne foy Sire, respondit Ungan : le cueur que vous vistes lancer en l'eaue, est l'enfant premier qu'elle aura de vous : lequel y sera habandonné. Et l'aultre, dit le Roy, qui me demeurera, que sera ce ? Vous povez, respondit Ungan, entendre l'ung par le desseing de l'aultre. C'est qu'elle concepvra ung aultre filz, lequel on ravira contre la volunté de celle qui cause la perdition du premier. Vous m'avez, dit le Roy, faict entendre cas bien estrange. Et à Dieu ne plaise que l'infortune de mes enfans soit autant veritable comme ce que m'avez dict de la dame que j'ayme. Aux choses ordonnées et permises de Dieu, respondit Ungan, nul ne sçauroit contredire ne remedier : et pourtant les personnes saiges ne se doibvent contrister ne s'esjouyr en icelles, pource que souventesfois le Seigneur en dispose hors le jugement des hommes et tout aultrement qu'ilz n'esperent. Pourtant, Sire, mettant en oubly tout ce que je

vous en ay dict, et qu'avez si curieusement voulu sçavoir : ayez seulement en pensée de remettre le tout à Dieu, et le supplier [IX] qu'en ces vostres affaires, et tous aultres, il luy plaise ordonner de sorte que ce soit à son honneur et à sa gloire. Voilà Sire comme il me semble que vous y debvez pourveoir. Le Roy se tint lors trescontent d'Ongan, et tant l'estima, que de là en avant il l'eut tousjours aupres de sa personne : au moyen dequoy il en receut de grans biens. Or advint qu'à l'instant mesmes que le Roy sortoit d'avec ses Philosophes, se presenta devant luy une damoyselle, trop mieulx parée d'accoustremens que de beaulté, laquelle luy dit : Saches Roy Perion que quand tu recouvreras ta perte la seigneurie d'Irlande perdra sa fleur. Et ce dit, tourna bride à son cheval : et sans ce que le Roy la peust arrester s'en alla. De ceste parole, fut le bon Prince encores plus triste et pensif que devant.

Pour ceste heure, l'Autheur laisse ce propos, et rentre au traictement de l'enfant que Gandales faisoit nourrir : lequel il feit appeller Damoisel de la mer. Or estoit il curieusement entretenu : parquoy en peu de jours creut et se feit tant beau, que tous ceulx qui le reguardoient s'en esmerveilloient. Mais ung jour entre aultres advint qu'il print volunté à Gandales de s'aller esbatre aulx champs, et à ceste cause s'arma comme bon chevalier qu'il estoit, et qui avoit tousjours accompaigné le Roy Languines au temps qu'il cherchoit les adventures : Car encores que ce Roy eust discontinué les armes, Gandales neantmoins y prenoit assez souvent exercice. Et ainsi qu'il cheminoit luy vint une damoyselle encontre qui luy dit : Ha Gandales, si beaucoup de grans personnaiges estoient advertis de ce que je sçay certenement, je t'asseure qu'ilz te feroient perdre la teste. Pourquoi ? res-

pondit il. Pour autant (dit la damoyselle) que tu nourris en ta maison leur mort. Point ne cognoissoit le Chevalier la femme qui parloit à luy : Mais sachez que c'estoit celle mesme qui dit au Roy Perion, que quand sa perte seroit recouverte la Seigneurie d'Irlande perdroit sa fleur. Ce nonobstant il fut fort estonné de ce propos : pource qu'il ne sçavoit de qui elle parloit, et à ceste cause luy respondit : Pour Dieu Damoyselle je vous supplye me declairer à quelle occasion vous dites telle chose. Croy moy Gandales (respondit elle) que je te diz verité. Et à ceste parole se departit d'avec luy le laissant fort pensif : toutesfoys il n'eut guieres esté en ceste pensée, qu'il l'apperceut retourner à grand haste criant et appellant : Ha Gandales, pour Dieu secourez moi. Lors Gandales tournant sa veue, advisa ung Chevalier qui la suyvoit l'espée au poing. Adonc picqua le cheval des esperons encontre, et se meit avant pour guarentir la Damoyselle : Et s'adressant à celluy qui la poursuyvoit luy dit : Damp Chevalier mal advisé, qui vous meut de si laschement oultraiger les Damoyselles? Comment, respondit l'aul[*v°*]-tre, l'esperez vous saulver, elle qui par tromperie me rend perdu et le corps et l'ame ? De cela ne me chault, dit Gandales : car je la deffendray à mon pouvoir, sachant bien que les dames ne doibvent estre corrigées de telle façon (encores qu'elles l'eussent merité). Vous le voirez maintenant, respondit le chevalier, et tournant arriere remeit l'espée au fourreau. Et à course de cheval se retira d'où il estoit party, qui estoit ung lieu plein d'arbres, ou l'attendoit une bien belle damoyselle : laquelle quand elle le vid retourner, alla au devant, et luy porta ung escu et une roide lance qu'il print : puis sans faire aultre sejour, retourna court vers Gandales. Et Gandales qui roide chevalier estoit, ne le refusa. Parquoy se rencon-

trerent de telle sorte, que leurs lances furent brisées sur leurs escuz, et eulx et leurs chevaulx tomberent en la place : mais ilz furent promptement sur piedz. Et lors commencea entre eulx ung combat merveilleux, et pire eust esté, sans celle qui naguieres demandoit secours à Gandales, laquelle se meit entre deux, disant : Hola seigneurs, n'en faictes plus. A ceste parole le chevalier qui paravant la poursuyvoit se retira arriere. Adonc luy dit la damoyselle : Or venez maintenant me demander pardon. Tresvoluntiers respondit le chevalier, et jectant son escu bas, et l'espée à terre, se vint prosterner à deux genoulx devant elle, dequoy Gandales fut trop esbahy. Puis dit la damoyselle au chevalier : Allez commander à la damoyselle de dessoubz ces arbres, qu'elle s'en voise incontinent, sinon, que vous luy taillerez la teste. A ce commandement se rendit le chevalier obeissant : et à celle que plus il aymoit que soymesmes (par mutation soubdaine d'amytié en inimitié) vint dire en colere : Trahistresse femme, je ne sçay comme je me puis guarder que je ne t'occie presentement. Bien s'apperceut la pauvrette que son amy estoit enchanté, et que contestation n'y proffiteroit de riens : Parquoy incontinent monta sur son pallefroy et s'en alla, faisant le plus grand dueil du monde, et là demeura celle que Gandales deffendoit, qui luy dit : Vous avez tant faict pour moy, que je vous en sçauray gré toute ma vie, et maintenant vous en povez aller à vostre plaisir, car si ce chevalier m'a offensée, je luy pardonne de bon cueur. De vostre pardon, respondit Gandales, je n'ay que faire : car quant à moy, j'acheveray ce combat, ou il se tiendra pour vaincu. Il convient que vous le quictiez, dit la damoiselle, veu que si vous estiez le meilleur chevalier du monde, je feroys qu'aiséement il vous vaincroit. Vous ferez ce que vous pour-

rez, respondit Gandales : mais je ne le quicteray si ne me declairez (premier) pourquoy naguieres vous m'avez dict que je guardoys la mort de beaucoup de gens de bien. Plustost le vous diray, dit elle, pource que je vous ayme tous deux, luy comme mon amy, et vous comme mon adjuteur, que pour contraincte que m'en sçachiez faire. Lors le tira à part, puis luy dit : Vous me ferez donc serment comme loyal chevalier, que aultre de par vous ne le sçaura jusques à ce que je le vous mande. Et adonc luy octroya. [X] Sachiez, dit la damoyselle, que celuy que vous trouvastes en la mer, sera quelque jour la fleur de chevalerie, et fera fremir les plus fors, entreprendra et parachevera à son honneur ce à quoy les aultres fauldront : Et fera telles armes, que nul ne pense qui se puissent commencer ny achever par le corps d'ung seul homme. Et si rendra les superbes doulx et gratieulx. Estant cruel aulx impetueulx, begnin et amyable aulx debonnaires : et si sera le chevalier qui plus loyaulment maintiendra l'amour, et aymera en lieu convenable à sa magnanimité. Vous asseurant Gandales, qu'il est filz de Roy : et sans doubte, tout ce adviendra comme je le vous diz. Mais si ne le tenez secret, il vous en pourra venir trop plus de mal que de bien. Ha madame (respondit Gandales) je vous prie pour Dieu, me dire où je vous trouveray desormais pour conferer avec vous des affaires de cest enfant. Cela ne sçaurez vous par moy, ny par aultre, dit la damoyselle. Aumoins, respondit Gandales, dictes moy vostre nom s'il vous plaist (par la foy que debvez à la chose que plus au monde vous aymez). Tant me conjurez, respondit elle, que vous le sçaurez, encores que ce que plus j'ayme, est celuy qui moins me veult de bien, et sçavez vous qu'il est ? c'est ce chevalier contre lequel vous estes maintenant combatu : toutesfoys je ne

laisse à le traicter à mon plaisir, sans ce qu'il y puisse remedier. Mon nom est Urgande la descogneue : et affin que me cognoissez une aultre foys, reguardez moy bien à present. A l'instant, elle qui s'estoit monstrée à Gandales belle, jeune et fresche, comme de dix huyt ans, se feit tant vieille et si cassée, qu'il s'estonnoit comme elle se povoit tenir à cheval. S'il fut lors emerveillé vous le povez penser : mais quand elle eut esté quelque peu en ceste forme, tira d'une boitelette qu'elle portoit quelque unguent, dont elle se frota, et aussi tost reprint sa premiere forme, disant à Gandales : Et bien que vous en semble? à vostre advis me pourrez vous trouver oultre mon gré cy apres, quelque diligence que sceussiez faire? Pourtant ne vous en donnez peine : car quand tous les vivans l'entreprendroient ilz y perdroient leurs pas, si bon ne me sembloit. En bonne foy madame, respondit Gandales, je n'en faiz doubte, toutesfois je vous supplye pour Dieu avoir souvenance du Damoysel qui est delaissé de tous, fors de moy seul. Ne vous en faschez, dit Urgande, ce delaissement sera ung recouvrement de beaucoup, je l'ayme plus que ne pensez, comme celle qui entend en brief recepvoir de luy deux aydes que aultre ne me sçauroit donner : et en recompense luy en donner deux aussi, dont il se tiendra grandement satisfaict, Et vous suffise pour ceste foys, car je m'en veulx aller, vous advisant que vous me revoirez plus tost que ne pensez. A ceste parole se retira la damoyselle, et Gandales qui n'avoit encores pris guarde au chevalier contre qui il s'estoit combatu, l'advisa nue teste, et luy sembla l'ung des plus beaulx gentilz hommes qu'il eust oncques veu : lequel apres qu'il eut levé son escu, et relassé son armet, suyvit la [*v*°] damoyselle. Parquoy les laisserons pour le present aller, et continuerons de ce qui advint à Gan-

dales, qui au partir d'Urgande (retournant vers son chasteau) trouva en son chemin la damoyselle que Urgande avoit faict chasser d'avec son amy : et estoit ceste dolente femme pres d'une fontaine pleurant trop amerement : laquelle advisant celuy qui venoit vers elle le recongneut facilement et luy dit : Est il possible (chevalier) que cette meschante que vous secourustes vous ayt tant laissé vivre ? Meschante n'est elle pas, respondit Gandales, mais saige et vertueuse, et si vous estiez aultre, je vous ferois desdire ceste parole folle. Hée Dieu dit la damoyselle, comme la vilaine sçait decepvoir ung chascun. Dequoy vous a elle deceue ? respondit Gandales. Helas dit la damoyselle, elle m'a osté ce beau chevalier qui mien estoit, et tel le puis je bien dire, veu qu'il seroit plus content d'estre avec moy qu'avec elle. C'est ce qui la trompe, dit Gandales, car selon mon jugement, vous et elle aymez sans raison. Quoy qu'il en soit, dit la damoyselle, si je puis je m'en vengeray. Vous travaillez en vain (respondit il) de cuyder fascher celle qui le sçaura, non seulement devant que l'ayez executé, ains le pensé. Certes, dit la damoyselle, vous en povez meshuy aller quand il vous plaira : et toutesfois il advient souvent que ceulx qui pensent plus sçavoir par presumption, tombent aulx plus grans dangers. Gandales la voyant faschée, la commanda à Dieu et suyvit son erre, pensant plus en l'affaire du Damoysel qu'à ce que ceste femme luy disoit. Et tant chemina qu'il arriva en son chasteau, et le voyant le petit gars approcher courut au devant, et luy vint saulter au col. Lors Gandales l'embrassa de grand amour, et ainsi qu'il le tenoit entre ses bras, se souvint de ce que naguieres Urgande luy avoit predit, parquoy de joye luy vindrent les larmes aulx yeulx disant en soymesmes : Mon bel enfant je prie à Dieu qu'il me donne la grace

de tant vivre, que je vous voye tel comme j'espere. En ce temps ce petit prince povoit avoir environ troys ans: lequel voyant son seigneur pleurer (comme s'il en eust eu compassion) luy essuyoit les yeulx, qui promit de luy grande humanité à Gandales, et que l'enfant croissant d'aage et de puissance, croistroit aussi en vouloir de mieulx le secourir s'il avoit affaire. Parquoy de là en avant il en devint plus curieux que jamais, et telement qu'il ne prenoit plaisir qu'à le bien eslever et nourrir, mesmes pour luy faire passer le temps l'exercitoit et adestroit avec le petit Gandalin son compaignon à tirer de l'arc. Mais ainsi qu'il pervenoit à l'aage de six ans, le roy Languines accompaigné de la Royne (traversant pays) vint passer par la maison de Gandales où il fut grandement festoyé. Neantmoins avant qu'il y arrivast, Gandales (estant adverty de sa venue) fit retirer le petit prince et ses compaignons en ung logis arriere, craignant peult estre que pour sa beaulté et bonne grace le Roy eust desir de l'emmener avec luy, ou bien à ce qu'ilz n'empeschassent pour l'heure le logis : mais (de fortune) la Royne estant [XI] logée au plus hault estage du chasteau, ainsi qu'elle reguardoit en une fenestre qui avoit veue sur la part où estoient les enfans, apperceut le Damoysel et ses compaignons tirans de l'arc. Lors jecta l'œil sur le Damoysel qui luy sembla entre tous le plus dispost, et tel en contenance qu'elle eut grand plaisir à le reguarder, l'estimant le filz du seigneur de leans: toutesfoys en estant doubteuse, et ne voyant à qui le pouvoir demander, cria à ses femmes : Venez veoir la plus belle petite creature que oncques fut veue. A ceste parole y coururent toutes, et sur ces entrefaictes l'enfant eut soif. Parquoy laissant son arc pres de ses compaignons, vint boire en ung canal d'eaue qui passoit joi-

gnant de là : mais ce pendant l'ung d'eulx plus grand que le Damoysel print cest arc pour en tirer. Ce que Gandalin ne voulut permettre, dont sourdit entre eulx deux grosse question, et telle que Gandalin qui fut le plus foible s'escria à haulte voix : Damoysel de la mer secourez moy. Quand le damoysel l'entendit, laissa le boire et s'en courut droit à celuy qui s'estoit harpé à son frere, auquel il arracha l'arc et luy en donna au plus hault de la teste de toute sa puissance, luy disant : Chiart en malheure oultrageastes vous mon frere. L'aultre de ce non content se jecta sur le Damoysel et se couplerent ensemble : toutesfoys celuy qui avoit commencé la noyse fut si mal mené qu'il gaigna au pied, et en fuyant rencontra leur gouverneur qui luy dit : Qu'as tu à fuyr ? Seigneur, respondit il, le Damoysel de la mer me veult battre. Lors le gouverneur s'approchant du Damoysel le menassa rigoreusement, disant : Comment estes vous desja si osé de battre voz compaignons ? vous voirez maintenant comment il vous en prendra. Quand le Damoysel s'entendit menasser, il se meit à genoulx, disant à son gouverneur : Si vous ordonnez que je soye fessé, je l'ayme trop mieulx que d'endurer en ma presence oultrager mon frere. Et ce proferant les larmes luy vindrent aux yeulx, qui firent pitié au gouverneur, au moyen dequoy il luy respondit : S'il vous advient jamais, je vous asseure que je vous feray bien pleurer d'aultre sorte. La Royne qui avoit veu et entendu tout ce debat, s'esbahissoit fort, pourquoy l'on appelloit ce petit gars le Damoysel de la mer.

Comme le Roy Languines emmena avec luy le Damoysel de la mer, et Gandalin filz de Gandales.

CHAPITRE IIII

[*v*°] En ces entrefaictes que la Royne regardoit le Damoysel de la mer, le Roy entra en sa chambre accompaigné de Gandales, et quand la Royne l'apperceut elle luy demanda aussi tost si cest enfant (tant beau) estoit sien. Ouy madame, respondit Gandales. Et pourquoy le faictes vous appeller le Damoysel de la mer ? dit la Royne Pource madame, respondit il, qu'au retour du voyage que je feiz dernierement de la petite Bretaigne il fut né sur la mer. Vrayement, dit elle, il vous ressemble peu. (Et tel estoit son advis) pource que le Damoysel estoit d'excellente beaulté et Gandales assez laid de visaige, mais tresgentil compaignon. Advint que durant ce propos, le roy jecta l'œil sur ce petit prince, lequel ne luy sembla moins beau qu'il avoit fait à la Royne. Parquoy commanda à Gandales le faire venir à luy, et puis (dit il) au partir de ceans je l'emmeneray quant et moy, et le feray nourrir avec mon filz. En bonne foy Sire, respondit Gandales, il est encores bien jeune pour laisser sa mere. Ce nonobstant peu apres il le presenta au Roy, lequel luy demanda : Mignon, ne voulez vous pas venir à la court ? Sire, respondit l'enfant, je yray où il vous plaira, si mon frere vient avec moy. Et moy, dit Gandalin, je ne demoureray sans luy. A ce que je voy, Sire, dit Gandales, si vous emmenez l'ung il vous fauldra avoir l'aultre, car ilz ne se veulent separer. Et bien, respondit le Roy, j'en suis content. Puis appella Agraies et luy dit :

Mon filz je veulx que vous aymez ces deux gentilz hommes comme j'ayme leur pere. Quand Gandales vit que c'estoit à bon essient que le Roy les vouloit avoir, les larmes luy vindrent aux yeulx, disant en son cueur : Mon enfant qui si petit commenças à esprouver fortune, maintenant te voy je en service de ceulx qui te pourront quelque jour servir, s'il plaist à Dieu te guarder et conduire (ce que je le supplie faire) et permettre que les paroles que la saige Urgande l'incogneue me predit de toy, soient veritables, me faisant la grace de tant vivre que je voye le temps des grandes merveilles qui te sont promises aux armes. Le Roy qui prenoit guarde à Gandales voyant qu'il avoit les yeulx pleins de pleurs, se meit à le gaudir, disant : Vrayement je n'eusse jamais pensé que vous eussiez esté si fol de pleurer pour ung enfant. Ha sire, respondit Gandales, c'est (peut estre) avec plus d'occasion que vous n'estimez, et s'il vous plaist la sçavoir, je la vous diray presentement devant la Royne. Adonc luy fit discours comme il avoit trouvé le Damoysel en la mer et en quel equipaige : et aussi tost il luy eust declairé ce que Urgande avoit predit de luy, n'eust esté le serment qu'il avoit faict. Or maintenant, dit Gandales, ordonnez de luy ce qu'il vous plaira : car (si Dieu me saulve) selon son commencement, je croy qu'il est yssu de bien grand lignaige. Quand le Roy l'eust escouté il l'estima beaucoup [de] ce que si curieusement il avoit eslevé cest enfant trouvé, et luy respondit : C'est bien raison (puis que Dieu a tant faict pour luy de le preserver des grands dangers où il estoit) qu'à present nous ayons le soing de le [XII] nourrir et faire des biens quand il en sera temps. En bonne foy, monsieur, dit la Royne, s'il vous plaist il sera mien pendant son jeune aage, puis venant à estre homme je le vous rendray pour vous ser-

vir. Et bien, respondit il, je le vous donne. Or advint que le lendemain matin le Roy se voulut mettre à chemin : parquoy la Royne n'ayant oublié le present qu'on luy avoit faict, fit mener avec elle Gandalin et le petit Demoysel de la mer, qu'elle commanda nourrir autant songneusement que son filz : car elle prenoit tel plaisir à le veoir que ordinairement le vouloit avoir aupres de sa personne, pource qu'il avoit l'esperit si bon, et fut tant bien né, qu'il estoit agreable à ung chascun, mesmes que tout ce qu'il faisoit se trouvoit de meilleure grace et plus dextre que de nul autre, et si n'avoit passe-temps pour lors qu'à tirer de l'arc, nourrir chiens ou aller à la chasse.

Maintenant l'Autheur laisse ce propos pour retourner à ce qui advint au Roy Perion et à sa nouvelle amye Elisene. Ce Roy Perion (comme vous avez desja entendu) estoit arrivé en Gaule : lequel depuis qu'il eut sceu des Philosophes l'exposition de son songe, et que la damoyselle luy eut predit que au temps qu'il recouvreroit sa perte, le pays d'Irlande perdroit sa fleur : il devint plus pensif que devant. Ce nonobstant il n'y povoit riens entendre, et ainsi se passerent aulcuns jours, entre lesquelz estant en son palais, entra une aultre damoyselle qui luy bailla une lettre d'Elisene, par laquelle elle luy faisoit sçavoir que le Roy Garinter son pere estoit mort, et elle demeurée seulle, et qu'à ceste cause il en eust pitié : car le roy d'Escoce luy vouloit oster sa terre. De la mort du roy Garinter fut le roy Perion aulcunement fasché : mais si se recontorta il, pensant qu'il yroit veoir s'amye, vers laquelle il n'avoit en riens diminué son affection, pourtant depescha promptement la damoyselle et luy dit : Retournez, et dictes à vostre maistresse que sans sejourner ung seul jour je seray de bref avec elle. La

damoyselle fort aise de ceste response s'en retourna, et apres que le Roy eut mis ordre à ses affaires, s'en partit en bon equipaige pour aller trouver Elisene, et feit tant par ses journées qu'il arriva en la petite Bretaigne, où il eut nouvelles que le roy Languines avoit desja prins toute la seigneurie du pays, sauf les villes que le roy Garinter avoit données à Elisene : laquelle estoit, à ce qu'il fut adverty, en une place qui se nommoit Arcate où il adressa son chemin. S'il y fut bien receu je le vous laisse à penser, et elle au semblable de celuy qui tant l'aymoit, et apres les recueilz et festiemens d'ung et d'aultre, le roy luy declara qu'il la vouloit espouser, et que à ceste cause elle en advertist ses parens et subjectz. Ce qu'elle fit en la plus grande diligence qu'elle peut : et avec autant d'aise et contentement que son cueur en eust sceu desirer, [*v*°] car en cela seul consistoit le comble de ses affections. Ce que entendu par le Roy d'Escoce, et comme pour ce faire le Roy Perion estoit desja arrivé avec sa sœur, manda incontinent tous les haulx hommes de ses pais, pour avec luy aller faire honneur et bon recueil au Roy son beau frere. A son arrivée fut receu le Roy Perion humainement : et apres que par grans embrassemens se furent saluez, et que les nopces eurent prins fin, les deux Roys delibererent de retourner chascun en son pays. Parquoy tirant le Roy Perion en Gaule avec Elisene sa femme, estant ung jour travaillé de long chemin, luy vint à plaisir de se rafreschir joignant une riviere : et tandis que l'on y dressoit ses tentes, se meit à se promener seul à cheval le long de l'eaue, pensant comme il pourroit sçavoir la verité si Elisene avoit eu enfant, ainsi que les Philosophes luy avoient dit en luy exposant son songe : mais si avant se meit en ceste pensée, que cheminant tousjours sans y prendre garde, arriva

en ung hermitaige qui pres de là estoit. Parquoy se trouvant en lieu de devotion, meit pied à terre, et attacha son cheval à ung arbre pour aller faire son oraison, et entrant dans l'esglise, trouva ung religieulx tresancien qui vint à l'encontre de luy, et dit : Chevalier, est il vray que le Roy Perion s'est marié avec la fille de nostre roy ? Ouy vrayement, respondit le Roy. Loué en soit Dieu, dit le bon hermite : car je sçay certainement qu'il est d'elle aymé de tout son cueur. Comment le sçavez vous ? respondit il. Par sa bouche mesme, dit le bon homme. Le Roy alors pensant qu'il sçauroit de luy ce qu'il desiroit, se fit cognoistre, et lui dit : Je vous prie, pere, que vous me dictes ce que d'elle et de moy vous sçavez. Certes, sire, respondit le preud'homme, je fauldrois en cela grandement, et auriez cause de me reputer hereticque, si ce qu'elle me dit en confession je manifestoys : mais souffise vous de ce que je vous ay declairé, que de vraye et sincere amour elle vous ayme, et puis que si à propos je vous treuve, je veulx que sachiez ce qu'une damoiselle (à mon advis fort saige) me dit au temps que vous vinstes premierement en ce pays, combien qu'elle me parla si obscurement que je ne l'ay jamais bien sceu comprendre : car elle disoit que de la petite Bretaigne souldroient deux grans dragons qui tiendroient leur seigneurie en Gaule, et leurs cueurs en la grand Bretaigne, et que de là yroient devorer les bestes des aultres pays : mais que contre les unes ilz seroient braves et cruelz, et contre les aultres humbles et gratieulx comme s'ilz n'avoient ny ongles ne cueur. De ceste parole fuz je lors tout pensif, ne depuis oncques je n'en ay sceu comprendre la signifiance. Non plus l'entendit le Roy pour l'heure, qui n'en fut moins esmerveillé que l'hermite : et toutesfois quelque temps depuis il trouva ceste prophetie vraye. Or ayant le Roy

commandé le sainct homme à Dieu, retourna où il avoit faict dresser ses tentes, et laissé la Royne qui l'attendoit, à laquelle pour lors il ne declaira aulcune chose de ce en quoy il avoit tout le jour pensé, ains le dissimula jusques à ce qu'ilz furent couchez, et [XIII] apres les accoustumez embrassemens, le Roy par bon moyen vint à luy compter ce que les Astrologues luy avoient exposé de son songe, la priant affectueusement qu'elle luy declairast s'elle avoit faict enfant ou non. Quand la bonne dame l'entendit, honte la surprint, de telle sorte qu'elle eut voulu estre morte, et nia la verité entierement, si que pour ceste fois le Roy ne sçeut sçavoir ce qu'il desiroit. Le l'endemain partirent de là et tant cheminerent qu'ilz arriverent en Gaule, où fut ceste noble royne de tout le pays receue en grand joye. Et pource que, comme a esté cy devant recité, le roy lui portoit singuliere affection, il fut (pour luy tenir compaignie) de là en avant plus arresté en ses pays que oncques n'avoit esté : et tant que peu apres son arrivée, la bonne dame se trouva grosse d'un filz qui fut nommé Galaor, et depuis d'une fille appellée Melicée. Mais estant le petit Galaor en l'aage de deux ans et demy, advint qu'ung jour le Roy son pere faisant sejour le long de la marine en une sienne ville nommée Orangil, estant appuyé sur une fenestre ayant veue vers le jardin où estoit la royne, qui lors avec son filz et ses dames et damoyselles s'esbatoit, entra par une poterne un geant si horrible qu'il n'y avoit homme qui à le veoir ne fust surpris de tresgrand paour : lequel portoit sur le col une grosse et lourde masse. Quand ceste compaignie de femmes l'apperceut, les unes fuyoient entre les arbres, et les aultres pour ne le veoir se jectoient contre terre : mais le geant n'en feit cas : ains seulement s'adressa au

petit Galaor qu'il print entre ses bras, et en soubriant dit, Sur ma foy la damoyselle est veritable. Et sans faire aultre chose, portant l'enfant s'en retourna et reprint le chemin par où il estoit venu, puis entrant en ung brigantin qui l'attendoit fit voile. Ce pendant la triste royne qui avoit veu ravir son filz (oubliant pour l'amour maternelle la paour qu'aulcunement luy avoit faicte le geant) le suyvit d'assez pres, pensant recouvrer son Galaor. Mais quand elle veit qu'il estoit entré dans le brigantin, Dieu sçait quelle angoisse elle eut lors, car le petit garsonnet en criant appelloit, Ma mere secourez moy. Helas elle ne povoit, et trouvoit plus estrange que la mort mesme de veoir emmener celuy qu'elle aymoit plus que sa vie : et en ceste douleur extreme luy va souvenir de son aultre enfant qu'elle avoit jecté en l'eaue, parquoy la triste mere pire que morte tomba esvanouye. Adonc le Roy Perion son mary qui tout ce avoit bien apperceu du lieu, duquel il ne pouvoit promptement ayder ny à l'enfant ni à la mere, se trouva bien perplex : et toutesfois virilement print cueur et vint vers la royne qu'il trouva pasmée, à laquelle il feit pourvoir au mieulx qu'il peut, et tant qu'elle revint à soy. Lors commença à faire le plus merveilleux dueil du monde, regrettant ceste nouvelle perte, sans laquelle elle esperoit avoir recouvert la premiere, et estant hors d'esperance de jamais en avoir nouvelles se desconfortoit, de sorte qu'elle faisoit grand pitié à ceulx qui la voyoient. Le Roy ce pendant mettoit toutes les peines qu'il pouvoit à la [*v*°] consoler et reconforter, et tant feit qu'elle recouvra la raison qui d'elle s'estoit absentée. Adonc luy dit le roy : Madame, il fault louer Dieu de tout et mesmes en ce cas, veu que je voy clairement advenu ce qu'il debvoit advenir du songe dont aultresfois vous ay parlé, et qu'ainsi soit nostre petit Galaor

est le dernier cueur qui nous debvoit estre osté maulgré nous. Pourtant ne craignez doresnavant declarer ce qui est du premier : car quoy qu'il en soit, veu l'estat auquel vous estiez lors, vous n'en debvez estre blasmée. A ceste parolle la dolente mere s'oubliant plus que la faulte qu'elle avoit faicte, luy feit entendre partie de l'infortune de son premier né, le suppliant luy pardonner, veu que ce qu'elle avoit faict estoit pour craincte de la mort, attendu la loy du pais. En bonne foy madame, respondit le Roy, vous povez estre asseurée que jour de ma vie ne vous en sçauray mauvais gré, et de vostre part je vous prie de prendre leur destinée le plus saigement que vous pourrez. Pource que j'espere en Dieu que puis qu'il luy a pleu nous donner au commencement si peu de joye et jouissance de noz deux enfantz, à l'advenir il nous recompensera de meilleure fortune, et peult estre aurons nous ung jour d'eulx bonnes nouvelles. Or laissant ce propos fault entendre que le geant qui emporta ce petit prince, fut du pays de Leonois, seigneur d'une isle nommée Gandalan, en laquelle il avoit deux fortes places. Il n'estoit point mal faisant ainsi que beaucoup d'aultres (mais doulx et de paisible conversation) si ce n'est quand il estoit offensé, car en fureur il faisoit de grandes cruaultez. En ung instant fut sa petite barque tant poulsée par le vent, qu'il arriva en son pais, lequel il avoit faict peupler de Chrestians, et y entretenoit ung hermite de tressaincte vie, vers lequel il se retira et luy dit : Pere, prenez cest enfant et le me nourrissez, et enseignez en tout ce qui est convenable à chevalier, pource que je vous puis asseurer qu'il est filz de Roy et de Royne. Ha, dit l'hermite, pourquoy avez vous faict telle cruaulté? Je le vous diray, respondit le Geant. Vous debvez sçavoir que ayant entre-

pris d'aller combatre le Geant Albadan, qui occit meschamment mon pere comme avez peu entendre, et qui encores de present me detient par force la roche de Galtares, laquelle de droict m'appartient, estant ja embarqué pour executer ma pensée, vint vers moy une damoyselle qui me dit : Tu t'abuses : car ce que tu penses se doibt achever par le filz du Roy Perion de Gaule, qui aura beaucoup plus de force et de hardiesse que tu n'as. Et je luy demanday en sa foy si elle disoit verité. Cela pourras tu veoir, dit elle, en la saison que les deux branches d'ung arbre se joindront, qui à present sont separées : puis m'enseigna où je trouverois celuy duquel elle me parloit, lequel à present je vous baille en garde d'autant que vous m'aymez. Par ce moyen demeura le petit Galaor soubz la conduicte du sainct homme, et y fut si longuement qu'il n'en sortit qu'il ne fust en aage de recepvoir chevalerie, comme il vous sera quelque fois recité.

[XIIII] En ce temps regnoit en la grand Bretaigne ung roy nommé Falangris, lequel mourant sans enfans, laissa heritier ung sien frere (non moins prudent en ses affaires que cheval[e]ureux et adroict aux armes) nommé Lisuart, lequel s'estoit marié (n'avoit pas long temps) avecque Brisene fille du roy de Dannemarc, la plus belle dame qui se trouvast lors en tout le Septentrion : et combien qu'elle eust esté demandée en mariage par de grands princes du pais, neantmoins par craincte des ungs le pere ne l'osoit accorder aux aultres : dont elle demeuroit desprouveue par avoir trop d'abondance, et non acquise par trop estre requise. A quoy elle voulant pourveoir en choisit ung à sa poste, et se maria à ce jeune prince Lisuart, qui par amour la servoit et duquel elle n'ygnoroit les vertuz ne le gentil cueur. Or apres le trespas de Falangris, les princes de la grand Bretaigne

sachans que de droict Lisuart venoit à luy succeder au royaulme, mesmes qu'estant en pais estrange (par ses haulx faictz et prouesses) il s'estoit allyé par mariage en si bon lieu, despecherent incontinent embassades pour aller vers luy, le supplier d'accepter le royaulme et subjectz de la grand Bretaigne, et de s'en venir revestir et saisir.

COMME LE ROY LISUART NAVIGUANT PAR LA MER, PRINT PORT EN ESCOCE OÙ IL FUT GRANDEMENT HONORÉ ET BIEN RECUEILLY.

CHAPITRE V

Entendu par le Roy Lisuart l'envye que ses subjectz avoient de son brief retour, dressa son equipaige en mer par l'ayde et moyen du Roy de Dannemarc son beau pere : puis feit faire voile pour tirer vers la grand Bretaigne, et pource qu'il traversoit le long de la coste d'Escoce, y print port, dequoy Languines Roy du pais adverty fut au devant et le receut magnificquement. Or estoit ce nouveau Roy de la grand Bretaigne, accompaigné de la Royne sa femme et d'une jeune fille leur enfant, aagée (peult estre) de dix ans, nommée Oriane, l'une des plus belles creatures qui jamais fut veue, et telle que durant le temps qu'elle demeura en Dannemarc estoit apellée Unique, pource qu'on ne trouvoit sa pareille en beaulté. Ceste petite Oriane pour le travail de la mer non accoustumé se trouva fort lasse, et craignant son pere qu'elle eust pis, pria le roy d'Escoce de la guarder tant qu'elle se fust reposée et qu'ilz l'envoiroient querir. Tresvoluntiers accepterent ceste guarde le Roy Languines et la Royne :

Par [*v*°] quoy le Roy Lisuart sans faire plus long sejour en Escoce, rentra en mer et fit lever les ancres de ses navires faisant voile : dont en peu de jours print terre en ses pais, où arrivé, avant que d'en demeurer paisible (comme en tel cas souvent advient) y trouva aulcuns rebelles, lesquelz avec le temps il debella, qui fut la cause qu'il ne peut si promptement faire venir sa fille qui estoit demeurée en Escoce.

En cest endroict laisse l'Autheur ce nouveau Roy regner paisiblement en la grand Bretaigne, et tourne au Damoysel de la mer, qui en ce temps pouvoit avoir seulement douze ans : combien que veu sa grandeur il paroissoit en avoir plus de quinze, et pour sa bonne grace estoit (tant de la Royne que des aultres dames) plus que nul aultre bien voulu et aimé. Or ainsi que cy devant vous a esté recité, ceste jeune princesse Oriane fille du Roy Lisuart, estoit demeurée avec la royne d'Escoce pour se rafraischir, attendant que le Roy son pere la renvoyast querir : et luy faisant la royne toutes les gratieusetez dont elle se povoit adviser luy dit : M'amye, je veulx desormais que le Damoysel de la mer vous serve et qu'il soit vostre. Ce que l'infante Oriane accepta voluntiers, et de faict ceste acceptation s'imprima en l'esperit du Damoysel. de telle sorte que jour de sa vie il n'eut envie d'en servir ou aymer aultre, et à elle depuis eut tousjours le cueur. Mais si bien luy advint que ceste amour fut mutuelle et eguale en eulx deux : toutesfois le jeune Damoysel pour ung temps n'en eut cognoissance et se reputoit indigne de si grand bien : estimant que ce seroit trop entrepris à luy de seulement y penser, qui fut cause qu'il ne luy en osoit, non pas parler, mais monstrer aulcun semblant. La jeune princesse qui estoit de mesme pensée et en pareille peine, se guardoit de luy tenir pro-

pos plus qu'à ung aultre, pour eviter toute souspeçon. Mais les yeulx des deux amans faisans le debvoir de leur office, portoient assez souvent nouveau contentement aux cueurs passionnez : voyans la chose que plus ilz aymoient, et ainsi vivoient couvertement sans que l'ung à l'aultre declairast aulcune partie de ceste affection amoureuse. Quelque temps apres voyant ce jeune prince incogneu que pour acquerir la bonne grace de sa dame tant aymée, il estoit necessaire qu'il print les armes, et receust l'ordre de chevalerie, disoit en soy mesmes : Si une foys je suis chevalier, je feray telle chose que j'auray bonne reputation et faveur de madame, ou je mourray en la peine. Et du desir qu'il en en eut espia le jour qu'il pourroit trouver le roy Languines à propos pour luy en faire requeste. Parquoy saichant qu'il se promenoit en ung jardin, se vint jecter à genoulx devant luy, et luy dit : Sire, si c'estoit vostre plaisir, il seroit desormais temps que je feusse chevalier. Quand le Roy l'entendit [XV] (veu son jeune aage) il fut tout esbahy et luy respondit : Comment Damoysel de la mer, vous cuydez vous desja assez royde pour maintenir si pesante charge ? Certes c'est chose assez aysée de recepvoir tel honneur : mais le maintenir comme il appartient, c'est peult estre, plus gros faix que vous ne pensez, et tel que souvent ung bien bon cueur s'en ennuye, toutesfois si par craincte ou couardie il laisse à faire ce qu'il doibt, mieulx luy vauldroit la mort que la vie honteuse. Pourtant je serois bien d'advis que pour quelque temps voulussiez encores differer. Le Damoysel non content de ceste response luy replicqua : Sire, je ne laisseray à l'estre, s'il vous plaist, pour craincte de ce que m'avez dict : car si n'avois le desir de faire tout ce qui appartient à chevalerie, je n'eusse prins la hardiesse de vous en requerir, et puis

que de vostre grace m'avez jusques icy nourry, je vous supplie treshumblement m'ottroyer ceste requeste, et ne me donner occasion de perdre vostre service pour chercher qui la m'accorde. Le Roy estimant d'advantaige le cueur de ce jeune enfant, et doubtant qu'ainsi le feist, luy respondit : Asseurez vous Damoysel que je le feray quand je verray qu'il vous sera necessaire, et ce pendant faictes accoustrer voz armes et ce qui est de besoing. Toutesfois beau sire, dictes moy vers qui, pour mon reffus, vous pourriez vous retirer ? Au roy Perion, dit le Damoysel, lequel on estime treshardy et bon chevalier. Puis il a espousé la sœur de la Royne, qui me faict croire qu'il ne me refuseroit, luy faisant entendre comme elle m'a nourry et que je suis sien. Il est vray, dit le roy : mais pour le present ayez ung peu de patience, et quand il sera temps vous le serez honnorablement. Adonc commanda que l'on luy meist en ordre les accoustremens necessaires pour recepvoir chevalerie. Et ce pendant le Roy en advertit Gandales, qui en fut si ayse qu'il despecha aussi tost une Damoyselle vers le jeune prince : par laquelle il luy envoya l'espée, l'anneau, et la lettre couverte de cire qu'il avoit trouvée dans le berceau, lors qu'il fut recoux en la mer. Tant chemina ceste damoyselle qu'elle arriva vers le Damoysel ainsi qu'il s'esbatoit avec Oriane et les aultres dames (pendant que la royne dormoit). A l'heure estoit il pensant si fort à Oriane, que seulement il n'osoit lever la veue pour la regarder, et disoit en soy mesme : Ha a Dieu, comment vous a il pleu douer ceste femme de tant excellente beaulté pour à moy malheureux faire souffrir si estrange passion en l'aymant. Ha a mes yeulx trop haultement avez regardé celle dequoy vous [n']estes dignes : mais au pis aller, la mort satisfera à ceste temerité, à laquelle mon cueur s'est pour vous submis. En

ceste pensée se cuyda laisser tomber, tant s'estoit oublié et mis hors de soy mesmes, quand ung paige s'adressa à luy, disant : Damoysel, là dehors est une damoyselle estrange qui vous apporte quelques presens et veult parler à vous. Quand celle qui l'aymoit entendit ce messaige, le cueur luy print à fremir de telle sorte que ne povant dissimuler ceste nouvelle flamme, appella le Da-[*v°*] moysel, et luy dit : Je vous prie demeurez icy et faictes entrer la damoyselle, affin que ayons la veue de ce qu'elle vous apporte. Ce qu'il feit, et entra la damoyselle qui luy dit : Seigneur, vostre bon amy Gandales vous salue grandement comme celluy qui vous ayme, et vous envoye cest anneau, la cire, et l'espée que voicy, laquelle il vous prie que (pour l'amour de luy) vous portez tant que vivrez. Adonc le Damoysel receut les presens, et meit l'anneau et la cire à part pour reguarder l'espée qui estoit sans fourreau enveloppée en ung drap de fin lin, dont il fut fort esbahy. Et tandis qu'il s'y amusoit, Oriane print la cire pensant que ce fust aultre chose, et luy dit : En bonne foy Damoysel je veulx pour ma part ceste cire. Non aurez s'il vous plaist (madame) respondit il, mais cest anneau qui est ce me semble assez beau. Je ne veulx que la cire, dit Oriane. Et de faict la print. Et sur ces entrefaictes survint le Roy qui dit au Damoysel : Que vous semble de ceste espée ? Sire, respondit-il, je la treuve fort belle, mais je ne sçay pourquoy elle n'a point de fourreau. Il y a (dit le Roy) bien quinze ans qu'elle n'en eut. Et ce disant le tira à part, puis luy dit : Vous voulez estre chevalier et ne sçavez si [de] droict vous appartient de l'estre. Pourtant il fault maintenant que vous entendez qui vous estes, et que je vous die ce que j'en sçay. Adonc luy recita comme il avoit esté trouvé en la mer avec ceste espée et l'anneau estans dans ung coffret comme avez peu

cy devant entendre. Sur ma foy sire, respondit le Damoysel, je croy que pour vostre plaisir me donnez de ceste invention, pource que ceste damoiselle m'a dict en entrant ceans que mon bon amy Gandales m'envoyoit ces presens, mais je pense qu'elle a failly à parler et qu'elle vouloit dire mon pere. Toutesfois, Sire, s'il est ainsi qu'il vous a pleu me reciter je n'en suis desplaisant sinon pour ne cognoistre ceulx dont je suis venu, ny eulx moy. Ce neantmoins je m'estime gentilhomme, car le cueur me le promet. Et pourtant Sire, il m'est maintenant plus convenable que je soye chevalier qu'au paravant, affin que je mette peine d'estre tel que j'acquiere honneur et reputation, puis que je n'ay parent par lequel je me puisse nommer, ne saichant qui je suis. Quand le Roy l'entendit parler si vertueusement il eut encores meilleure estime de luy que jamais, jugeant en soy qu'il ne pourroit estre aultre que homme de bien, et bon chevalier. Et ainsi qu'ilz devisoient, vint ung gentilhomme vers le Roy qui luy dit : Sire, le roy Perion vostre frere est presentement arrivé. Ceans ? dit le Roy. Ouy, Sire, respondit le gentilhomme. A ceste parole le Roy s'en partit pour aller recepvoir son frere, lequel il courut embrasser luy disant : Comment mon frere ? vous me cuydez prendre au despourveu, je n'eusse pas pensé vostre arrivée si prompte en ce pais. Mon frere, respondit le Roy Perion, je viens requerir mes amys pource que j'en ay à present plus de necessité que je n'uz onc. Pourtant que le Roy Abies d'Hirlande me meine une forte guerre, et est en grand puissance entré en mes pais, [XVI] tellement que luy et Dagavel son cousin tiennent ma place de la Deserte assiegée. Et qui pis est la fortune m'a si mal dict qu'aulcuns à qui je me fioys m'ont habandonné, et la plus grande partie de mes aultres parens et amys ont esté def-

faictz aux rencontres et courses que nous avons faictes l'ung sur l'aultre, si que maintenant je viens pour vous supplier me secourir à ce tresgrand besoing. Vrayement, mon frere, respondit Languines, je le feray, et croyez qu'il me grieve fort de vostre infortune : mais j'y pourvoiray au mieulx que je pourray. Agraies qui estoit nouveau chevalier ardent et prompt aux armes, ayant entendu la requeste de son oncle, et l'octroy que luy faisoit le Roy son pere de luy aider, se vint mettre à genoulx devant luy, disant : Monseigneur je vous supplie m'octroyer la requeste que je vous feray presentement. Le Roy qui l'aymoit comme soy-mesmes, luy respondit : Or demandez car vous ne serez pas refusé. Je vous supplie, Sire, dit-il, soyez content que je voise en Gaule ayder à la Royne ma tante. En bonne foy, respondit le Roy, j'en suis bien content, et si irez en bonne equipaige et forte compaignie. Quand le Damoysel de la mer sceut ceste deliberation, il devint plus curieux de parachever son entreprise que jamais, et voyant si apropos le Roy Perion il ne se pouvoit ressasier de le regarder, seulement pour les biens qu'il avoit entenduz de luy : car il n'y pensoit lors avoir aulcune affinité de parentaige, et eust bien voulu estre chevalier de sa main plustost que d'ung aultre, pour les haulx faictz d'armes qu'il avoit aultresfois mis à fin, et pour y parvenir s'advisa d'en supplier la Royne, esperant que si elle vouloit tant faire pour luy que d'en prier le Roy son frere elle ne seroit jamais reffusée. Et toutesfois il la voyoit tant triste qu'il ne luy en osoit nullement parler, mais print la hardiesse de venir vers Oriane, et se mettant à genoulx luy dit : Madame, vous plairoit il me faire ce bien de me dire la cause qui donne tel ennuy à la royne ? Oriane qui en telle sorte voyoit devant elle celluy que de tout son cœur elle

aymoit (sans toutesfois que luy ne aultre le sceust) fut lors surprise de telle vehemence d'amour que ne la sçachant bonnement dissimuler, luy respondit : Damoysel de la mer mon amy, en bonne foy je mettray peine de le sçavoir, puis je la vous diray de bien bon cueur, veu que c'est la premiere requeste que oncques vous me feistes. Madame, dit il, je me sens de si peu de merite envers vous que je me repute indigne de vous riens requerir : mais je me tiendrois trop heureux si j'avois moyen de vous obeyr, et qu'il vous pleust me commander. Comment ? respondit elle, avez vous le cueur si bas et si peu d'estime de vous ? Madame, en quelque sorte que ce soit, dit il, je n'ai aulcunes forces sinon celles que m'a laissées le grand desir que j'ay de vous servir : car mon cueur qui est tout vostre ne peult rien recepvoir sinon vous. Mien ? respondit Oriane, et depuis quand ? Depuis qu'il vous pleut, madame. Et quand fust ce qu'il me pleut ? dit elle. De ce mesme temps, respondit le Damoysel, que le Roy vostre pere vous laissa [*v*°] en ce pays s'il vous en souvient et que la Royne me presenta à vous disant telle parole : Je vous donne ce Damoysel pour vous servir, et de ce jour me acceptates vostre, quand vous luy respondistes que je vous estoie aggreable, ainsi à vous je fus donné, et pour vostre me suis depuis reputé, si que moy mesmes n'ay sur moy aucune puissance. Certes, dit Oriane, vous pristes ceste parole à meilleure fin que pour l'heure elle n'entendoit, dont vous en sçay tresbon gré, et suis contente qu'il soit ainsi. A peine eut proferée ceste parole que le Damoysel se sentit si espris d'ayse qu'il perdit le povoir de facilement aulcune chose respondre. Ce que cognoissant Oriane n'en fit aulcun semblant, seulement luy dit qu'elle alloit vers la Royne pour faire ce dont il [l']avoit priée : et assez tost apres re-

tourna, et luy declaira que cest ennuy luy procedoit de celluy que la Royne de Gaule sa sœur avoit pour le dommaige que faisoit le roy d'Hirlande en ses pays. Si c'estoit vostre plaisir, madame, dit lors le Damoysel, que je feusse chevalier, j'yrois voluntiers la secourir ayant congé de vous. Et sans mon congé, respondit Oriane, n'yriez vous point ? Non pour mourir, dit il, car sans la faveur de vostre bonne grace mon cueur vaincu ne pourroit avoir force ne vertu en peril où il se trouvast. De ceste parole se soubzrit Oriane, et luy respondit : Puis qu'ainsi estes mien, je vous octroye que vous soyez mon chevalier, et que aydiez à la sœur de la royne. Treshumblement l'en remercia le Damoysel, luy remonstrant comme le roy n'avoit trouvé bon qu'il receust encores l'ordre de chevalerie mais l'avoit reffusé. Toutesfois, dit il, le roy Perion est ceans, comme vous sçavez, de la main duquel (s'il vous plaisoit l'en prier) je la recepvrois plus voluntiers que de nul aultre. Il ne tiendra à cela, respondit elle, et pour mieulx moyenner ce que desirez, je prieray voluntiers l'infante Mabile qu'elle me tienne compaignie à luy faire ceste requeste, pource qu'elle y peult beaucoup. Et sur l'heure mesme s'en alla vers elle et lui declaira l'entreprise qu'elle et le Damoysel de la mer avoient faicte pour le faire chevalier, aussi l'envie grande qu'il avoit de l'estre par la main du roy Perion, la priant affectueusement luy ayder à l'en supplier. La princesse Mabile qui aymoit le Damoysel de saine amour, luy respondit : Je vous asseure ma sœur qu'à moy ne tiendra : car celluy pour qui me priez merite bien que l'on face d'advantaige pour luy. Pourtant faisons le accoustrer ce soir et tenir prest en la chappelle de la Royne : puis quand il sera temps, nous irons luy faire compaignie avec noz femmes, et envoiray supplier le roy Perion mon

oncle à l'heure qu'il vouldra partir (qui sera à ce que j'ay entendu devant l'aube du jour) de me venir veoir, et luy arrivé vers nous, vous et moy luy ferons ceste requeste, de laquelle à mon advis il ne vous escondira, veu qu'il est prince de bon affaire, doux et gratieux. C'est tres-bien advisé, respondit Oriane. Parquoy firent appeller le Damoysel et luy declairerent la conclusion qu'ilz avoient prise sur cest affaire : lequel tres humblement les remercia, [XVII] et voulant pourveoir à tout son cas, print congé d'elles, puis vint trouver Gandalin, auquel il feit le tout entendre, luy disant : Mon frere je vous prie que le plus couvertement qu'il vous sera possible portez mes armes en la chapelle de la royne, pource que j'espere ceste nuict estre faict chevalier : et pour autant qu'aussi tost il me conviendra partir, je vouldrois bien sçavoir si avez desir de me suyvre et venir avec moy. Certes, dit Gandalin, de mon gré jamais de vous ne departiray. De ceste parole fut si ayse le Damoysel que les larmes luy en vindrent aux yeulx. Or bien, dit il, pourvoyez à ce que je vous ay dict. A quoy Gandalin ne feit faulte : car devant le soupper de la royne y donna tel ordre, que de nul ne fut apperceu. Puis estant les tables levées, le Damoysel eut moyen d'aller en la chappelle où il se feit entierement armer, hors la teste et les mains. Lors en attendant les dames et le roy Perion, il se meit à genoulx devant l'autel faisant sa priere à Dieu que son plaisir feust luy estre aidant, non seulement à la victoire de ceulx à qui par armes il avoit affaire, mais aussi à l'avoir de celle qui luy causoit tant de mortelles affections : ce pendant la nuict vint et se retira la royne. Adonc les princesses Oriane et Mabile, avec leurs femmes arriverent en la chappelle où les attendoit le Damoysel : puis venant l'heure que le roy Perion vouloit monter à cheval, Mabile l'envoya supplier

qu'il la veist devant que partir. Ce qu'il feit voluntiers, et arrivé vers elle luy dist : Monseigneur, puis qu'il vous a pleu tant faire pour moy que d'avoir pris la peine d'estre venu jusques icy, je vous prie encores octroyer à ma dame Oriane, fille du roy Lisuart la requeste qu'elle vous veult faire. Je serois bien marry, respondit il, de la reffuser, tant pour l'honneur du roy son pere que pour l'amour d'elle. Adonc s'avança Oriane pour le remercier, laquelle quand le roy veit si belle, il estima qu'en tout le monde l'on fauldroit bien à trouver sa paragonne en beaulté, et lui dit : Madame, vous plaist il quelque chose de moy ? Ouy, Sire, puis qu'il vous plaist me le donner, je vous supplie que faciez ce mien Damoysel chevalier : et le luy monstra estant à genoulx devant l'autel. Quand le roy le veid, il fut si esmerveillé de sa grand beaulté que rien plus, et luy vint dire : Mon amy, voulez vous recepvoir l'ordre de chevalerie ? Ouy, Sire, s'il vous plaist, respondit le Damoysel. De par Dieu soit, dit le roy, et vous doint grace d'autant l'augmenter en vous comme il a faict la bonne grace. Puis luy chaussa l'esperon droict, et luy bailla l'espée, disant : Maintenant avez vous l'ordre de chevalerie : mais je vouldrois avoir eu le moyen et opportunité de vous l'avoir donnée avec plus d'honneur. Toutesfois selon que je puis juger et estimer de vous j'espere que serez tant bon que vostre renommée supplira au deffault de ce qui debvoit estre faict plus honorablement. Puis print le roy Perion congé des dames qui le remercierent grandement, et se meit en chemin pour retourner en Gaule, commandant à Dieu son nouveau chevalier. Cest [*v*°] acte fut le premier qui peult porter tesmoignaige de l'amour de ces deux amans, [et] s'il semble au lecteur leurs propos n'estre selon l'affection, mais simples, au respect de la

vehemence de leur passion, je luy respondz, qu'il doibt excuser l'aage. Aussi il est souvent advenu que les plus experts (ce leur semble) en telz actes, ont esté par ce dieu bendé, si vivement attainctz, que non seulement il leur a osté la parole, mais le jugement, et de telz personnaiges seroit necessaire faire les propos plus grans : non pas de ces deux cy estans encores apprentiz. Or estant ce nouveau chevalier en equipaige et prest à faire le voyage que sa dame luy avoit octroyé, voulut en remerciant la compaignie, prendre congé secretement d'Oriane. Et lors elle, qui pour ce partement tant soubdain, sentoit une nouvelle passion en son cueur, la dissimulant toutesfois, le print par la main et retira à part, puis luy dit : Damoysel de la mer, vous en allez, mais je vous prie devant me declairer si vous estes filz de Gandales : car selon la bonne estime que j'ay de vous, je croy que vous estes yssu de meilleur lieu. Adonc le Damoysel luy recita ce que luy en avoit dict le roy Languines, dequoy elle receut grand plaisir : ce faict le commanda à Dieu. Ainsi se partit le Damoysel de ceste compaignie, et aussi tost trouva Gandalin qui l'attendoit à la porte du logis du roy avec le reste de ses armes, et son cheval, sur lequel il monta et saillirent hors de la ville, sans estre de nul apperceuz, par ce qu'il n'estoit encores jour : puis cheminerent tant qu'ilz entrerent dans une forest. Desja estoit la plus grand part du jour passée avant qu'ilz voulussent repaistre : mais la faim les contraignant, se desj[e]unerent de telz vivres que Gandalin avait apporté au partir de la ville. Et en ces entrefaictes, ilz ouyrent sur la partie dextre une voix de quelque personnaige, qui à leur advis sentoit grande douleur : parquoy le Damoysel picqua diligemment ceste part, où il trouva ung chevalier mort, et joignant luy ung aultre, qui ne valoit guieres mieulx : car il estoit si

navré qu'il n'esperoit plus vivre, et ce qui le faisoit tant crier, estoit une femme qui s'estoit mise sur luy, et le pressoit si fort, qu'elle luy faisoit faillir le cueur et qui pis estoit, ceste vilaine pour le faire plustost mourir, luy mettoit les mains au dedans de ses playes. Mais quand le chevalier navré apperceut le Damoysel, au mieulx qu'il peut, demandant secours, luy escria : Ha a seigneur. pour Dieu ne me souffrez ainsi tuer par ceste ribaulde. Trop fut esbahy le Damoysel de telle meschanceté, et assez rudement dit à celle qu'il advisa : Femme, tirez vous arriere, pource que vous faictes chose assez mal convenante à vous ne voz semblables. Ceste malheureuse adonc toute honteuse se retira, et le chevalier plein de douleur demeura esvanouy. Lors le Damoysel eut plus grande envie de sçavoir qui il estoit que devant : mais craignant que soubdain ce patient trespassast, meit legierement pied à terre, et en l'embrassant, tant bien le secourut qu'il revint à soy, et commença à crier : Ha je suis mort, pour Dieu mes amys [XVIII] faictes moi porter en lieu où je puisse avoir conseil de mon ame. Prenez couraige, respondit le Damoysel, car vous aurez ce que demandez : mais je vous prie me dire quelle fortune vons a icy mis, ou qui est celluy qui vous a tant mal traicté. C'est, dit le chevalier, par ceste meschante, laquelle (combien que je feusse riche et puissant, et trop plus qu'elle) je vouluz, pour la bonne amour que j'avois à elle, la choisir à femme et espouse. Et toutesfois la malheureuse, oubliant le bien et l'honneur que je luy avois faict, a par plusieurs fois habandonné son honneur, mesmes ceste nuict passée avec ce chevalier mort, lequel sans jamais l'avoir veu, d'adventure hyer se joignit à moy, et ceste nuict derniere m'a faict ung tour vilain et lasche, tel que le trouvant sur le faict avons eu com-

bat ensemble où il est demeuré comme vous voyez. Et quand ceste mastine a veu que je l'avois occis, craignant que je luy en feisse autant, s'est venue jecter à mes piedz et demander pardon, ce que je luy ay aysément accordé pourveu qu'elle n'y retournast jamais. Toutesfois quand elle a cogneu que des playes que l'aultre m'a faictes j'estois du tout affoibly, par la profusion de mon sang, elle essayoit à m'achever de tuer, et pour en mourant me faire plus languir, inhumainement mettoit les mains dans mes playes, tellement que je sens bien que je ne puis plus vivre. Pourtant je vous prie me faire porter en ung hermitaige assez pres, où je trouveray quelque religieux qui m'aidera à sauver ma pauvre ame. Telle compassion en eut le Damoysel qu'il le meit entre les bras de Gandalin, lequel le porta sur son cheval jusques à l'hermitaige : ce pendant ceste louve se deroba. Mais peu devant, craignant que son mary se vengeast d'elle, avoit envoyé querir troys de ses freres, qui assez pres de là se tenoient, à ce qu'ilz vinsent vers elle le chemin qu'elle leur feit sçavoir. Et ainsi qu'elle gaignoit pays, elle les rencontra, et aussi tost qu'elle les apperceut leur escria : Ha mes freres mes amys, pour Dieu secourez moy : car cy devant s'enfuit ung larron qui a occis ce chevalier qui cy gist, et a tellement oultragé mon mary, que je n'y espere jamais vie : pour Dieu qu'il ne vous eschappe, ne celluy qui est avec luy, [veu] qu'autant de mal a faict l'ung que l'aultre. Tel propos disoit ceste ribaulde, à ce que mourans le Damoysel et Gandalin, la trahison fut couverte : pource que son mary n'en seroit creu tout seul, comme elle l'estimoit. Et ce disant leur va monstrer le Damoysel de la mer qui retournoit de l'hermitaige où il avoit laissé le chevalier navré. Adonc ces trois freres de trop legere creance luy coururent sus, et d'arrivée luy escrierent : Trahistre vous

mourrez. Par dieu, respondit le Damoysel, paillardz vous mentirez : car de telz trahistres que vous me sçauray bien deffendre. Besoing vous en sera, dirent les freres : car tous troys nous avez offensez, et tous trois vous offendrons si pouvons. De bonne fortune le Damoysel tenoit lors [son] escu et sa lance entiere, et avoit son armet bien lacé, au moyen de quoy sans leur respondre les chargea rudement, et au premier donna si [*v*°] verte attaincte en l'escu qu'il le transperça, et le bras duquel il le portoit, et de ceste rencontre le jecta luy et son cheval par terre si lourdement qu'il en eut l'espaule droicte rompue, et le cheval la jambe, tellement que l'ung ne l'aultre ne se peurent pour lors lever, [et] de ce coup brisa sa lance : parquoy meit soubdain l'espée au poing, s'adressant aux aultres deux qui ne le reffuserent, ains coururent à luy par telle roideur que de leurs lances luy faulserent l'escu, non pas le haulbert qui se trouva trop bon. Adonc le Damoysel chargea l'ung des deux, et de plain bras le frappa au dessus de l'escu, si fort, que pour la pesanteur du coup il le fendit jusques à la poignée sans que l'espée s'arrestast : mais passa oultre, et rencontra l'espaule si à ferme que le harnois fut faulsé, la chair et les oz bien endommagez : tellement que le chevalier tomba à terre. Quand il fut depesché de ces deux, retourna au tiers, auquel il donna de si grand puissance sur l'armet, que le pauvre gentil homme cuydant embrasser le col de son cheval pour se guarentir de cheoir, se trouva si estourdy, que les braz luy faillirent, et cheut comme les aultres. Alors ceste ribaulde, qui les avoit amenez print la fuyte : ce que voyant le Damoysel cria à Gandalin qu'il l'arrestast. Ce pendant le dernier chevalier qui estoit tombé, se releva et dit au Damoysel : Seigneur, nous ne sçavons si ceste bataille a esté commencée à tort ou à droict. A

droict ne pourroit elle estre, respondit le Damoysel, si n'estimez que j'aye eu tort d'avoir secouru le mary de ceste meschante que voilà, lequel elle faisoit mourir cruellement. Quand les trois chevaliers l'entendirent, ilz furent trop esbahys, et penserent lors, qu'ilz auroient esté abusez par leur sœur : parquoy luy respondirent : Vrayment seigneur, s'il vous plaist nous asseurer, nous vous dirons l'occasion pour laquelle vous feustes assailly par nous. Vous aurez bien asseurance pour ce faire, dit le Damoysel, mais je ne vous quitte le combat. A lors celluy qui premier s'estoit relevé prit la parole, et luy recita le faict et trahison de la damoyselle, ainsi que cy dessus a esté compté. En bonne foy, respondit le Damoysel, oncques meschanceté ne fut deguisée de telle sorte, car ceste cy dont vous parlez a bien faict aultrement, ainsi que vous pourrez entendre par son mary mesmes, lequel estant presque mort, j'ay faict porter au prochain hermitaige. Puis qu'ainsi est, dirent les trois, faictes de nous comme de ceulx qui sont en vostre mercy. Vous ne l'aurez ja de moy, respondit le Damoysel, si premier ne me jurez comme loyaulx, que ceste femme et son mary menerez vers le roy Languines, et là en sa presence reciterez comme tout ce qui est advenu, et luy direz aussi que contrainctz avez esté de ce faire par ung chevalier nouveau qui vous y envoye, lequel est ce jourdhuy party de sa court, qui luy supplie ordonner de ce meffaict ainsi qu'il lui plaira. Ce qu'ilz luy promirent et jurerent : parquoy les commandant à Dieu, s'en alla son chemin et les laissa ensemble.

[XIX] Comme Urgande la descogneue apporta une lance au Damoysel de la mer.

CHAPITRE VI

Ceste querelle desmeslée avec les troys chevaliers, le Damoysel de la mer reprit le chemin duquel il s'estoit desvoyé : mais il n'eut longuement cheminé qu'il veid venir vers luy deux damoyselles par deux divers chemins, lesquelles à l'adresse se joignirent ensemble, et à leur rencontre se meirent à deviser. L'une d'elle portoit une lance en son poing : puis quand elles eurent attainct le Damoysel, celle de la lance s'advança, et luy dit : Seigneur, prenez ceste lance, laquelle je vous donne, pource que je vous puis asseurer que dedans le troysiesme jour elle vous servira tant, qu'en delivrerez de mort la maison de laquelle premier vous sortistes. De ceste parole se trouvant estonné le Damoysel luy respondit : Comment ? damoyselle, peult vivre ou mourir une maison ? Il sera ainsi que je le vous diz, dit elle, et tel present vous ay voulu faire pour commencement de recompense de deux plaisirs que j'espere avoir de vous : dont le premier sera, quand ung bien vostre amy aura par vous l'ung des plus grans honneurs qu'il sçauroit jamais recepvoir, par lequel il tombera au plus grand danger que feut chevalier passé à dix ans. Certes, Damoyselle, respondit il, tel honneur, si Dieu plaist, ne feray je à mon amy. Je sçay certainement, dit la Damoyselle, qu il adviendra ainsi. Ce disant chassa rudement son pallefroy et passa oultre. Et entendez que c'estoit Urgande la descogneue. Quand l'aultre damoyselle qui avoit ouy ces propos, se veid habandonnée de

sa compaignie, delibera de demeurer pour quelques jours avec le Damoysel, pour veoir qu'il feroit : parquoy elle luy dit : Seigneur, encores que je soye estrangere, s'il vous estoit agreable, je demeurerois voluntiers pour quelque temps avec vous, et differerois ung voy[*v*°]aige que j'ay vers ma maistresse. Le Damoysel cogneut bien que vrayement elle estoit estrangere, parquoy il luy demanda dont elle estoit. De Dannemarc, respondit la damoyselle. Et ce ne luy pouvoit elle nyer, pour ce que son langaige en donnoit assez d'asseurance, car pour l'avoir quelque fois ouy parler à sa dame Oriane au premier qu'elle vint en Escoce, il en avoit encores aulcune souvenance. Et pourtant il luy respondit. S'il vous plaist me suyvre, je vous prometz, Damoiselle m'amye, de vous garder à mon povoir. Mais je vous prie dites moy si vous cognoissez l'aultre qui naguieres m'a donné ceste lance ? Certes, respondit elle, oncques ne l'avois veue quand je la rencontray sur ce chemin, où elle me dit, qu'elle portoit la lance qu'elle vous a donnée au meilleur chevalier du monde, et me pria vous faire entendre (apres son partement) qu'elle vous porte grand affection, et que son nom est Urgande la descogneue. Ha Dieu, dit il, comme je suis mal fortuné de ne l'avoir point cogneue. Croyez, damoiselle, que si je delaisse d'aller maintenant apres elle, c'est pource que contre sa volunté nul ne la pourroit trouver. Et ainsi devisans la damoiselle et luy cheminerent tant que la nuict les surprint. A l'heure (de fortune) rencontrerent ung Escuyer qui leur demanda où ilz pensoient si tard heberger. Où nous pourrons, respondit le Damoysel. En bonne foy, dit l'Escuier, si vous voulez trouver logis, il vous fault laisser le chemin qu'avez pris, car par là, de long temps n'en trouveriez : mais si me voulez suivre je vous conduiray à une forteresse qui est à mon pere, lequel vous fera

tout l'honneur et bon traictement qu'il pourra. Alors la damoiselle trouvant ce conseil bon, pria le Damoisel de le croire, ce qu'il feit. Et à ceste cause l'Escuier passa devant pour les guider, lequel expressement les avoit desvoyez, pource qu'oncque n'avoit veu combatre chevalier errant, et esperoit les conduyre le jour ensuivant par devant ung chasteau où il en auroit le passetemps : car force seroit au Damoisel, suivant la coustume de la forteresse, d'y combatre. Et tant cheminerent qu'ilz arriverent au logis de l'escuyer, où ilz furent festoyez et bien traictez : toutesfois le Damoisel ne peut reposer la nuict, pource que continuellement il pensoit en sa dame, de laquelle il s'estoit departy naguieres. Le lendemain au plus matin il voulut desloger, et prenant congé de son hoste, l'Escuyer qui l'avoit faict venir leans luy dit qu'il l'accompaigneroit pour le remettre en son chemin, jusques à ung chasteau qui estoit assez pres de là, et tant cheminerent que l'Escuyer leur monstra le lieu, dont il leur avoit parlé, en assiete plaisante et forte : car à l'entour couroit une eaue roide et profonde, et n'y avoit passaige pour y arriver qu'un long pont levys, au bout duquel estoit une tour belle et haulte pour le deffendre. Quand le Damoysel l'apperceut, il estima bien qu'il luy convenoit avoir passaige au pont : neantmoins il demanda à l'Escuyer si l'on le pourroit eviter. Non, dit il, mais chascun passe là qui veult. Marchez donc devant, dit le Da[XX]moysel, et il picqua, et la damoyselle et les escuyers apres. Adonc le Damoysel de la mer, qui estoit demeuré derriere, se print si fort à penser en son Oriane qu'il estoit quasi hors de soy, quand il entreouyt ung bruict de six hallebardiers armez de hallecretz et cabassetz, qui avoient arresté à l'entrée du pont la damoyselle, et la vouloient forcer de faire serment de n'avoir jamais amytié à son amy, s'il ne luy

promettoit ayder au Roy Abies contre le roy Perion. Ce que reffusant la damoyselle, s'escria au Damoysel que l'on la vouloit oultrager. A ceste clameur le Damoysel oubliant sa pensée y accourut legierement, et s'adressant à ces paillards, leur dit: Trahistres vilains, qui vous a commandé mettre la main à ceste damoyselle estant en ma conduicte? Et en disant ceste parole, s'approcha du plus grand des six, auquel il arracha promptement la hache, et luy en donna tel coup qu'il l'abbatit à terre. Alors tous les aultres ensemble deschargerent sur luy, mais se destournant, en rencontra ung qu'il fendit jusques aux dentz, et peu apres l'ung des aultres se cuydant avancer n'en eut pas moins : car l'espaulle luy fut separée d'avec les costez. Quand les trois qui restoient veirent leurs compaignons si mal accoustrez ilz se meirent à fuyr, et le Damoysel à les poursuyvre, de si pres qu'en courant il arracha à l'ung des fuyans sa hache, de laquelle il luy donna tel coup, qu'il luy couppa la moytié de la jambe, et laissant aller les aultres, retourna où estoit demeurée la damoyselle, à laquelle il dit : Or marchez hardiement, que male fortune puissent avoir ceulx qui donnent hardiesse à vilain de mettre la main (par force) à dame ou damoyselle. A ceste parole se rasseura la damoyselle, et passa oultre avec le Damoysel et les Escuyers : mais ilz ne furent guieres avant qu'ils entreouyrent au dedans du chasteau grande emotion et tumulte de gens. Ha, dit la damoyselle, croyez qu'il y a leans quelque rumeur. Parquoy chevalier je vous conseille de vous saisir du reste de voz armes. Marchez, marchez, respondit le Damoysel, et n'ayez paour : car en part où les damoyselles sont mal traictées (qui doibvent par tout estre en seureté) n'y peult avoir homme qui riens vaille. Certes, dit elle, si vous ne faites ce que je vous diz, je ne passeray pas plus avant. Et

tant le persuada qu'il la creut, puis entrerent dans le chasteau, à l'entrée duquel le Damoysel trouva ung escuyer qui s'en retournoit, et en cheminant pleuroit amerement, disant sans intervalle : Hée Dieu, comme ilz meurtrissent sans occasion le meilleur chevalier du monde, helas ilz le veulent forcer de promettre ce qui luy seroit impossible d'accomplir. Pour cest escuyer ne se voulut arrester le Damoysel, car il advisa le roy Perion qui nouvellement l'avoit fait chevalier tresmal mené par deux chevaliers, qui à l'ayde de dix hallebardiers armez l'avoient acculé de toutes pars, et luy disoient les chevaliers : Jurez, sinon vous estes mort. Grand despit eut le Damoysel de veoir tant de gens oultrager le roy Perion : parquoy il leur escria : Trahistres paillardz, qui vous meut de si laschement vous adresser au [*v*°] meilleur chevalier du monde ? par dieu vous en mourrez tous pour luy. A ceste parole l'ung des deux chevaliers laissa le Roy, prenant avec soy cinq hallebardiers, et vint s'adresser au Damoysel, luy disant : Il convient que vous jurez vousmesmes, sinon vous n'eschapperez non plus que l'aultre. Comment, dit il, jureray je doncques contre mon vouloir ? si Dieu plaist il ne sera pas ainsi. A l'heure ceulx du chasteau crierent au portier qu'il fermast la porte. Parquoy le Damoysel apperceut bien qu'il estoit saison de se deffendre, sans marchander courut le plus roide qu'il peult contre le chevalier, lequel il chargea de telle sorte qu'il le renversa par dessus la croppe du cheval qu'il le [*sic* !] rendit mort en la place, car en tombant il se rompit le col. Ce que voyant le Damoysel sans s'arrester aux hallebardiers, vint à l'aultre chevalier à qui le roy Perion se combatoit, et d'arrivée, sans que l'escu ne le haulbert le peussent garentir, luy meit la lance au travers des costez, de sorte qu'il alla tenir compaignie au premier. Quand le roy Perion se veid ainsi

secouru, le cueur luy creut, de sorte qu'il s'esvertua plus que devant contre le reste de ceste canaille, telement que peu apres à grans coups d'espée les feit reculler : et ce pendant le Damoysel de la mer (ainsi à cheval qu'il estoit) se mesla parmy eulx et les escarta, frappant l'ung, et tombant l'aultre, si rudement que la plus grand part demeurerent en la place. Au moyen dequoy (et par l'ayde du Roy) peu apres ilz furent tous massacrez, fors aulcuns qui s'en fouirent, gaignant le hault de la muraille. Ce que voyant le Damoysel se meit à pied pour les suivre, dont fut leur paour si augmentée qu'ilz se laisserent tous tomber du hault à bas, reste deux qui de vitesse entrerent en une chambre, où ilz se cuidoient guarentir : mais ilz furent suiviz de si pres par le Damoysel, qu'il entra pesle mesle avec eulx, et leans trouva gisant dedans le lict ung tant vieil chevalier, que pour son ancien aage ne luy restoit que la parole, avec laquelle il increpoit ceulx qui fuyoient, disant : Lasches pendars, devant qui fuyez vous si effroyez ? Devant ung chevalier, respondit l'ung de ces deux, qui faict là bas diablerie : car il a tué voz deux nepveuz et tous noz deux compaignons. Et presque n'eut le souldart achevé ceste parole que le Damoysel entra en la chambre, et empoigna celuy qui parloit, luy disant : Paillard, dy moy où est le seigneur de ceans, sinon c'est faict de toy. Le pauvre diable se voyant en tel peril, luy monstra ce vieillard couché : mais quand le Damoysel l'apperceut si cassé et decrepit, il en fut tout esbahy, et s'adressant à luy se print à le blasmer, et luy dit : Comment ? faulx villain, tu as la mort entre les dentz, et neantmoins tu faictz maintenir la meschante coustume de ceans ? Par le Dieu vivant bien te prend que l'aage t'excuse de plus porter armes, car presentement je te feroys cognoistre ta mesprison. Et ce disant faignit luy vouloir trencher la teste : parquoy

le vieillard (qui eut paour) s'escria : Helas, seigneur, pour dieu mercy. C'est pour neant, respondit le Damoysel, tu es mort si ne me [XXI] jures que jour de ta vie ne consentiras que l'on face ceans ny ailleurs telles trahisons. Je le vous prometz, dit le vieillard. Or me ditz maintenant, respondit le Damoysel, pourquoy tu as cy devant faict establir ceste coustume ? Pour l'amour du Roy Abies d'Hirlande, dit le vieillard, qui est mon nepveu, auquel pource que ne luy puis ayder de ma personne dans la guerre où il est, je desiroys le secourir par les chevaliers errans passans par cy. Faulx villain, respondit le Damoysel, que ont affaire les chevaliers errans de ton desir ? Et donnant du pied au lict le poulsa si lourdement qu'il le renversa, et le vieillard dessoubz. Puis le commendant à tous les dyables, le laissa, et retourna en la cour prendre l'ung des chevaulx de ceulx qu'il avoit occis, et le mena au Roy, auquel il dit : Montez sire, car peu me plaist le sejour en ce lieu, et moins ceulx qui y habitent. Adonc le Roy monta et yssirent ensemble hors du chasteau. Mais le Damoysel craig[n]ant que le roy le congneust, ne voulut oster son armet. Toutesfois ainsi qu'ilz cheminoient ensemble, le Roy luy dit : Sire chevalier, je vous prie me dire qui vous estes, qui m'avez secouru tant à propos et si pres de la mort, et garanty desormais plusieurs aultres du destourbier et injure que l'on leur eust peu faire en ceste place, mesmement aux chevaliers errans et aux damoyselles ayans amy. Quant est de moy, je veulx bien que saichez que je suis celuy contre lequel ilz faisoient garder ce passaige, et faire le serment pour lequel vous vous estes combatu. Sire, respondit le Damoysel, je suis ung chevalier qui a bonne envie de vous faire service. Par dieu, dit le Roy, je m'en suis desja bien apperceu, car à grand peine eusse je peu trouver en ung aultre meilleur

secours, toutesfois je ne vous laisseray que je ne vous cognoisse. Cela ne vous peult (ny à moy) proffiter, respondit il. Toutesfois, dit le Roy, je vous prie par courtoysie que vous ostiez vostre armet. Mais au lieu de ce faire il baissa plus bas sa veue. Quand le Roy veid que sa priere n'y servoit de riens, il pria la damoyselle qu'elle l'en suppliast. A cela ne tiendra, respondit elle. Et prenant le Damoysel par la main, luy dit : Je vous prie octroyez au Roy ce qu'il vous demande. Mais en secouant la teste il passa oultre, toutesfois elle l'importuna tant qu'il osta son armet. Adonc le Roy le cogneut, et luy souvint que c'estoit celluy qu'il avoit naguieres fait chevalier à la requeste des damoyselles, parquoy le vint embrasser, luy disant : Or maintenant sçay je qui vous estes. Sire, respondit le Damoysel, je vous cogneuz incontinent que j'arrivay au chasteau, comme celuy qui m'a donné l'honneur de chevalerie, avec lequel (s'il plaist à Dieu) je vous serviray tant que durera vostre guerre de Gaule, et vouldrois bien, s'il vous plaisoit, n'estre cogneu de personne jusques à ce qu'elle soit finie. Vous avez desja tant fait pour moy, respondit le Roy, que je m'en tiendray vostre obligé tout le temps de ma vie, et pourrez disposer de vous et de moy. Et si vous venez comme vous dites en [*v*°] Gaule, vous augmenterez d'advantaige ceste grande obligation, que benoiste soit l'heure où je fuz si bien fortuné que de faire ung si bon chevalier. Telles paroles disoit le Roy Perion sans penser à la proximité du lignage qu'ilz avoient ensemble, car elle luy estoit encores incogneue. Ainsi deviserent ung bien long temps ensemble, et tant qu'ilz arriverent en ung chemin fourché. Lors dit le Damoysel : Sire, lequel des deux chemins vous plaist il prendre ? Celuy qui tend à gauche, respondit le Roy, pource que c'est le droict pour retourner en mes pays. Dieu vous y conduye, dit il, je

m'en voys donc par l'aultre. Je vous prie, respondit le Roy, souvienne vous de venir en Gaule, ainsi que m'avez promis : car l'espoir que j'ay en vous m'oste desja partie de mes peines, et me donne asseurance que par vostre moyen je recouvreray ma perte. Ainsi prindrent congé l'ung de l'aultre, et s'en alla le Roy son chemin, et le Damoysel d'aultre part avec la damoyselle. Mais pource qu'elle avoit veu ce qu'elle desiroit veoir, qui estoit l'effaict de la lance que Urgande avoit donnée au Damoysel, ne voulut passer oultre. Et pour tourner arriere, dit au Damoysel : Seigneur, j'ay bien voulu jusques icy vous accompaigner, pource que la damoyselle qui vous donna la lance, me dit qu'elle la portoit au meilleur chevalier du monde, et j'en ay tant veu, que n'en faiz plus de doubte : parquoy je reprendray mon adresse pour aller trouver celle vers laquelle l'on m'envoye ainsi que je vous ay dit. Je vous prie damoyselle, respondit il, me dire qui elle est. C'est, dit la damoyselle, l'infante Oriane fille du Roy Lisuart. Quand le Damoysel entendit nommer celle que tant il aymoit, le cueur luy fremit si fort, qu'il fut tombé à terre sans Gandalin qui s'en apperceut et courut l'embrasser. Lors le Damoysel feit ung hault souspir disant : Hée Dieu le cueur me fault. La damoyselle pensant qu'il eust aultre mal le voulut faire desarmer, mais il revint soubdain à soy et dit qu'il n'en estoit besoing, et que telle deffaillance luy survenoit assez souvent. Adonc l'escuyer qui les avoit conduictz (prenant congé de luy) demanda à la damoyselle si son chemin s'adresseroit point vers la court du roy Languines ? Ouy vrayement, dit elle. Je vous y feray donc compaignie, respondit l'Escuyer, car il fault que j'y soye à jour assigné. Par ainsi commendans le Damoysel à Dieu, retournerent par où ilz estoient venuz, et le Damoysel avec Gandalin, passerent oultre ainsi qu'adventure les menoit.

Maintenant laisse l'Autheur ce propos, et veult reciter ce qu'il advint à Galaor, que le Geant avoit emporté et baillé en garde à l'hermite, ainsi que desja avez entendu. Or attaignant Galaor l'aage de dixhuyt ans prouffita tant bien en croissance et force de membres que ce fut merveilles. Et n'avoit gueres aultre exercice [XXII] qu'à lire dans ung livre que le bon homme luy avoit baillé, lequel traictoit des faitz d'armes d'aulcuns chevaliers anciens, et tant y print de plaisir, qu'à ceste occasion (et aussi d'ung instinct naturel) luy print grand vouloir d'estre chevalier. Toutesfois il ne sçavoit si de droict tel honneur luy appartenoit, parquoy pria bien instamment le bon homme le luy dire. Mais le sainct hermite qui sçavoit certainement qu'aussi tost qu'il seroit chevalier,il se mettroit au hazard de combatre le geant Alban, emplit ses yeulx de larmes et luy respondit: Mon filz, il seroit meilleur que vous prinsiez chemin plus seur pour vostre ame, que de vous mettre en l'ordre de chevalerie, laquelle est de grand travail à maintenir. Monseigneur, dit Galaor, mal ayséement pourroie suyvre l'estat que je prendrois contre ma volunté: mais cestuy que mon cueur me choisit (si Dieu me donne bonne adventure) je passeray en son service, car hors d'icelluy je ne vouldrois que la vie me demourast. Le bon Hermite qui cogneut lors la resolution de sa fantasie, luy respondit: Certes mon enfant puis qu'avez determiné de suyvre les armes, je vous puis bien asseurer, qu'à faulte de hault linaige ne devez vous faillir à estre homme de bien, veu que vous estes filz de Roy et de Royne : toutesfois gardez bien que le Geant ne sçache que je vous en ay adverty. Quand Galaor l'entendit, il fut si aise que plus n'eust peu estre, et luy dit : Mon pere, le soucy que j'ay eu tout le temps de ma vie jusques à present pour estre chevalier a esté fort grand, maintenant graces à Dieu et à vous, j'en

suis quasi hors : car à ce que m'avez dit, je ne y puis faillir. Et pource que l'hermite l'en veid si affectionné, il eut doute que de là en avant il l'habandonnast. A ceste cause il feit entendre au Geant l'estat auquel il trouvoit son disciple, et aussi comme il estoit creu en force et puissance de membres, et plus encores en vouloir de recevoir chevalerie, et que partant il advisast ce qu'il estoit bon d'en faire. Le Geant informé de la verité, monta incontinent à cheval, et s'en alla vers le bon homme, avec lequel il trouva Galaor tant beau, tant creu, et si dispost que merveilles, et plus que son aage ne requeroit, auquel il dit : Filz, j'ay sçeu que vous voulez suyvre les armes et estre chevalier, vrayement vous le serez, et viendrez quand et moy, puis quand il sera temps, je feray qu'à vostre honneur vostre vouloir vous sera satisfaict. Mon pere, respondit Galaor, en cela est le comble de mes desirs. Au moyen de quoy sans plus tarder le Geant commanda à Dieu l'Hermite, et emmena Galaor : lequel avant que partir, se vint mettre à genoulx, et supplia humblement celluy qui l'avoit si doulcement traicté, ne l'oublier en ses devotes oraisons. Lors le sainct homme pleurant le baisa, et beneit : puis monta Galaor à cheval, et suyvit le Geant qui le mena en ung sien chasteau, où pour quelque temps il le feit adextrer au combat de toutes armes, picquer chevaulx et les bien dompter. Et pour ce faire luy bailla harnois et equipaige propre, et deux maistres qui y estoient bien expers. Puis ayant continué ung an ceste telle [*v*°] exercice, le Geant le voyant digne, à son advis, de recevoir l'honneur, et fort pour porter le faix de chevalerie, en disposa comme cy apres pourrez entendre.

Mais l'Autheur s'en taist à present et traictera de ce qu'il advint au Damoysel de la mer, lequel apres qu'il fut

party du Roy Perion et de la damoyselle, chemina deux jours entiers sans trouver adventure, et au troysiesme, environ le midy, arriva pres d'une forteresse tresbien bastie ce luy sembla, laquelle appartenoit à ung gentil homme nommé Galpan. Ce Galpan estoit lors le plus vaillant et adroit chevalier qui se trouvast en toute celle contrée, et pourtant estoit il fort crainct et redoubté de tous ses voisins. Car soubz umbre de ceste place, et de sa prouesse, il maintenoit une si lasche coustume et tant malheureuse, qu'oubliant Dieu, qui entre tous l'avoit favorisé et faict cognoistre, il s'adonnoit du tout au service du diable, contraignant toutes dames ou damoyselles, passans devant son chasteau, d'y entrer : puis en faisoit vilainement son plaisir, et de ce non content, les forçoit de jurer que tant qu'il vivroit elles n'auroient bonne volunté ne affection à aultre qu'à luy, et s'elles y estoient contredisantes, les faisoit cruellement mourir. Pareillement forçeoit tous chevaliers qui arrivoient là à combatre, ung seul contre deux de ses freres, et si ceulx de dedans estoient vaincuz, il contraigneoit encores le vaincqueur à recommencer contre luy mesmes : qui estoit, comme cy devant a esté dit, le plus adroit qui se trouvast en ce pais. Et s'il advenoit qu'ilz feussent les plus faibles, il leur ostoit tout ce qu'ilz avoient, et les laissoit aller à pied apres les avoir fait jurer qu'ilz se nommeroient tant qu'ilz vivroient les vaincuz de Galpan, aultrement luy mesmes leur ostoit la vie. Mais Dieu ennuyé de la cruaulté (que si long temps ce paillard avoit maintenue au desplaisir et dommaige de tant d'honnestes personnes) voulut qu'en peu de jours ceste maniere de vivre tournast au rebours, et que Galpan, et ses complices receussent le loyer de leurs merites, les faisant exemplaire pour tous aultres, ainsi que maintenant vous sera recité.

Comme le Damoysel de la mer combatit contre les gardes du Chasteau de Galpan, et depuis contre ses freres, et a la fin avec Galpan mesmes.

CHAPITRE VII

[XXIII] Doncques arrivant le Damoysel de la mer pres ce chasteau, apperceut venir vers luy une belle damoyselle merveilleusement affligée : laquelle n'estoit accompaignée que d'ung Escuyer et d'ung seul paige. Ceste dolente femme sans intervalle souspiroit tendrement, et à chascun pas qu'elle faisoit recommençoit estrange guerre entre ses mains et ses blons et dorez cheveulx, lesquelz elle arrachoit à force de son chef. Trop fut esbahy le Damoysel, et desira grandement sçavoir qui la mouvoit à ce faire : parquoy approchant d'elle, luy dit : Damoyselle m'amye, je vous prie me declairer quelle est la cause de vostre ennuy. Ha a Seigneur, respondit elle, je doibs bien desirer maintenant la mort. Helas elle me seroit tresagreable, car mon infortune est telle que le pleurer m'est plus convenable que le rememorer de la cause. Vrayement, dit le Damoysel, si en aulcune partie je vous y puis donner allegement je le feray de bien bon cueur. Seigneur, respondit elle, en m'en allant par le commandement de ma maistresse vers ung jeune chevalier (l'ung des meilleurs que l'on sçache à present) et passant icy aupres, j'ay esté prise de quatre meschans brigans, qui, oultre mon gré, m'ont menée en ce chasteau, où j'ay esté forcée par ung trahistre, et puis m'a fait jurer, que je n'auray aultre amy que luy tant qu'il vivra. Quand le Damoysel l'entendit, il fut tout esmerveillé, et luy dit : Or me suyvez car ceste

injure vous sera reparée si je puis. Alors la damoyselle le suyvit, et en cheminant le Damoysel la pria luy dire qui estoit celuy vers qui elle alloit. Je le vous diray, respondit elle, si vous me vengez : tant y a que je vous puis asseurer qu'il est tel qu'il recevra grand ennuy quand il sçaura mon deshonneur. Il aura raison, dit le Damoysel. Et ainsi devisans arriverent où estoient ces quatre paillards que la dame monstra au Damoysel : parquoy aussi tost il leur cria : Trahistres meschans, pourquoy avez vous fait mal à ceste damoyselle passant par cy? Pourtant que nous n'avons eu craincte de vous, respondirent ces gallans, mais si plus guieres attendez, vous mesmes aurez encores pis qu'elle n'a eu. Il y parestra maintenant, dit le Damoysel. Et ce disant approcha d'eulx l'espée au poing, de laquelle il donna à ung (qui haulçoit une hache pour le frapper) tel coup qu'il luy couppa le bras, et de grand douleur, en criant, se laissa tumber, puis en chargea ung aultre qu'il fendit d'ung revers par les narines jusques aux oreilles. Quand les aultres veirent ainsi leurs compaignons sacquementer, ilz se meirent à fuyr au plustost qu'ilz peurent, le long d'un petit sentier qui estoit tout joignant de la riviere. Et le Damoysel ne feit nul semblant de les poursuyvre, mais essuya son espée et la remeit au fourreau, puis retourna vers la damoyselle à laquelle il dit : Passons oultre. Seigneur, respondit elle, assez joignant d'icy est une porte où je trouvay deux chevaliers armez. Bien, dit il, je les verray quand nous y serons. Lors cheminerent, et ainsi que le Damoysel entroit dans la basse court, elle apperceut ouvrir la porte du donjon et saillir ung che[*v*°]valier armé, monté sur ung cheval, qui venoit droict à eulx, apres lequel l'on laissa abaisser une harce et fermer l'huis. Adonc le chevalier du chasteau s'avança, et audacieusement dit au

Damoysel : Pauvre chetif, assez à temps es tu venu ceans recevoir honte et deshonneur. Deshonneur, respondit il, ce sont paroles, laissons les choses qui doivent advenir à la prescience de Dieu, qui seul les peult sçavoir, et me diz si tu es celluy qui a forcé ceste damoyselle. Non, dit le chevalier, et encores que ce fust moy, qu'en seroit il ? Je la vengeray si je puis, respondit le Damoysel. Or sus doncques, voyons maintenant comme tu sçaurois user de vengeance. Et à l'instant, donnant des esperons au cheval, vint au plus roide qu'il peut contre le Damoysel : toutesfois il faillit à l'ataindre, mais le Damoysel qui couroit de droict fil, luy donna tel coup de lance en l'escu, que nulle armeure ne peut garentir que le fer ne luy passast au travers des espaules, de sorte qu'il tumba mort en la place. Puis retira sa lance et chemina vers ung aultre qu'il advisa venir au secours du premier, lequel luy crioit : A malheure pour vous entrastes ceans. Et ce disant, le vint attaindre en l'escu qu'il perça oultre, et demeura le fer dans le harnois qui se trouva bien aceré, et le Damoysel luy donna en l'armet si rudement qu'il le luy arracha hors de la teste, puis parfaisant sa poincte, le heurta telement qu'il le desarçonna sans qu'il se peust plus tenir à cheval. Quand le chevalier se veit ainsi desarmé, il commença à crier tant qu'il peut à l'ayde. Lors vindrent au secours trois hallebardiers ausquelz il dit : Mes amys, gardez qu'il ne nous eschappe. A ceste parole tous trois coururent au Damoysel, et le hasterent de si pres qu'ilz luy tuerent son cheval, tellement qu'il fut contrainct de là en avant combatre à pied : dont il fut tant marry qu'aussi tost qu'il fut relevé, il donna de sa lance si vivement au chevalier desarmé droict au visage, qu'il luy feit passer le fer oultre l'echinon du col, et rendit l'esperit. Puis mieulx que

devant se meit à trencher et fendre les aultres qui luy avoient, par derriere, faict une playe en l'espaule, par laquelle il perdoit grand quantité de sang, encores qu'en [ceste fureur il ne s'en aperceut. Et au premier à qui il s'adressa, il donna] tel coup d'espée, qu'il luy avalla l'oreille avec la plus part de la joue, et de roideur l'espée coula le long de la poictrine, tellement qu'elle fendit tout ce qu'elle rencontra. Les deux aultres espoventez de ce coup, prindrent la fuyte au plustost qu'ilz peurent le long d'une gallerie, criant à haulte voix : Seigneur venez tost, car nous sommes deffaictz. Allez, dit le Damoysel, à tous les diables. Et pource que son cheval estoit mort, monta sur celluy du chevalier qu'il avoit naguieres occis. Puis peu apres apperceut ung aultre chevalier desarmé qui le regardoit par une porte : lequel voyant que le Damoysel l'avoit descouvert, luy dit : Qui vous meut d'estre venu ceans tuer mes gens ? Aultre chose, respondit le Damoysel, que l'envie que j'ay eu de venger ceste damoyselle, laquelle si laschement l'on a oultragée. [XXIII] Mais ainsi qu'il achevoit la parole elle s'approcha, et cogneut que celluy qui parloit au Damoysel, estoit le seigneur du chasteau, qui l'avoit forcée, parquoy elle s'escria : Ha bon chevalier gardez qu'il ne vous eschappe, car c'est celluy par qui je suis diffamée. Lors il s'aprocha et luy dit : Ruffian infame, tu compareras maintenant la desloyaulté que tu as faicte, va t'armer : aultrement je te tueray ainsi nud que tu es : car à toy ne aux meschans qui te ressemblent l'on ne doit avoir esgard. Mais la damoyselle de plus fort en plus fort cryoit : Tuez tuez le trahistre, et luy ostez le moyen de plus mal faire à moy et aux aultres, aultrement tout en viendra à vostre charge. Meschante, respondit le chevalier, en malheure vint il oncques ceans par ton conseil et en ta compaignie : et toy

qui tant me menasses attendz moy, et ne t'en fuiz : car aussi bien en nulle maniere tu ne pourrois te garentir. Puis se departit et ne tarda guieres qu'il entra en la court armé et monté dessus ung cheval blanc. Lors approchant du Damoysel se print à le menasser, luy disant : Mal pour toy veidz tu oncques la damoyselle, car tu en perdras presentement la teste. Quand le Damoysel de la mer l'entendit user de menasses, il fut fort despité, et luy respondit : Or chascun garde ce qu'il a, et qui ne le pourra faire, le perde. Adonc laisserent courre leurs chevaulx au plustost qu'ilz peurent, et mettans les lances aux arrestz, lesquelles estoient fortes et roides, faulserent leurs escuz et harnois, de telle force qu'elles entrerent dedans leurs chairs, et se joignirent, de corps,d'escuz et d'armetz si lourdement qu'ilz tomberent tous deux à terre. Toutesfois il advint si bien au Damoysel de la mer qu'il ne perdit les renes de son cheval, et pource il se releva plus promptement que Galpan : lequel peu apres feit comme luy, mettans tous deux les espées aux poings, et leurs escuz au devant. Puis vindrent l'ung contre l'aultre se donner de grans et merveilleux coups, telz que ceulx qui les regardoient s'en esbahissoient, car souvent ilz faisoient voler en la place les pieces des escuz et des harnois. Et qui plus est, leurs armetz furent en peu de temps sy decouppez qu'ilz ne povoient garder que les espées ne donnassent souvent au vif, tant que la place où ilz se combatoient estoit toute vermeille de leur sang. Mais de fortune Galpan fut attainct en la visiere, et luy couloit le sang sur les yeulx, parquoy il se retira pour s'essuyer. Comment, Galpan, dit le Damoysel, où veulx tu aller ? Ne te souvient il que tu combatz pour la teste : si tu la gardes mal, tu la perdras. Ayes ung peu patience, respondit Galpan, et reprenons noz alaines, car nous avons

assez de temps pour 'achever. Cela n'est raisonnable, dit le Damoysel, veu que je ne combatz à toy par courtoisie, ains pour faire amender à la damoyselle le deshonneur que tu luy as fait. Et ce disant luy donna aultre tel coup sur la teste qu'il luy feit ployer les deux genoulx à terre. Toutesfois il se releva promptement et print cueur, mais pour cela le Damoysel de la mer ne laissoit à le renger à sa volunté : car il estoit desja tant hors d'aleine qu'à peine povoit il tenir [*v*°] son espée, et n'attendoit à aultre chose qu'à se couvrir de son escu qui luy fut couppé si pres de la poignée, qu'il ne luy en demeura que bien peu. Et lors voyant qu'il n'avoit en soy plus de remede, commença à fuyr devant l'espée de son ennemy. Puis à la fin, pour dernier refuge, il cuyda se sauver en une tour où estoient ses gens : mais le Damoysel le devança, et le prenant par l'armet, le tira si rudement, qu'en tumbant il luy demeura es mains : parquoy il luy donna au descouvert tel coup d'espée sur l'echinon du col, qu'il luy feit separer la teste d'avec le corps. Adonc dit [à] la damoyselle : Damoyselle m'amye vous povez choisir des maintenant aultre amy si vous voulez : car celluy à qui aviez promis, vous quitte de promesse. Grace en soit à Dieu et à vous, respondit elle. Et ainsi que le Damoysel montoit en la tour où Galpan s'estoit voulu sauver, il entendit fermer l'huys, parquoy sans plus sejourner monta sur le cheval de Galpan (lequel estoit l'ung des plus beaulx du monde) disant à la damoyselle : Je vous prie sortons de ceans. Sire chevalier, respondit elle, s'il vous plaist j'emporteray ceste teste à celluy vers lequel je m'en voys, et la luy presenteray de vostre part. Non ferez, respondit le Damoysel : car ce vous seroit trop de peine, mais prenez le heaulme en son lieu. La damoyselle trouva bon ce conseil, et

commanda à son Escuyer qu'il l'emportast : ainsi se partirent du chasteau, car ceulx qui s'en estoient fuyz avoient laissé les portes ouvertes. Or n'avoit le Damoysel oublié la promesse que luy avoit faicte ceste damoyselle de luy dire le nom du chevalier vers qui elle alloit : et à ceste cause la pria tresinstamment de s'acquiter. C'est raison, dit elle, je vous advise que c'est Agraies filz du Roy d'Escoce. Loué soit Dieu, respondit le Damoysel, qui m'a donné la grace d'avoir tant faict que si bon prince ne recevra pour ce coup ennuy de Galpan : car vous en estes, ce me semble, bien vengée. Et vrayement vous avez raison de dire que Agraies est bon chevalier, veu que c'est l'ung des meilleurs que je sçache à present, et pour lequel si receviez deshonneur, il vous tourneroit à louenge. Or allez à Dieu, et luy dites qu'ung sien chevalier se recommande fort à luy, et qu'il le trouvera en la guerre de Gaule s'il y vient. Ha seigneur, respondit elle, puis que tant vous l'aymez, je vous prie, octroyez moy ung don. Je le veulx, dit le Damoysel. Dites moy donc vostre nom. Damoyselle, respondit il, pour le present n'ayez envie de le sçavoir, mais demandez aultre chose et je l'accompliray. Je ne vous prieray d'aultre, dit la damoyselle. Si Dieu m'ayde, respondit il, vous n'estes pas courtoise de vouloir sçavoir de nulle personne son fait plus qu'il n'a vouloir d'en dire. Si le sçauray je toutesfois, dit la damoyselle, si vous voulez demeurer quitte. Et quand il veid qu'il ne la povoit dissuader, comme despité, luy respondit : Ceulx qui me cognoissent m'appellent le Damoysel de la mer. Et à l'instant donna des esperons à son cheval, s'esloignant le plus soubdain qu'il peut de la damoyselle, qui demeura seule, tresayse d'avoir entendu le nom du [XXV] bon chevalier. Mais au partir d'elle s'apperceut le Damoysel de la playe

que luy avoient fait[e] les gens de Galpan, quand ilz luy occirent son cheval : car il en sortoit telle abondance de sang, qu'il eust esté aisé de le suyvre à la trace, et mesmes le cheval sur lequel il estoit monté (encores qu'il fust blanc de pelaige) se monstroit vermeil en plusieurs endrois et couvert de sang. Et tant chemina qu'à l'heure de vespres approchant d'une forteresse, il advisa ung chevalier desarmé venir vers luy, qui à son arrivée luy demanda : Seigneur, je vous prie me dire où vous avez esté tant navré? Sur ma foy, respondit il, ce a esté en ung chasteau qui n'est pas loing d'ici. Et ce cheval blanc comme l'avez vous recouvert? Je l'ay eu, respondit le Damoysel, au lieu du mien qu'aulcuns paillardz de leans ont occis. Et Galpan à qui il estoit, comme l'a il souffert ? dit le chevalier. Il a esté encores plus patient, respondit il : car il s'est laissé oster la teste. Quand le chevalier desarmé entendit que Galpan estoit mort, subitement descendit du cheval bas, et courut pour baiser le pied du Damoysel : mais ne luy voulut aucunement permettre, toutesfois ne peut il tant resister qu'il ne luy embrassast le bas de son haulbert, luy disant : Ha gentil chevalier, combien j'ay à vous d'obligation : vous soyez par deça le plus que tresbien venu, car par vostre seul moyen j'ay recouvert entierement mon honneur. Laissons ces propos, respondit le Damoysel, et me dites où je pourray promptement avoir remede à mes playes. En ma maison, respondit le chevalier, là trouverez une mienne niepce, laquelle vous guarira mieulx que aultre que puissiez rencontrer. Et en devisant arriverent au chasteau. Lors le seigneur de leans feit descendre le Damoysel et mener au donjon, et en le conduisant luy recita comme Galpan l'avoit gardé l'espace d'ung an et demy de porter armes, et contrainct de changer son nom, et jurer que tant qu'il

vivroit s'appelleroit le vaincu de Galpan. Mais maintenant, dit il, graces à Dieu et à vous, puis qu'il est mort, je suis en mon honneur remis. Puis feit desarmer le Damoysel, et coucher en ung riche lict, où il fut pensé de ses playes par la damoyselle, qui l'asseura qu'en brief temps elle le rendroit prest à cheminer s'il usoit de son conseil, ce qu'il luy promit faire.

Comme le troisiesme jour apres que le Damoysel de la mer fut party du roy Languines, arriverent les trois chevaliers qui menoient ung chevalier navré dans une lictiere, et sa desloyalle femme.

CHAPITRE VIII

[*v*°] Au troisiesme jour que le Damoysel de la mer partit de la court du Roy Languines où il fut fait chevalier, y arriverent les trois chevaliers, leur beau frere navré et le desloyalle femme de laquelle cy devant a esté parlé. A leur arrivée se vindrent presenter devant le Roy luy faisant entendre la cause de leur venue, et luy livrerent leur prisonniere de la part du chevalier nouveau, pour en ordonner comme il luy plairoit. Trop fut le Roy esmerveillé de la desloyaulté de ceste ribaulde, n'estimant jamais qu'en femme peust avoir tant de malheureté. Et neantmoins remercia grandement le chevalier qui les avoit envoyez vers luy. Mais il estoit en peine de sçavoir qui il povoit estre, car luy ne aultre ne pensoit lors que le Damoysel de la mer fust chevalier, fors l'infante Oriane et les dames qui l'avoient accompaigné à la chappelle. Bien estoit adverty le Roy qu'il

estoit absent de la court, toutesfois il estimoit qu'il feust allé visiter Gandalles, puis s'adressa au chevalier de la lictiere et luy dist : Il me semble que si desloyalle femme que la vostre ne merite pas vivre. Sire, respondit le chevalier, vous en ferez ce qu'il vous plaira, quant à moi je ne consentiray jamais que la chose que j'ayme le plus meure. Ce dit, les chevaliers prindrent congé du Roy, et ramenerent leur beau frere dans sa lictiere, laissant leur sœur pour en estre fait telle justice que le Roy adviseroit, lequel apres leur partement la feit venir et luy dit : Femme, en bonne foy vostre malice a esté grande envers la bonté de vostre mary, mais vous serez desormais exemple à toutes celles qui vous ressemblent. Et commanda à l'heure qu'elle fust bruslée vive. Ceste execution parfaicte, le Roy devint plus pensif que devant, pour ne sçavoir qui estoit le nouveau chevalier lequel s'estoit party si soubdain de la court. Mais l'Escuyer qui avoit logé le Damoysel de la mer (et depuis conduit au chasteau du vieillard où le Roy Perion fut delivré de mort) va penser en soy mesmes, que ce povoit estre son hoste. Parquoy dit au Roy : Sire, ce pourroit estre ung jeune chevalier avec lequel la damoyselle de Dannemarc et moy a-[XXVI]vons cheminé quelques jours, et le laissasmes pour nous en venir icy. Sçais tu son nom ? respondit le Roy. Non sire, dit l'Escuyer, mais il me semble qu'il est fort jeune et excellemment beau, tant y a que je luy veis faire tant d'armes en peu de temps, qu'à mon jugement s'il vit, il pourra estre l'ung des meilleurs chevaliers du monde. Puis luy recita au long ce qu'il avoit veu, et comme celuy duquel il parloit delivra le Roy Perion du danger où il estoit. Quand le Roy l'eut escouté, l'envie luy augmenta de trop plus pour sçavoir qui il estoit. Sire, dit l'Escuyer, la damoyselle qui est ceans

arrivée avec moy vous en pourroit, peult estre, bien dire nouvelles, car je les trouvay ensemble. De laquelle damoyselle parles tu ? respondit le Roy. De celle, dit l'Escuyer, qui est nouvellement venue de la grand Bretaigne vers madame Oriane. Lors elle fut mandée et enquise qui estoit le chevalier duquel ilz estoient en doubte. Adonc elle leur declaira ce qu'elle en sçavoit, mesmes l'occasion pour laquelle elle l'avoit suivy, et la sorte que la lance luy fut donnée par Urgande, comme au meilleur chevalier du monde : Mais sur ma foy, dit elle, Sire, je ne sçay son nom, car oncques ne me le voulut dire. Hée Dieu, respondit le Roy, qui peult il estre ? Or n'en estoit l'infante Oriane en souspeçon parce qu'elle sçavoit veritablement que c'estoit son Damoysel de la mer. Ce neantmoins elle fut si ennuyée des nouvelles qu'elle avoit receues par ceste damoyselle de Dannemarc, qu'elle ne povoit bonnement à qui s'en plaindre : car le Roy son pere luy mandoit par elle, qu'elle donnast ordre à se tenir preste pour retourner vers luy, aussi tost que les ambassades qu'il envoiroit pour cest affaire seroient despeschées du Roy d'Escoce. Certainement plus luy estoit agreable la demeure en ce pais ja accoustumé, qu'en celuy où force luy estoit s'acheminer : non seulement pour y avoir esté nourrie, mais pource qu'il luy sembloit que s'esloignant de ceste contrée, elle s'esloignoit de celluy à qui elle avoit entiere affection, et que desormais il luy seroit difficile d'en sçavoir nouvelles, pour le moins si aiséement que si elle demeuroit en Escoce. En ceste melancolie estoit la princesse amoureuse, et le Roy d'aultre part en continuelle pensée, qui povoit estre celuy qui luy avoit envoyé les quatre chevaliers avec [c]elle, qu'il avoit fait brusler. Et tant que cinq ou six jours apres ces choses

passées, ainsi que le Roy devisoit avec son filz Agraies (qui estoit sur son partement pour aller en Gaule secourir le roy son oncle) va entrer une damoyselle, laquelle se mettant à genoulx devant toute l'assemblée, adressa sa parole à Agraies, disant : Monseigneur s'il vous plaist, je vous diray ung mot en la presence du Roy vostre pere et de toute la compaignie. Puis print ung armet qu'ung Escuyer portoit derriere elle, et continuant son propos, dit : Voicy ung armet chamaillé et effondré, come vous tous povez veoir, lequel je vous presente au lieu de la teste de Galpan, de la part d'ung [*v*°] nouveau chevalier, auquel selon mon jugement il appartient mieulx de porter les armes qu'à nul aultre, et la vous envoye, pource que Galpan avoit vilainé une damoyselle qui venoit vers vous pour quelque affaire. Comment, respondit le Roy, Galpan est il deffaict par la main d'ung seul homme ? Vrayement, damoyselle, vous nous dites merveilles. Sire, dit elle, celluy seul de qui je vous parle l'a fait mourir, apres qu'il eut occis tous ceulx qu'il rencontra en entrant dans le fort de Galpan, lequel cuidant venger son injure, luy mesme combatit seul à seul contre le chevalier, dont il luy est advenu si mal, qu'il en a perdu la teste, laquelle j'esperois ceans apporter. Toutesfois d'icelle craignant la corruption, celluy qui vers monseigneur Agraies m'envoye, me dit que ce seroit assez de l'armet que vous povez veoir, si peu entier qu'il est. Asseurez vous, dit le Roy à la compaignie, que c'est le chevalier duquel nous ne povons sçavoir le nom. Et vous, damoyselle, le sçavez vous point ? Sire, respondit elle, je l'ay sceu par la plus grande importunité du monde : car aultrement jamais ne me l'eust dit. Et pour Dieu, dit le Roy, sçachons le donc maintenant pour nous oster de peine. Sire, respondit la damoyselle, il se nomme le Damoysel de la mer. Quand le Roy l'enten-

dit, il devint fort esbahy, et les aultres pareillement, puis dit assez hault : Je prendz sur ma foy que quiconques l'ayt fait chevalier, qu'il n'a eu tort, veu qu'il y a bien long temps qu'il m'en avoit prié, et je le differay pour quelque occasion, ce que je ne devois faire, puis que chevalerie est en luy si accomplie. Alors Agraies reprint le propos, et demanda à la damoyselle où il le pourroit rencontrer. Monseigneur, respondit elle, il se recommande humblement à vostre bonne grace, et vous mande par moy que vous le trouverez en la guerre de Gaule si vous y estes. O Dieu, quelles bonnes nouvelles vous m'apportez, dit Agraies, maintenant j'ay plus envie de partir qu'au paravant, et si je le puis trouver, je suis seur que de mon gré ne departiray jamais d'avec luy. Vous avez raison, respondit la damoyselle, car il vous ayme fort. Grande fut la joye pour les bonnes nouvelles du Damoysel de la mer, et si aulcun en receut du plaisir, vous povez penser que Oriane y participoit sur tous, combien que ce fust si couvertement que l'on ne s'en appercevoit aulcunement. En ces entrefaictes le Roy s'enquist par tous moyens qui povoit avoir faict chevalier le Damoysel, et tant s'en informa qu'il fut adverty que les damoyselles de la Royne le pourroient mieulx sçavoir que nul autre, partant les pria il le luy dire, ce qu'elles firent. Or pourra le Damoysel, respondit le Roy, se venter qu'il a trouvé en vous plus de courtoisie qu'en moy : mais ce qui me faisoit differer estoit à cause qu'il me sembloit encores trop jeune pour porter ce faiz. Durant ces propos Agraies entretenoit la damoyselle qui luy avoit apporté l'armet, et lettres d'une dame qu'il aymoit grandement : de laquelle l'histoire fera cy apres mention. Et pour le present le lecteur estimera que A[XXVII]-graies sans plus sejourner en Escoce s'en partit avec son armée, pour s'acheminer en Gaule vers le Roy Perion.

Comme le Roy Lisuart envoya querir la princesse Oriane sa fille, qu'il avoit de long temps laissée en la court du Roy Languines, lequel la luy renvoya accompaignée de l'infante Mabile sa fille unicque, et de bonne compaignie de chevaliers, dames, et Damoyselles.

CHAPITRE IX

Dix jours depuis que Agraies fut party de la court du Roy son pere avec sa trouppe, trois navires de la grand Bretaigne prindrent port en Escoce, desquelles estoit chef Galdar de Rascuit, accompaigné de cent chevaliers du Roy Lisuart, et de plusieurs dames, et damoyselles, qui venoient querir Oriane. Et estans arrivez vers le Roy Languines, furent fort bien receuz, principalement Galdar, car il estoit estimé bon chevalier et saige : lequel apres qu'il luy eut donné à entendre le fait de son embassade, qui estoit le remerciement de l'obligation que le Roy Lisuart se sentoit avoir à luy pour le bon et humain traictement qu'il avoit fait à la princesse sa fille, il luy prioit de la luy envoyer, ensemble l'infante Mabile, à laquelle il seroit fait tout l'honneur et entretien qu'il seroit possible. Tresagreables eut le Roy Languines ces offres, et fut content que sa fille tint compaignie à Oriane, et qu'elle fut nourrie de là en avant à la court du Roy Lisuart. Quelques jours sejourna Galdar et sa trouppe en Escoce, durant lesquelz ilz furent treshonorablement festoyez : et ce pendant le Roy feit equiparer aultres navires pour l'entreprise de ce voiage. Quand Oriane veid que les choses se conduisoient ainsi, elle cogneut bien qu'il seroit impossible de plus

dissimuler ne retarder. Parquoy ainsi qu'elle mettoit en ordre ses menus meubles, elle trouva entre ses joyaulx la cire qu'elle avoit ostée au Damoysel de la mer. Alors elle eut tel souvenir de luy, que les larmes luy vindrent aux yeulx, et de vehemente amour, se print à serrer les mains : si que la cire qu'elle tenoit se rompit. Et s'apperceut de la lettre qui estoit dedans, laquelle aussi tost elle desploya, et lisant l'escripture y trouva ces motz : Cestuy est Amadis sans temps filz du Roy. De ceste nouvelle elle eut telle joye qu'elle en perdit quasi contenance, et non sans cause : car elle fut asseurée que celluy que paravant elle estimoit (pour le plus) filz d'ung simple gentilhomme, ou peult estre de moindre, quoy que ce fust, incogneu, et de nom, et de [v°] parens, et que si affectueusement elle aymoit, estoit filz de Roy et nommé Amadis. Et pourtant sans differer appella la damoyselle de Dannemarc à laquelle elle avoit entiere fiance, et luy dit : M'amye, je vueil vous declairer une chose, que je ne dirois à aultre qu'à mon cueur et à vous, pource gardez la, comme le secret de princesse telle que je suis, et du meilleur chevalier du monde. Sur ma foy, madame, respondit la damoyselle, puis qu'il vous plaist me faire tant d'honneur, j'aymerois trop mieulx mourir que d'y faillir : et vous povez tenir seure que tout ce qu'il vous plaira me declairer sera entierement tenu couvert et executé à mon povoir. M'amye, dit Oriane, il fault que vous alliez chercher le Damoysel de la mer, lequel vous trouverez en la guerre de Gaule, et si plus tost que luy vous y arrivez, vous l'y attendrez. Et si tost que le verrez, baillez luy ceste lettre, et luy dites que dedans il trouvera son nom escript du jour que l'on le jecta en la mer, et que je sçay qu'il est filz de Roy, qui luy doit donner meilleure envie et hardiesse d'augmenter

en soy la proesse que jusques icy il a si bien commencée. Vous luy direz aussi que mon pere m'a envoyé querir, et le partement sur lequel je suis pour aller en la grande Bretaigne, ce que j'ay bien voulu luy faire entendre, affin qu'au retour de la guerre où il va, il se retire incontinent en la part où je seray : mettant toute la peine qu'il pourra à son arrivée de vivre avec mon pere, jusques à ce qu'il ayt aultre commandement de moy. Telle fut la despesche de la damoyselle, laquelle sans plus sejourner print le chemin de Gaule, et executa son entreprise : ainsi que quelque fois cy apres pourrez entendre. Mais pour ne discontinuer le propos du voiage d'Oriane, entendez que ayant le Roy Languines pourveu à tout ce qui estoit necessaire pour le voiage des dames, s'embarquerent Oriane et Mabile avec leur compaignie. Puis ayant prins congé du Roy et de la Royne, fut fait voile et eurent vent en poupe, et si à propos, qu'en bien peu de jours prindrent port en la grand Bretaigne, où elles furent tresbien receues. Et pour le present n'en fera l'Autheur plus de mention, pour vous declairer que devint le Damoysel de la mer, depuis qu'il fut entré au chasteau du chevalier vaincu de Galpan, et gouverné par la damoyselle qui luy pensoit ses playes, lesquelles au bout de quinze jours furent presque du tout gueries. Toutesfois ennuyé du sejour, delibera de se mettre en chemin, si qu'ung dimenche matin prenant congé de son hoste, et de celle qui l'avoit guery, monta à cheval, accompaigné seulement de Gandalin, qui oncques ne l'habandonna : et au sortir du chasteau entra en une grand forest. C'estoit environ le moys d'Apvril, que les oyseaulx se desgoisent et chantent plus voluntiers, et que toutes fleurs, arbres et herbes annoncent la venue du printemps. Ceste nouveaulté luy feit souvenir de celle,

qui sur toutes les aultres florissoit en excellente beaulté, et pour laquelle habandonnant sa liberté, amour l'avoit rendu captif : dont en ce souvenir [XXVIII] commença à dire assez hault : Ha pauvre Damoysel de la mer, sans parens, sans terre, n'adveu, comme as tu osé mettre ton cueur si hault, que d'aymer celle qui precelle toutes aultres, soit en beaulté, bonté, ou linaige ? O chetif que tu es, ne devois tu considerer que par la grandeur de ces trois choses, esquelles elle est parfaicte, le meilleur chevalier du monde ne devroit estre si temeraire que de la penser seulement aymer : et toy, pauvre incogneu, t'es enveloppé au labyrinthe de folie, aymant et mourant, sans seulement l'oser dire, n'en faire semblant. En ceste complaincte fut le Damoysel de la mer si ententif, que oubliant toute aultre chose, chemina (la veue baissée) au travers de ceste forest une bien longue espace, et tant que de fortune haulsant les yeux, il apperceut au travers de l'espesseur du boys ung chevalier bien monté et en bon equipaige, qui longuement l'avoit costoyé pour entendre le discours de ceste complaincte : lequel voyant que le Damoysel l'avoit descouvert, et qu'à ceste cause il se taisoit, se vint approcher, et luy dit : Par dieu, chevalier, il me semble que plus aymez vostre amye qu'elle ne vous ayme, quand pour la louer tant vous vous desprisez, et à ce que je puis sçavoir par vous mesmes, vous n'estes tel que y deviez pretendre. Pourtant il fault que je sache qui elle est, affin que je supplie à vostre deffault, et que je la serve. Sire chevalier, respondit le Damoysel, la raison vous oblige à dire ce que vous dictes : mais en quelque sorte qu'il en puisse advenir vous n'en sçaurez aultre chose. Bien vous diray je que de l'aymer n'en pourriez rapporter aulcun fruict. Je ne le croy pas, respondit le chevalier : car l'homme doit prendre à gloire le

travail, et danger qu'il reçoit pour servir si belle dame, veu qu'à la fin il ne peult estre qu'il n'en ayt la recompense qu'il espere, et par ainsi celuy qui ayme en si hault lieu que vous aymez, ne se doit ennuyer de chose qui luy advienne. Quand le Damoysel l'entendit si saigement parler (pensant qu'il le dist pour le reconforter) print cueur, et se cuydant plus approcher de luy pour mieulx continuer ce propos, le chevalier luy dit : Demourez arriere, car il fault par amour ou par force, que vous me dites ce que je vous demande. Si Dieu m'ayde, respondit le Damoysel, il ne sera pas ainsi. Or sus donc, dit le chevalier, voyons qu'il en adviendra, et vous deffendez. A cela ne tiendra, respondit le Damoysel. A ceste parole lacerent leurs heaulmes, et prindrent leurs lances et escuz. Mais ainsi qu'ilz s'eslongnoient pour la jouste, survint une damoyselle, qui leur dit : Chevaliers, je vous prie souffrez ung peu, et me dites devant que combatre une chose (si la sçavez) pour laquelle je suis si hastée que je n'ay le loisir d'attendre la fin de vostre bataille. A la parole d'elle tous deux s'arresterent, et luy demanderent que c'estoit. Je vouldrois bien, dit elle, sçavoir nouvelles d'ung chevalier nouveau appellé le Damoysel de la mer. Et que luy voulez vous ? respondit le Damoysel. Je luy porte nouvelles, dit la damoyselle, de Agraies filz du roy d'Escoce. Attendez ung peu, [*v*°] respondit le Damoysel, et je vous diray ce que je sçay de luy. Durant leur propos le chevalier de la forest s'estoit desja apresté pour la jouste, et luy duroit trop le causement du Damoysel, et de celle qui estoit survenue. A ceste cause cria au Damoysel qu'il se guardast de luy s'il vouloit. De faict le vint chocquer, et luy donna telle attainte que sa lance vola en esclatz : mais le Damoysel qui couroit à l'encontre, le print si à propos qu'il le desarsonna, et tomba

luy et le cheval à terre : parquoy le cheval (plus habile que son maistre) se voyant en liberté gaigna les champs. Toutesfois le Damoysel trouva moyen de le prendre, et le rendit au chevalier abbatu, luy disant : Seigneur, prenez vostre cheval, et n'ayez plus desormais envie de sçavoir d'aulcun chose qui soit oultre son gré. Le chevavalier ne reffusa ce plaisir : car il se trouva si froissé de sa cheute, qu'à grand peine se povoit il lever, pour aller apres. Et pendant qu'il essayoit à remonter dessus, le Damoysel le laissa, et vint à la damoyselle qui l'attendoit à laquelle il demanda si elle cognoissoit celuy qu'elle demandoit. Non, respondit elle, je ne le veiz oncques. Mais Agraies m'a dit, qu'il se feroit incontinent à cognoistre que je luy dirois que je serois sienne. Il vous a dit vray, respondit le Damoysel, et sachez que c'est moymesmes. Puis deslaça son heaulme. Quand la damoyselle le veid en face, elle luy dit : Certes je le croy maintenant : car je vous ay ouy louer de grande beaulté. Or me dites, dit le Damoysel, où vous avez laissé Agraies ? Pres d'une riviere qui n'est pas loing, respondit elle, où il est arresté avec sa trouppe, attendant vent propre pour passer en Gaule, et a bon desir, devant que marcher oultre, sçavoir s'il vous plaist aller quant et luy. Ouy vrayement, dit le Damoysel, allez devant et me conduisez. Alors passa la damoyselle, et apres avoir cheminé ensemble quelque peu de temps, ilz choisirent le lieu où Agraies et son armée estoient campez. Toutesfois devant que y arriver, ilz entendirent derriere eulx une voix qui crioit : Arrestez, chevalier, car il fault que vous me dites ce que je vous ay demandé. Lors le Damoysel tournant la teste advisa le chevalier qu'il avoit nagueres abbatu, et ung aultre qui l'accompaignoit : parquoy s'arresta et print ses armes. A l'heure estoit il si pres du champ du prince

Agraies, que luy et ceulx de sa trouppe peurent veoir ce tournoy. Et ayant apperceu de loing venir le Damoysel, à par eulx s'esbahissoient qui povoit estre celuy qui tant galantement se tenoit à cheval. Et à dire vray, c'estoit en son temps le plus adroict et la meilleure grace de chevalier qui oncques eust esté veu, et tel que maintesfois se cuydant celer il estoit descouvert, pour estre si bien à cheval. Les deux chevaliers vindrent à course de chevaulx, et rompirent ensemble leurs lances sur l'escu du Damoysel, lequel ilz faucerent, non pas le harnois qui fut roide et fort, et le Damoysel rencontra premier celuy qu'il avoit desja mis par terre en la forest, et de rechef le renversa si lourdement qu'en tombant il se rom[XXIX]pit le bras, et de douleur qu'il sentit demeura en la place comme mort. Quand le Damoysel se veid despesché de ce premier, il meit l'espée au poing et s'adressa au second, luy donnant sur le hault de l'armet tel coup qu'il le luy feit sentir au tes, et entra l'espée si avant que ainsi qu'il la retiroit à force, les laqz de l'armet se rompirent, et le luy arrachea hors de la teste avec l'espée : puis haulsa le bras faignant le vouloir frapper, mais l'aultre meit l'escu au devant. Ce pendant le Damoysel print son espée à gauche, et de la main droicte saisit l'escu de son ennemy, par telle force qu'il le luy arrachea du col, et luy en rua tel coup sur la teste, qu'il tomba à terre tout estourdy. Puis le laissa avec son compaignon, s'en allant avec la damoyselle aux tentes de Agraies, lequel avoit veu departir cette querelle, et s'esmerveilloit qui estoit celuy qui avoit vaincu si tost les deux chevaliers : pource qu'il venoit vers luy, alla au devant, et assez tost s'entrecogneurent : parquoy vous povez penser s'ilz se firent bonne chere. Adonc descendit le Damoysel, et fut conduict par Agraies en sa tente où

il se desarma, et tandis commanda Agraies qu'on luy amenast les chevaliers gisans en my le champ, ausquelz arrivez devant luy il dit : Par dieu, mes amys, vous commençastes grande folie de vous adresser à ce chevalier. Vous dites vray, respondit celuy du bras rompu, toutesfois il a esté aujourdhuy telle heure que je l'estimois bien peu, et ne pensois trouver en luy aulcune deffense. Puis recita entierement ce qu'il leur estoit advenu en la forest, et les propos qu'ilz eurent ensemble, non pas le dueil que faisoit le Damoysel : car de paour de luy desplaire il s'en teut. Durant ce compte la risée fut grande pour la patience de l'ung, et l'audace de l'aultre. Et tout le jour sejournerent en ce lieu jusques au lendemain qu'ilz monterent à cheval, prenant leur chemin à Palingues, tresbonne ville de frontiere, et dernier port d'Escoce, où ilz trouverent nefz et barques pour passer en Gaule. Parquoy ayant vent propice s'embarquerent, et tant singlerent qu'en peu de jours descendirent au havre de Galfrin, et de là marchans en bon ordre, feirent tant que sans destourbier arriverent au chasteau de Baldain, où le roy Perion estoit assiegé, ayant desja perdu grand nombre de ses gens : lequel estant adverty de ce secours, vous povez estimer s'il en fut aise, et si le recueil leur fut bon : mesmes par la Royne Elisene, laquelle sçachant leur venue, envoya prier son nepveu Agraies de la venir incontinent visiter. Ce qu'il feit, accompaigné du Roy (qui les estoit venu recevoir), du Damoysel de la mer, et de deux aultres chevaliers sans plus. Mais entendez que quand le Roy Perion eut apperceu le Damoysel, de prime face, il ne le recogneut : toutesfois à la fin il luy souvint, que c'estoit celuy qu'il avoit fait chevalier, et qui depuis l'avoit secouru au chasteau du vieillard : parquoy il le vint embrasser, luy disant : Mon cher amy, sur

ma foy je vous avois mescogneu. Soyez en ce pays le tresbien venu, car vostre presence me donne telle [*v°*] seureté, que la crainte de ceste guerre m'est ostée vous ayant si pres de moy. Sire, respondit le Damoysel, Dieu me doint grace de vous povoir faire service agreable : car je vous asseure que j'ay bien deliberé tant qu'elle durera de ne m'y espargner. Ainsi devisans entrerent en la chambre de la Royne. Lors le roy tenant par la main le Damoysel le luy presenta, disant : Madame voicy le bon chevalier duquel quelquefois je vous ay parlé, qui me tira du plus grand peril où je fuz oncques, et pource je vous prie qu'il ne luy soit riens espargné ceans, et luy faites bonne chere. Adonc s'avança la Royne pour l'embrasser, mais il meit les genoulx à terre, et luy dit : Madame, je suis serviteur de la Royne vostre seur, et de par elle vous viens servir et obeir comme à elle mesmes. Lors la bonne dame affectueusement l'en remercia : toutesfois elle ignoroit que ce fust son filz, car elle pensoit qu'il fust perdu en la mer. Neantmoins le Damoysel luy fut à l'heure tant agreable, que son œil ne se povoit rassasier de le reguarder, et d'ung instinct naturel se meit à luy vouloir plus de bien qu'à nul de la trouppe, telement qu'à l'heure mesmes il luy va souvenir de la perte qu'elle avoit faite de ses deux enfans, qui eussent esté environ de l'aage du Damoysel, si Dieu les eust preservez, et luy en vindrent les larmes aux yeulx. Or pleuroit elle pour celuy qui estoit en sa presence : mais le Damoysel la voyant ainsi triste, estimoit que ce fust à l'occasion de ceste guerre commencée : parquoy il luy dit : Madame, j'espere qu'avec l'ayde de Dieu, du Roy, et de vostre nouveau secours recouvrerez en brief vostre joye, et de ma part, croyez que je ne m'y espargneray. Dieu le vueille, respondit la Royne, et vous en doint la grace. Et pource

que vous estes chevalier de ma seur, je ne veulx que prenez aultre logis que celuy de ceans, auquel je vous feray ordonner tout ce dont aurez besoing. Telz furent leurs propos jusques à ce que Agraies se voulut aller refraischir : parquoy prenant congé pour le soir, se retira au logis qui luy fut ordonné. Et pensoit le Damoysel le suyvre, quand la Royne le retint par telle importunité qu'il fut contrainct demeurer pour lors en la guarde de sa mere, sans toutesfois la cognoistre. Or vindrent incontinent les nouvelles de ce secours au roy Abies d'Hirlande, et à Daganil son cousin, qui en firent peu de cas. En ce temps estoit ce roy Abies renommé le meilleur chevalier que l'on sceust, et pour envie qu'il avoit de combatre, estima que puis que le secours estoit venu à son ennemy, qu'il auroit la bataille bien tost, et à ceste cause dit devant tous ses gens : Si le roy Perion est si gentil compaignon de nous venir veoir, je vouldrois que ce fust plustost huy que demain. Asseurez vous, respondit Daganil, qu'il n'est pas si hatif : car il vous doubte par trop. Sçavez vous, dit Gallin (duc de Normandie) comme nous le y contraindrons ? faisons une ambuscade, de la plus grand partie de ceste armée, qui demeurera avec le Roy dedans ceste forest [XXX] de Galpan, et vous, Seigneur Daganil, et moy, yrons avec le reste nous presenter à l'aube du jour devant la ville, et je suis seur que estans descouvers de noz ennemys (pensans que ce soit entierement nostre force) ilz prendront cueur, et ne fauldront à venir ruer sur nous. Puis les voyans approcher, faindrons d'avoir paour, et prendrons la fuyte vers la forest, où sera le Roy avec sa trouppe. Lors noz ennemys poursuyvans leur victoire asseurée (ce leur semblera) ne se tiendront de nous suyvre, et se viendront eulx mesmes prendre au fillay. C'est tresbien advisé, respondit le roy Abies. Or

donnez ordre vous mesmes (dit il au Duc) que tout soit prest ainsi que l'avez devisé. Adonc eussiez veu gendarmes à cheval, souldars se mouvoir, tabourins bruire, trompettes retentir, si qu'en ung instant les choses furent si bien ordonnées qu'il n'y eut faulte au commandement du Roy, telement que le lendemain au poinct du jour, Daganil, et le duc de Normandie avec leur esquadron se presenterent devant la place. Point ne se doubtoit à l'heure le roy Perion de ceste entreprise, mais pensoit seulement refraischir son secours, et honnorer le Damoysel, duquel il fut si bien secouru. Et pour luy faire cognoistre l'envie qu'il en avoit, des le plus matin luy et la Royne vindrent en sa chambre, où ilz le trouverent lavant ses mains. Et luy apperceurent les yeulx rouges, enflez, et encores pleins de larmes, de sorte que aiséement jugerent qu'il avoit assez mal reposé la nuict, comme il estoit verité, car il s'estoit trouvé en continuel pensement de celle pour laquelle il avoit abandonné sa liberté, considerant à par soy le peu de moyen, qu'il demeuroit de parvenir à si hault bien, dont il entroit en si profond ennuy, qu'il n'y esperoit aultre remede que la mort. La Royne adonc desirant sçavoir qui causoit ces larmes, tira à part Gandalin, et luy dit : Amy, vostre maistre porte visaige d'avoir quelque fascherie, luy a l'on donné ceans quelque mescontentement ? Non, madame, respondit Gandalin, il y a receu (de vostre grace) beaucoup d'honneur : mais il a de coustume de se tourmenter en dormant, comme maintenant povez veoir. En ces entrefaictes le guet vint advertir le roy, qu'il avoit descouvert l'embusche, et que leurs ennemys estoient assez pres de la ville : parquoy promptement feit sonner l'alarme. Lors fut ung chascun prest de monter à cheval, mesmes le Roy et le Damoysel, lesquelz vindrent à la

porte de la ville, où ilz trouverent Agraies qui se debatoit fort pource que l'on ne la vouloit ouvrir, et luy tardoit trop qu'il n'entroit au combat : car c'estoit ung des plus hardis chevaliers, et qui mieulx soutenoit ung effort au besoing que l'on eust sceu trouver, telement que si le bon advis luy eust esté aussi à commandement comme le couraige, il n'eust eu gueres de semblables au monde. Pour la venue du Roy les portes furent ouvertes, et sortirent les Gauloys en compaignie, lesquelz voyans leurs ennemys en si grand nombre, combien que toute leur armée n'y fust, la plus part [*v*°] d'eulx fut d'opinion de n'aller plus avant, estimans estre temerité d'assaillir puissance tant ineguale : et à ceste cause sourdit entre eulx grande contestation. Ce que cognoissant Agraies (sans plus dissimuler) donna des esperons à son cheval, criant à haulte voix : Mauldit soit qui plus tardera, voilà ceulx contre qui il fault debatre, non pas entre nous. Et ce disant picqua droit aux ennemys. Semblablement le Damoysel de la mer et le reste de leurs gens, lesquelz sans guieres marchander ruerent dedans, et furent incontinent meslez. Le premier que le Damoysel rencontra, fut le duc de Normandie, lequel il chargea si vivement, que rompant sur luy, renversa homme et cheval par terre, et de cette lourde cheute eut la jambe rompue. Ainsi passa oultre le Damoysel mettant la main à l'espée, puis comme ung lyon eschauffé entra en la presse, et feit tant d'armes que nul d'eulx ne l'osoit attendre : car il renversoit tout ce qu'il rencontroit, tuant l'ung, desmembrant ou eschinant l'aultre, telement que tous luy faisoyent voye. Quand Daganil veid ses gens en tel desordre par le moyen d'ung seul chevalier, il rallia la plus part de ceulx à qui mieulx il se fioit, et tous ensemble environnerent le Damoysel pour l'abbatre, ce qu'ilz eussent peu faire sans l'ayde

d'Agraies qui s'en apperceut et vint avec sa trouppe (au plus tost qu'il peut) le secourir. A leur arrivée eussiez veu lances briser, chevaliers tomber, heaulmes arracher, et escuz par terre, si qu'il y eut grand conflict et desordre sur les Hirlandois : car le roy Perion y survint avec sa bende. Daganil d'aultre part mist toute la peine qu'il peult de bien le recueillir : mais le Damoysel de la mer estoit en la meslée, faisant telz effors, qu'il ne trouvoit devant luy aulcune resistance, et tant qu'ung chascun s'en esbahissoit : et sur tous Agraies, qui de sa part monstroit bien n'avoir le bras engourdy : car pour plus esmouvoir et donner le cueur aux siens, cryoit à haulte voix : Suyvons, mes amys, suyvons le meilleur chevalier qui oncques porta armes. A l'heure Daganil cognoissant le pire estre de son costé, et le dommaige qu'il recevoit par le Damoysel, delibera luy tuer son cheval, et le faire tomber en la presse, mais il faillit : car le Damoysel s'approchant laissa tomber si grand coup sur son armet, qu'il luy feit voler hors de la teste, et demeura Daganil desarmé. Ce que voyant le roy Perion qui survint, luy donna tel coup d'espée qu'il le fendit jusques au cerveau : parquoy les siens (le voyant mort) ceulx qui eurent les meilleurs chevaulx le gaignerent de vistesse, et ne taschoient qu'à eulx saulver où le roy Abies s'estoit embusché. Mais le roy Perion executant sa victoire, et les poursuyvant descouvrit l'arriere garde qui sortoit de la forest, et marchoit au grand trot vers luy, monstrans contenance de vouloir venger leur perte. Au moyen dequoy au joindre se meirent tous à crier : A eulx, Hirlandois, guardons que nul ne nous eschappe, et entrons pesle mesle dans la place. Quand les Gauloys se trouverent surpris, oncques gens ne furent plus estonnez : car ilz n'eussent [XXXI] jamais estimé

ceste embusche estre si grosse, et ce qu'il leur donnoit plus de crainte, estoit qu'ilz avoient affaire à gens fraitz, et eulx estoient tant las, et leurs chevaulx si hors d'alaine, qu'ilz ne se povoient quasi soustenir. D'advantaige ilz cogneurent que le roy Abies y estoit en personne, lequel, comme ja a esté dit, estoit l'ung des meilleurs chevaliers du monde. Et à ceste cause la plus grande partie des Gauloys commencerent à bransler, mais le Damoysel de la mer prevoyant le desordre qui en fust advenu, vint à les persuader de vouloir plustost mourir, que perdre ung seul poinct d'honneur et reputation, leur disant : Mes compaignons et amys, ayons bon cueur, chascun face cognoistre sa vertu, et luy souvienne de l'estime que les Gauloys ont acquise par armes. Nous avons à faire à gens estonnez et demy vaincuz, ne vueillons maintenant faire eschange à eulx, prenant leur crainte, et leur quittant nostre victoire : car s'ilz voient seulement voz visaiges asseurez, je suis seur qu'ilz ne les pourront souffrir. Donnons dedans, car Dieu nous ayde. A ceste parole les plus estonnez prindrent couraige, deliberans d'attendre et de combatre virilement leurs ennemys, lesquelz peu apres vindrent furieusement frapper dessus. A l'heure le roy Abies feit cognoistre ce qu'il sçavoit faire. A l'heure eurent les gens du prince Agraies trop à endurer, non seulement eulx, mais tout l'esquadron du roy Perion : car ce roy Abies abbatoit l'ung, renversoit l'aultre, et tant que sa lance fut entiere ne rencontra chevalier qui ne desarsonnast. Puis meit la main à l'espée, avec laquelle il se portoit si vaillamment, que les plus hardiz en furent espoventez, et n'y eut celuy qui ne luy ouvrist passaige, telement que les gens du roy Perion ne povant plus porter le faiz se meirent à retirer (au mieulx qu'ilz peurent) vers la ville. Quand le Damoysel

de la mer veid que la fortune leur estoit contraire, de grand despit rentra en la presse, et combatit si asprement, qu'il arresta la plus grand part de ceulx d'Hirlande sur cul, tandis que les siens, sans desordre se retiroient vers le chasteau : puis au petit pas (tournant souvent visaige) les suyvoit d'assez pres. A soustenir ce choc, estoient aussi le roy Perion et le prince Agraies, qui faisoient assez cognoistre à leurs ennemys (par le trenchant de leurs espées) comme ilz sçavoient se gouverner en telles extremitez. Toutesfois les Hirlandoys se voyans avoir le meilleur, ne taschoient que d'enfoncer les aultres et entrer pesle mesle en la ville, esperans que ce moyen seroit fin de leur guerre. Telle fut la retraicte de ceulx de la ville, pressez souvent de leurs ennemys, et n'y a doubte qu'à la foulle ilz y fussent entrez, n'eust esté la resistance et empeschement que leur donnoient le roy Perion, Agraies et le Damoysel lesquelz soustenoient entierement la foulle, tandis que leurs gens petit à petit gaignoient le dedans. Mais à l'heure le roy Abies eut nouvelles que son cousin Daganil et Galain duc de Normandie estoient mors, dont il fut trop desplaisant. Toutesfois estimant que ses gens feussent entrez dans la ville quant et ceulx [*v*°] du roy Perion, il se resolut d'en prendre tout à loisir la vengeance, dont il fut deceu : car peu apres il se sentit repoulser rudement, par quoy il cuyda vif enrager. Et ainsi qu'il se debattoit, ung chevalier luy monstra le Damoysel, disant : Sire, cestuy là que vous voyez monté sur ce cheval blanc, est celuy qui a occis le prince Daganil, et le duc de Normandie, avec plusieurs aultres des meilleurs de vostre trouppe. Quand le roy Abies l'entendit, il s'avança et cria au Damoysel : Chevalier, vous avez occis l'homme du monde que plus j'aymois : mais si vous voulez combatre, j'espere m'en venger, si bien que

j'auray cause de vous en tenir quitte. Vous avez trouppe trop fresche pour la nostre, respondit le Damoysel. Toutesfois si voulez (comme chevalier) venger celuy que vous dites, et montrer la grande hardiesse dont estes renommé, choisissez de voz gens ceulx qui plus vous plairont, et moy, s'il plaist au Roy, choisiray des miens, car estans egaulx en nombre, pourrez plus acquerir d'honneur qu'avec si grande armée, qu'avez fait entrer en ce pays sans juste occasion. Vrayement, dit le roy Abies, vous parlez bien. Or eslisez vous mesmes le nombre des personnes (si grand ou petit) que vouldrez. Puis que m'en laissez le chois, respondit le Damoysel, je vous feray aultre party, que (peult estre) aurez plus agreable : vous m'estes ennemy, pour ce que j'ay fait, et moy le vostre, pour le mal que vous faites en ce royaulme. Ainsi pour nostre courroux, il n'est raisonnable que aultre que nous seuffre, pourtant soit la bataille entre vous et moy seulz, et presentement si voulez, par tel si, que vous m'asseurerez de voz gens, et moy vous des miens, de sorte que nul ne se mouvera, et fust l'ung ou l'aultre vaincu. Je le veulx tresbien, dit le roy Abies. Lors il choisit de sa part dix chevaliers pour garder le camp, et comme le Damoysel faisoit ses diligences pour en avoir autant du Roy, avec son congé, il trouva le roy Perion et Agraies ung peu durs à luy consentir ce combat, tant pour la consequence dont il estoit, que pour ce que le Damoysel estoit las et travaillé, et qui plus est, fort navré : parquoy le prioient vouloir aumoins differer ceste entreprise jusques au lendemain. Mais l'ardeur et affection qu'il avoit de vaincre, estoit si grande, et le desir d'achever ceste guerre, et bien tost retourner vers celle soubz l'obeissance de laquelle il estoit venu au service du roy Perion, qu'il ne peult souffrir estre mis

aulcun delay à la gloire et au repos qu'il sentoit aussi certain comme prochain : parquoy il usa de tant de remonstrances et requestes au Roy, qu'il fut ordonné pour combatre, et luy furent de son costé baillez dix chevaliers, pour la guarde et seureté du camp.

[XXXII] Comme le Damoysel de la mer combatit le roy Abies sur le different de la guerre qu'il menoit en Gaule.

CHAPITRE X

La bataille accordée entre le roy Abies, et le Damoysel de la mer (comme avez entendu) estant desja la plus grand partie du jour passée, fut advisé par les seigneurs d'une part et d'aultre (contre le gré des deux combatans) que le tout seroit remis au lendemain, tant pour eulx refraischir, racoustrer leurs harnoys rompuz, qu'aussi pour remedier aux playes qu'ilz avoient receues à la rencontre precedente : parquoy les deux Roys se retirerent, l'ung en son camp, l'aultre en sa place. Or estoit desja bruict commun par la ville des effors qu'avoit fait le Damoysel de la mer, et à ceste cause entrant dedans, ung chascun disoit de luy : Ha quel bon chevalier, Dieu luy doint grace d'aussi bien parachever comme il a commencé. Certes il seroit impossible de trouver gentilhomme si accomply en beaulté, et chevalerie comme il est, car il est tel, que l'œil peult juger, et que noz ennemys ont esprouvé. Mais entendez que des le matin le Roy avoit donné charge à la Royne, qu'aussi tost que le Damoysel retourneroit de la guerre, elle envoyast l'une de ses damoyselles vers luy, le prier qu'il ne se desarmast en nul

aultre lieu qu'en la chambre d'elle : parquoy ainsi qu'il s'approchoit du logis du Roy, vint ceste damoyselle luy dire : Chevalier, la Royne vous prie ne vous desarmer ailleurs qu'en sa chambre où elle vous attend. Vrayement, dit le Roy, vous le devez faire, et je vous en prie. Ce que le Damoysel accorda. Ainsi s'en allerent descendre où la Royne avec ses femmes les attendoient, et eulx arrivez furent incontinent desarmez par les damoyselles : mais la Royne ne voulut que aultre qu'elle desarmast le Damoysel, laquelle s'apperceut ainsi qu'elle luy ostoit son haulbert, qu'il estoit fort navré, et le monstra au Roy, qui dit au Damoysel : Mon gentilhomme, je m'esbahis puis que vous estes blecé que n'avez prins plus long terme pour vostre bataille. Il n'en estoit point de besoing, respondit il : car je n'ay playe (Dieu mercy) qui me garde de combatre. Adonc furent mandez chirurgiens qui y prindrent garde, et virent que c'estoit plus longue que dangereuse chose. Ce pendant le soupper s'appresta, durant lequel ilz eurent plusieurs propos des affaires qu'ilz avoient eues tout le jour : puis estant heure d'aller reposer, chascun se retira jusques au lendemain matin qu'ilz furent ouyr la messe. Apres laquelle, le Roy presenta au Damoysel unes armes, trop plus riches et fortes que celles qu'il avoit [*v*°] portées le jour de devant, desquelles il s'arma. Et ayant prins congé de chascun, monta à cheval avec le Roy qui luy portoit son armet, le prince Agraies son escu, auquel estoient protraictz deux lyons d'azur en champ d'or rampans l'ung contre l'aultre, comme s'ilz se fussent vouluz mordre, et ung aultre prince sa lance, puis en cest equipaige sortit aux champs où l'attendoit le roy d'Hirlande, armé et monté sur ung grand cheval noir. A l'heure le peuple d'une part et d'aultre, s'approcha au lieu plus convenable pour veoir la fin de ce combat. Mais entendez

que ce roy Abies avoit aultresfois combatu et vaincu ung Geant corps à corps, auquel il avoit couppé la teste : parquoy il portoit ce combat figuré en son escu, tout de la sorte qu'il luy estoit advenu. Ainsi estans ces deux combatans sur les rengs, chascun d'eulx se delibera faire cognoistre à son ennemy ce qu'il sçavoit faire : parquoy sans gueres tarder baisserent les veues de leurs armetz, et se recommandans à Dieu, donnerent des esperons à leurs chevaulx, se joignans si impetueusement, de lances, de corps, et de chevaulx, que leur bois se brisant en esclatz, fauça leurs armes, et cheurent tous deux rudement dedans le camp. Mais ardeur de cueur et desir de vaincre, les feit promptement redresser, puis arrachans les tronssons de lances dont ilz estoient navrez, mirent la main aux espées, et commença entre eulx une meslée si cruelle et estrange, que ceulx qui estoient à l'entour s'espoventoient de les veoir tant souffrir. Toutesfois à beaucoup ne sembloit la partie bien faite, non que le Damoysel ne fust roide, bien proportionné et de raisonnable haulteur, mais pource que le roy Abies estoit tant grand, qu'il ne trouva oncques chevalier qu'il n'excedast en grandeur de plus d'une paulme, et estoit de si belle taille, que l'on l'eust plustost estimé Geand que aultre. Ses subjectz l'avoient en grand amour et reverence, pour les vertuz et prouesses qui estoient en luy, combien qu'il fust trop audacieux et superbe. Or estoient ces deux chevaliers si animez l'ung sur l'aultre, tant pour leur honneur, que pour la consequence dont estoit leur combat, que sans intervalle ne reprendre leur alaine, frappoient et se chamailloient, de sorte qu'à ouyr les coups, l'on eust jugé ce combat estre fait par plus de vingt personnes ensemble. Et bien monstroient le peu de bien qu'ilz se vouloient : car à l'entour d'eulx l'on veoit la terre tainte

de leur sang, les pieces de leurs escuz, les lames de leurs harnois espandues et semées, et leurs heaulmes si enfondrez, que pour estre leurs armes si endommagées, ilz ne tiroient gueres de coups à faulte, mais se saignoient trescruellement du trenchant de leurs espées : ce neantmoins ilz avoient le couraige si entier qu'ilz n'en sentoient rien. Et à ceste cause se maintenoient l'ung envers l'aultre si bravement, que l'on ne povoit cognoistre qui avoit le meilleur ou le pire. Toutesfois environ l'heure de tierce, le soleil fut chauld et ardent, au moyen dequoy ilz se trouverent si eschauffez en leurs harnois, qu'ilz commencerent ung [XXXIII] peu à s'affoiblir : mesmes le roy Abies, et tant qu'il fut contrainct se retirer arriere, disant au Damoysel : Je te voy presque failly, et moy sans alaine, s'il te semble bon, reposons nous ung peu : car nous pourrons apres plus aiséement achever nostre entreprise. Bien te vueil adviser (encores que je n'aye cause ny envie de te favoriser) que j'ay meilleure estime de toy que de chevalier contre qui je combatis oncques. Et me desplaist de l'occasion que j'ay de te veoir, et encores plus de la longueur que je metz à te vaincre, et prendre vengeance de la mort de celuy que plus au monde j'aymois, lequel ainsi que tu tuas en bataille apperte, aussi mettray je peine de te desfaire en la veue de noz deux camps. Roy Abies, respondit le Damoysel, je croy voirement qu'il te desplaist trop plus de ne me povoir mal faire que d'estre entré (comme cruel tyrant) en ce pays pour le ruyner. Et comme il advient que qui n'a esprouvé mal, n'estime jamais celuy qu'aultre sent, ainsi j'espere te faire sentir par tes peines celles qu'à grand tort tu as fait recevoir à tout ce peuple, te advisant que tu auras de moy aussi peu de loisir de respirer, comme tu leur en as donné soubz ta cruaulté : pourtant apprestes toy, et te deffens d'ung

chevalier failly. A l'heure le Roy prenant son espée, et le reste de son escu, luy dit : Mal pour toy euz tu onc telle audace qui t'a fait entrer es laqz et filletz, dont n'eschapperas sans la perte de ta teste ? Faiz ce que tu pourras, respondit le Damoysel : car tu n'auras repos jusques à ce que toy ou ton honneur soyez mortz. Adonc plus furieusement que devant renouvelerent leur combat, et comme si tout le jour ilz ne se feussent donnez coup, recommencerent leur meslée. Et combien que le roy Abies fust si adroict (pour le long exercice qu'il avoit des armes) qu'il sçavoit tresbien deffendre et offendre : neantmoins la legiereté, hardiesse, et promptitude du Damoysel luy feirent à la fin oublier toute ceste industrie, de sorte qu'estant pressé de pres, perdit entierement le reste de son escu. Par ainsi le Damoysel le peult mieulx qu'au paravant endommaiger. Ce qu'il feit, et en tant de lieux, que le sang lui sortoit du corps comme de plusieurs fontaines, de sorte que peu à peu il alloit perdant ses forces, et se trouva si las et recreu, que chancellant d'une part et d'aultre, ne sçavoit bonnement qu'il devoit faire pour éviter la poursuyvante espée de son ennemy. Parquoy se voyant quasi hors d'esperance, delibera, ou bien tost mourir ou promptement avoir la victoire. Et pour ce faire print son espée à deux mains, de laquelle il rua de toute sa puissance sur le Damoysel, et l'attaignit en l'escu, dedans lequel elle entra si avant, que oncques puis ne l'en peult arracher. Ce que voyant le Damoysel, luy donna au descouvert sur la jambe gauche si ferme qui la luy couppa, parquoy sentant si grieve douleur tomba en la place. Lors le Damoysel se jecta sur luy, et furieusement luy arracha le heaulme, luy disant : Tu es mort, roy Abies, si tu ne te rendz pour vaincu. Vrayement suis je mort, respondit le roy, non pas vaincu : [*v*°] mais de l'ung ou

de l'aultre mon oultrecuydance seule est cause. Toutesfois, puis qu'ainsi est, je te prie, faitz donner seureté à mes souldars, à ce que sans desplaisir ilz me puissent emporter en mes pays, et affin que mourant je satisface comme chrestien à Dieu et aux hommes, je te prie que je soye confessé : et puis je feray rendre au roy Perion ce que j'ay usurpé sur luy. Et quant à toy qui m'as vaincu, je n'ay regret de finir par la vaillance de si gentil chevalier comme tu es : mais de bon cueur te pardonne. Bien te prie continuer ta preudhommie et avoir memoire de moy. Quand le Damoysel le sentit si debile, il fut tresdesplaisant de sa mort, encores qu'il sceust asseuréement que s'il eust eu le meilleur du combat, il luy eust fait pis. Durant ces propos ung chascun s'approcha : parquoy le roy Abies commanda aussi tost à ses capitaines, rendre au roy Perion ce qu'il avoit conquis en Gaule, ce qui fut accomply. Et par ce moyen fut donnée seureté aux Hirlandoys pour emporter leur roy : lequel estoit mort tost apres qu'il eut ordonné de ses affaires. Ces choses mises à fin, vindrent le roy Perion, Agraies, et tous les seigneurs de Gaule vers le Damoysel, qu'ilz ramenerent à grand joye hors du camp droict à la ville, en tel triumphe et gloire, que l'on a de coustume faire aux vaincqueurs, qui par leur prouesse, viennent non seulement au dessus de leurs ennemys, mais sont cause de la restitution de la partie presque deplorée. Or entendez que peu au paravant le commencement du combat, la damoyselle de Dannemarc qui venoit vers le Damoysel de par l'infante Oriane, estoit arrivée en la court du roy Perion, et avant qu'elle se feit cognoistre, voulut veoir quelle seroit la fin de ceste meslée. Puis ayant veu que celuy qu'elle cherchoit estoit si honnorablement sorty, et mis aultruy hors de ce danger, s'avança, et le tirant à part, luy dit : Chevalier,

s'il vous plaist, je vous diray ung mot à secret, de chose qu'il vous touche beaucoup. Tant qu'il vous plaira, dit le Damoysel. Et ce disant, la print par la main, et la tira de la presse. Lors elle luy dit : La princesse Oriane qui tant est vostre, m'envoye vers vous, et vous mande que trouverez vostre nom escript en ceste lettre. Quand il entendit nommer celle de la memoire de laquelle il vivoit seulement, il fut si perplex, que sans entendre propos que la damoyselle luy tint, il print la lettre, et aussi tost la laissa tomber à terre, et luy mesmes y cuyda cheoir et esvanouyr. Ce que voyant la damoyselle releva la lettre, puis retourna vers luy. Lors ung chascun qui le cogneut si esperdu, s'esmerveilloit quelles nouvelles elle luy avoit apportées, qui luy causoient tel ennuy. Mais elle le tira si rudement, qu'il sortit hors de ce transissement : puis luy dit : Comment, Seigneur, recevez vous si mal le messaige de la plus haulte dame du monde, et qui plus vous ayme, et pour l'amour de laquelle j'ay prins si grand peine de vous trouver ? Ha damoyselle, respondit il, sur ma foy je ne sçay que vous m'avez dit : car ainsi qu'avez commencé à parler, j'ay senty renouveller en moy le mal [XXXIIII] qu'aultresfois m'avez peu veoir souffrir. Il est vray, dit la damoyselle, mais maintenant il n'est plus besoing de vous couvrir envers moy, car je sçay plus de voz affaires, et de ceulx de madame, que vous ne sçavez, et ainsi luy a il pleu, et si vous luy portez affection, ce n'est à tort : car elle vous ayme sur toutes choses. Et qu'ainsi soit, elle vous faict sçavoir par moy, qu'elle s'en va vers son pere qui l'a envoyée querir, et vous prie qu'au partir de ceste guerre, vous alliez la trouver en la grand Bretaigne, et qu'à vostre arrivée vous trouviez moyen de demeurer en la court, jusques à ce qu'elle vous face plus amplement entendre son vouloir. D'advantaige

elle m'a chargé vous dire, qu'elle sçait certainement que vous estes filz de Roy, dont elle n'est moins aise qu'elle pense que vous serez, et que puis que vous (ne cognoissant vostre lignage) avez esté si bon chevalier, maintenant sçachant vostre noblesse, vous mettiez peine d'estre encores meilleur si povez. Et de rechef luy baillant la lettre : Or tenez, dit elle, voilà la lettre, en laquelle est escript vostre nom, et telle qu'elle est, l'aviez pendue au col quand vous fustes trouvé en la mer. Adonc print le Damoysel la lettre, et quand il la veid, pensant que si à propos sa dame la luy avoit ostée, en souspirant, dit assez bas : Ha lettre heureuse, tresdivinement fustes trouvée : mais plus encor avez esté gardée par celle qui mon cueur mesme a en sa garde, et pour laquelle tant de fois ay essayé mourir et ne puis Car pensant en sa perfection, je tache à l'augmenter par effors et louenge, mais ma puissance se treuve si inferieure de sa valeur, que d'esperant [*sic*] d'en rapporter sa faveur, la moindre peine que je sens passe mille mortz, qui toutesfois sont ores trop recompensées par le benefice present. O seigneur Dieu, quand voirray je le temps, que je luy puisse faire cognoistre combien grande est la devotion que j'ay de luy obeir, par quelque agreable service ? Et ainsi qu'il achevoit ce propos, il ouvrit la lettre, et veid escript dedans son nom, qui estoit Amadis. Lors luy dit la damoyselle : Je suis chargée (aussi tost que j'auray faict mon messaige) de retourner diligemment vers celle qui m'a envoyée vers vous, pour luy faire entendre de voz nouvelles : pourtant advisez de me donner congé. Vous ne partirez s'il vous plaist si promptement, respondit le Damoysel, mais sejournerez avec moy deux ou trois jours, durant lesquelz, pour occasion que ce soit ne me habandonnez, et puis je vous conduiray où il vous plaira. En vous obeissant, dit la damoyselle, je penseray faire service à madame Oriane. Leurs propos

achevez, le Damoysel retourna vers le Roy, et Agraies qui l'attendoit à l'entrée de la ville, où le populaire estoit par les rues assemblé. Et ainsi qu'il passoit chascun crioit : Benoist soit le bon chevalier, par lequel nous avons recouvré liberté et honneur. Puis arrivans au palais, descendit le Damoysel pour s'aller refraischir. Lors vint la Royne avec ses dames et damoyselles pour le desarmer, et les chirurgiens pour visiter ses playes, lesquelles bien regar [*v*°] dées, encores qu'il en eust maintes, furent trouvées aysées à guarir sans danger de sa personne. Pour ce soir le Roy le pria soupper avec luy, et Agraies, mais il s'excusa sur ses playes, et se retira en sa chambre, ne voulant aultre compaignie que la damoyselle, à laquelle il faisoit tout l'honneur et bon traictement qu'il povoit, esperant par elle trouver remede à partie de ses angoisses. Ceste damoyselle sejourna avec luy quelque temps, et pour les bonnes nouvelles qu'elles luy avoit apportées, il n'eut playe sur luy qui le gardast de se lever, et se promener en salle, devisant avecques tous, mais plus avec celle qu'il avoit arrestée, attendant la disposition qu'il peust porter armes. Mais entre deux, il luy advint ung cas estrange, qui luy fut cause de plus long sejour en Gaule qu'il n'esperoit, de sorte que la damoyselle retourna sans luy vers Oriane, ainsi que maintenant pourrez entendre.

Comme le Damoysel de la mer est cogneu par le Roi Perion son pere, et par la Royne Elisene sa mere.

CHAPITRE XI

Au commencement de ceste histoire a esté recité que le Roy Perion donna à la Royne Elisene (estant encores

en la petite Bretaigne) ung anneau pareil à ung aultre qu'il portoit ordinairement, et estoient les deux anneaux si uniformes, qu'il n'y avoit difference quelconque. Aussi avez entendu que quand le Damoysel de la mer fut lancé sur l'eaue, cest anneau luy fut mis au col, lequel Gandales garda, jusques à ce qu'il le luy renvoya par une damoyselle (peu devant qu'il fust chevalier) avec l'espée, et la [XXXV] cire. Or avoit, plusieurs fois, le Roy demandé à la Royne qu'elle avoit fait de cest anneau : laquelle avoit quelque fois respondu doubteusement, en fin luy avoit dict qu'il estoit perdu. Mais il advint qu'ainsi que le Damoysel se promenoit avec la damoyselle d'Oriane, comme il avoit de coustume, la petite Melicia fille du Roy Perion, passa par devant luy pleurant amerement. Lors le Damoysel l'arresta, et luy dit : Ma petite amye, qu'avez vous à pleurer ? Monseigneur, respondit l'enfant, j'ay perdu nagueres ung anneau que le Roy m'avoit baillé pour luy garder tandis qu'il se repose. Ne vous chaille ma fille, dit le Damoysel, je vous en doneray ung aultre pour luy rendre. Et tira de son doit celluy qu'il avoit, et le luy bailla. Quand elle le veid, pensant que ce fust celluy qu'elle avoit perdu, elle luy dit : Ha monsieur, vous l'avez trouvé, de quoy je suis bien aise, car je l'ay bien longuement cherché. Comment, dit le Damoysel, si n'est ce pas le vostre. Si est à mon advis, dit l'enfant, ou la chose du monde qui mieulx luy ressemble. Tant mieulx, respondit il : car plus facilement sera il prins pour l'aultre qu'avez perdu. Et de ce pas retourna la petite Melicia en la chambre du Roy, qu'elle trouva esveillé, lequel luy demanda son anneau : lors elle luy bailla celluy qu'on luy avoit donné, que le Roy meit en son doit, pensant que ce fust le sien. Mais peu apres en ce [*sic*] promenant par des galleries, il advisa en ung

coing l'aultre que sa fille avoit perdu, lequel il leva, et les paragonna ensemble : parquoy il luy souvint, que l'ung des deux estoit celluy qu'il avoit aultresfois donné à la Royne. Adonc demanda à Melicia où elle l'avoit prins. La pauvrette craignant estre tencée n'osa mentir, et luy respondit : Sire, j'ay perdu le vostre, et ainsi que je le cherchois, j'ai rencontré le Damoysel de la mer, lequel (pour ce que je pleurois) m'a baillé ung des siens, et l'ay prins pour celuy que vous m'aviez baillé, et si ce n'est luy, je ne sçay où il est. Quand le Roy l'entendit, à l'instant il eut soupeçon de la Royne et du Damoysel, et pensa que pour la beaulté de luy, elle fust tumbée en quelque deshonneste vouloir, et qu'elle luy eust fait ce present. A ceste cause il s'en alla en la chambre où elle estoit retirée : puis fermant la porte, se vint asseoir aupres d'elle, et sans dire ung seul mot demeura grande piece tenant les yeulx fichez en terre, puis tirant ung grand souspir, dit ainsi : Je ne m'esbahis plus, madame, si vous n'aviez jamais response asseurée, quand je vous demandois l'anneau que je vous donnay en la petite Bretaigne, vous l'aviez mis en lieu où vous ne me vouliez pour tesmoing : mais mal se peult celer une affection quand elle procede jusques aux effectz. Le Damoysel de la mer inadvertement l'a baillé à Melicia, ne pensant qu'il fut venu de moy, et par là ay je cogneu ce qu'il ne pensoit, et vous ne vouliez que j'entendisse. Quand la Royne qui desja à sa contenance avoit cogneu qu'il estoit troublé, l'oit, elle delibera de ne luy rien dissimuler, et luy feit summairement et à la verité le [*v*°] discours de sa grossesse, et de son enfantement, et non sans larmes luy compta comme pour la craincte du Roy son pere, et de la loy de son pais, elle avoit esté contraincte d'exposer son filz au peril de la mer, et le mettre dans ung barceau,

lié sur une table, avec l'espée et l'anneau, et le tout comme cy dessus vous a esté declairé. Trop fut esmerveillé le Roy, quand il sceut la verité, et pensa aussi tost que le Damoysel pourroit estre son premier filz, que Dieu lui avoit preservé, et dit à la Royne : Selon ce que vous me recitez, il pourroit estre que celluy qui nous est incogneu seroit nostre enfant, mesmement veu le nom qu'il porte de la mer. Ha Dieu, dit la Royne, seroit il possible ? Je vous supplie monsieur, mandez le presentement querir, et le prions qu'il nous die qui il est. Mais allons le trouver, dit le Roy. Et des l'heure se leverent pour aller en sa chambre, où ilz le trouverent qui dormoit : parquoy sans faire bruict, le Roy, s'approchant du lict, advisa son espée, laquelle il print, et apres qu'il l'eut regardé[e], la recogneut, comme celle qu'il avoit tant prisée, et avec laquelle il avoit achevé maintes fortes adventures, et dit à la Royne : Sur ma foy, voicy l'espée qui me fut desrobée au logis du Roy vostre pere, la premiere fois que nous fusmes ensemble. Et maintenant je croy mieulx ce que vous m'avez dit que devant. Ha Dieu, respondit la Royne, ne le laissons plus dormir, car mon cueur est en trop grande peine. Lors luy print la main, et l'esveilla, disant : Seigneur ne dormez plus, il est temps de faire mieulx. Facilement s'esveilla le Damoysel, et apperceut la Royne qui pleuroit, dont il fut esbahy, et luy dit : Madame, de quelle occasion vous viennent ces larmes ? est ce chose où vous faisant service je puisse remedier ? Mon amy, dit la Royne, vous le povez estancher seulement de vostre parole, nous disant de qui vous estes filz. Si Dieu m'ayde, respondit il, Madame, je ne sçay, je fuz trouvé en la mer par grande adventure. La bonne dame adonc estant si remplie de joye, que non seulement

le parler, mais le vivre mesme lui estoit penible, se laissa cheoir, ce que voyant le Damoysel courut vistement la relever, disant : Qu'avez vous, madame ? Et n'avoit garde d'ymaginer la cause de ceste contenance. Ha mon enfant, dit elle, je sçay maintenant mieulx que vous qui vous estes. Le Roy estoit luy mesme si surpris d'aise et d'admiration, qu'il ne povoit dire ung mot, et eust esté fort à juger lequel des trois estoit le plus hors de soy. Mais la mere jectant le bras au col du Damoysel, dit : Ha mon filz, bien vous puis je maintenant baiser en seureté, apres avoir si longuement esté privée de vostre veue et cognoissance. Bien suis je tenue à la bonté de Dieu, auquel il a pleu reparer la grande faulte que je feiz par craincte, en vous jectant dans la mer : et certes voila le pere qui vous engendra. A ceste parole le Damoysel se prosterna à leurs piedz, pour les leur baiser, ayant de grand plaisir la larme à l'œil : et tous ensemble louerent Dieu de ceste bonne adventure, specialement le Damoysel, de ce qu'il l'avoit preservé de si [XXXVI] grans dangers, pour à la fin luy donner tant d'honneur, et de bon heur, que de trouver ses parens à luy, et eulx jusques à lors incogneuz. Et ainsi devisant de leurs fortunes passées, la Royne luy demanda s'il n'avoit aultre nom, que celuy par lequel on le nommoit. Ouy madame, respondit il, mais il n'y a pas trois jours que je ne le sçavois point : car ainsi que je sortois du combat du Roy Abies, une damoyselle m'apporta une lettre que j'avois (comme elle dit) pendue au col, enveloppée en cire quand je fuz trouvé en la mer, en laquelle j'ay trouvé que mon nom est Amadis. Et ce disant leur monstra la lettre que la Royne recogneut aussi tost. Sur mon ame, respondit elle, voila vrayement la lettre, que Dariolette escripvit quand elle feit la sepa-

ration de vous et de moy. Et croyez que d'autant qu'à l'heure j'estois en estrange douleur et ennuy, maintenant graces à Dieu, je suis en toute joye et plaisir. Et puis que certainement vostre nom est Amadis, il n'est plus besoin d'aultrement vous nommer. Ainsi de là en avant ne fut appellé Damoysel de la mer, mais Amadis, et quelque fois, Amadis de Gaule. Or ne tarda gueres que le bruict fut espandu par la ville, que le bon chevalier estoit filz du Roy Perion, et de la Royne Elisene. Parquoy si quelqu'ung en fut aise, croiez que Agraies n'en fut marry : car ilz se trouverent cousins germains. Tost aussi entendit la damoyselle de Dannemarc ceste cognoissance : parquoy sçachant l'aise qu'en recevroit l'infante Oriane, pourchassoit tant qu'elle povoit son congé pour retourner vers elle, asseurée qu'elle auroit bon visaige d'elle, luy portant les bonnes nouvelles de si favorable fortune advenue à celluy qu'elle aymoit sur tous. Et à ceste cause, pria Amadis de la despescher pour s'en retourner : Car je voy bien, dit elle, que si promptement vous ne pourriez venir. Aussi est il raisonnable que vous donnez quelque plaisir aux yeulx, qui pour l'amour de vous ont tant jecté de larmes. Pour ceste parole se print Amadis à pleurer, tellement que l'eaue file à file luy couloit sur la face. Et respondit à la damoyselle : Ma bonne amye, de Dieu soyez vous conduicte : mais je vous prie vous souvenir de moy, et avoir ma vie pour recommandée, veu que si n'en avez pitié, je ne puis longuement durer : car je me sens desja tant obligé à madame, que je n'oserois la requerir d'aulcune chose. Toutesfois vous luy direz, que bien tost je seray vers elle pour luy obeyr, et porteray pareilles armes, que celles que me veistes au combat du Roy d'Hirlande, à ce que plus ayséement vous, et elle me puissiez

cognoistre si je n'ay moyen de parler à vous. Ainsi se partit la damoyselle de Dannemarc. D'aultre part Agraies, voyant que son cousin Amadis estoit pour faire long sejour en Gaule, delibera prendre congé, et le tirant à part, luy dit: Mon cousin, pour ceste heure ce m'est force de vous laisser, encores que vostre compaignie me soit plus agreable que nulle aultre: mais mon cueur passioné ne me veult laisser en paix, tant que je soye joignant celle qui pres et loing luy peult[*v*°] commander. C'est madame Olive, fille du Roy Vanain de Norvege: laquelle m'a mandé par la damoyselle qui m'apporta l'armet de Galpan (que vous m'envoyastes en vengeance du deshonneur qu'elle avoit receu de luy) que je me retirasse de brief vers elle, et pour ce que je n'y puis, ny doibs faillir, contrainct suis de faire ce depart d'avec vous. Or entendez qu'au temps que Damp Galvanes frere du Roy d'Escoce fut au royaulme de Norvege avec Agraies son nepveu, cest Agraies devint tant amoureux de ceste princesse Olive, qu'oncques il n'ayma qu'elle, et à ceste cause, il voulut partir à son mandement. Et pour vous dire quel estoit Galvanes, il fut communement appellé Galvanes sans terre, pour ce que de tout son apanaige ne luy estoit demeuré qu'ung pauvre chasteau: car le surplus il avoit despendu à suyvre les armes, et entretenir gentilz hommes, et pourtant estoit il surnommé sans terre. Telz furent les propos d'Agraies au partir d'Amadis, auquel il pria luy dire où il le trouveroit à son retour de Norvege. Mon cousin, respondit il, j'espere m'en aller au partir d'icy à la court du Roy Lisuart, où l'on m'a dit que chevalerie est maintenue, en la plus grande liberté et honneur qu'en nulle aultre maison d'Empereur, ny de Roy. Mais puis qu'il vous plaist ores prendre aultre che-

min, je vous supplie que voyant le Roy vostre pere, et la Royne, vous faciez mes tres humbles recommandations à leurs bonnes graces, les asseurant de ma part, qu'ilz me peuvent commander pour leur service, comme à vous mesmes, tant pour l'obligation de l'affinité qu'avons ensemble, qu'aussi pour le bon traictement qu'ilz m'ont fait en la jeunesse où ilz m'ont eslevé et nourry. Ce fait, print Agraies son chemin, et fut conduict hors la ville honorablement par le Roy et les seigneurs de sa court. Toutesfois aussi tost que le Roy fut aux champs, il advisa venir contre luy une damoyselle, laquelle audacieusement le print par le frain de son cheval, luy disant: Roy Perion, te souvient il de ce que quelque fois une damoyselle te dit, que lors tu recouvrerois ta perte, que la seigneurie d'Hirlande perdroit sa fleur? Regardes si elle te dit vray. Tu as recouvert ce tien filz que tenoys pour perdu, et est mort ce vaillant Roy Abies, qui fut la fleur d'Hirlande, et telle que jamais le pais ne recouvrera son pareil, jusques à ce que le bon frere de la dame vienne: lequel y fera amener par forces d'armes le tribut d'aultre pais, et cestuy mourra par la main de celluy qui finira pour la chose du monde qu'il aymera le plus. Et ainsi advint par Marlot d'Hirlande, frere de la Royne d'Hirlande, que Tristan de Leonoys occit, sur la querelle du tribut que l'on demandoit au Roy Marc de Cornouaille son oncle: lequel Tristan depuis mourut pour l'amour qu'il portoit à la Royne Yseul, qui fut la chose du monde que plus il ayma. Or t'en souvienne, dit la damoyselle au Roy: car Urgande ma maistresse ainsi le te mande. Quand Amadis entendit parler d'Urgande, il print la parole, et luy respondit: Damoyselle m'amye, je vous prie dire à celle qui cy vous a envoyé, que le [XXXVII] chevalier à qui elle donna la

lance, se recommande à sa bonne grace : et que maintenant il cognoist estre vray ce qu'elle luy dit, qu'avec celle lance il delivreroit la maison dont premier il sortit, et certes il fut ainsi : car j'en delivray mon pere, non cogneu, lequel estoit presque au mourir. Et lors sans aultre response la damoyselle tourna bride, reprenant le chemin dont elle venoit, et le Roy celluy de la ville, avec son filz Amadis qu'il avoit nouvellement recouvert. Et pour ceste cause, feit assembler tous les princes et seigneurs de son royaulme, voulant tenir court plus magnificque que oncques il n'avoit tenu, à fin que chascun veist Amadis, pour l'honneur et advenement duquel furent faitz tournoys, jouez plusieurs sortes de jeux, et maintz esbatz. Durant ces choses Amadis fut adverty comme le Geant avoit desrobé son frere Galaor : parquoy se delibera (quoy qu'il en deust advenir) de le chercher, et le recouvrer si possible estoit, par force d'armes ou aultrement. Toutesfois ayant tousjours le cueur d'aller trouver celle qui l'attendoit, ung jour pria le Roy son pere que puis qu'il avoit paix avec ses ennemys, de luy donner congé d'aller en la grand Bretaigne chercher les adventures, pour ne demeurer oisif. Telle requeste ne pleut nullement au Roy, et moins à la Royne : toutesfois par importunité il eut permission d'y faire ung voyage, car nullement ne le peurent arrester, pour l'affection qu'il portoit à l'infante Oriane, qui estoit telle, qu'il ne povoit à aultre obeir. Partant ung matin s'arma de telles armes qu'il avoit promis à la damoyselle de Dannemarc : et tant chemina, qu'il s'embarqua au prochain port de la mer, où il trouva fuste à propos, parquoy en peu de jours passa en la grand Bretaigne, et print port à Bristoie tresnoble ville du pays, où il fut adverty que Lisuart sejour-

noit à Vindilisore, grandement accompaigné de chevaliers et gentilz hommes : car tous les Rois et princes ses voisins, luy favorisoient et rendoient obeissance. Et partant print Amadis son chemin droict à la court, mais il n'eut longuement cheminé, qu'il rencontra une damoyselle, laquelle luy demanda si ce chemin estoit celluy de Bristoie ? Ouy, respondit Amadis. Je vous prie donc, dit elle, me dire si je y pourray trouver navire qui promptement passe en Gaule. Quel affaire vous y mene ? respondit Amadis. Par ma foy, dit la damoyselle, je y vois pour y trouver ung chevalier nommé Amadis, que le Roy Perion a depuis nagueres recogneu pour filz. Trop fut Amadis esmerveillé, car il pensoit que ces nouvelles fussent encores peu divulguées : parquoy luy demanda comme elle le sçavoit. Je le sçay, respondit elle, par celle mesmes, à qui les choses plus secrettes sont manifestées : car elle cognoissoit Amadis avant qu'il sceust qui il estoit ne que son pere eust ouy parler d'Amadis. Et si voulez entendre qui elle est, je vous advise que c'est Urgande la descogneue, qui maintenant a de luy tant affaire, qu'elle ne peult par aultre recouvrer ce qu'elle crainct, trop de perdre. Ha Dieu, dit il, puis que celle dont ung chascun a [*v*°] affaire, veult maintenant avoir Amadis, je vous asseure, damoyselle, qu'il ne vous est besoing de passer oultre : car je suis celluy que vous allez chercher, et pource allons où il vous plaira. Comment, dit la damoyselle, estes vous donc Amadis [?] Ouy certes, respondit il. Or me suivez, dit elle, et je vous conduiray où est ma maistresse, qui vous attend en bonne devotion. De ce pas print Amadis le chemin de la damoyselle, et s'en allerent ainsi de compaignie.

Comme le Geant menant Galaor au Roy Lisuart pour le faire chevalier rencontra son frere Amadis, par la main duquel il le voulut estre, et non d'aultre.

CHAPITRE XII

Le Geant dont quelquefois cy devant a esté parlé, faisant instruire le jeune Galaor à bien picquer d'estriers, escrimer et faire tous actes qu'il convenoit à chevalier, le trouva de si bonne docilité, qu'en moins d'ung an il fut parfaict en toutes ces choses, si qu'il ne restoit plus qu'à sçavoir de luy de qui il auroit plus agreable recevoir l'honneur de chevalerie. Toutesfois devant que le Geant luy en parlast, ung jour entre aultres, Galaor luy vint dire : Pere, vous m'avez tousjours promis que je seray chevalier, je vous prie tenez moy promesse : car il y a ja long temps que le terme est passé, que je [le] devais estre. Vrayement mon filz, respondit le Geant, vous avez raison : mais dites moy de par qui le voulez estre ? Le Roy Lisuart, dit Galaor, est reputé gentil Roy et tresbon chevalier, s'il vous plaisoit, je serois content que ce fut luy. C'est bien advisé, respondit le Geant. [XXXVIII] Et de ce jour mesmes ordonna de ce qui leur estoit necessaire : puis se meirent en voye. Et au cinquiesme jour d'apres leur partement, se trouverent de fortune assez pres d'une tresbelle et forte place nommée Bradoid, assise en croppe de montaigne, environnée par bas de marescaiges, et d'une eaue sallée, qui par devant couroit merveilleusement roide : tellement que sans barque estoit impossible d'en approcher par cest endroict. Et pource que le marais estoit fort large, y avoit, pour le passer, une bien longue

chaussée, si large que deux charrettes y povoient aller de front. A l'entrée de ceste chaussée estoit ung long pont levis, soubs lequel couroit l'eaue en grande profondeur, et si impetueusement, qu'impossible estoit la povoir traverser. Or entendez que vis à vis de ce pont, y avoit deux haulx ormes, desoubz lesquelz le Geant et Galaor adviserent deux damoyselles et ung Escuyer avec ung chevalier, monté sur ung cheval blanc, et estoit ce chevalier armé, portant ung escu painct à lyons rampans. Et pource que le pont levis estoit haulcé, et qu'il ne povoit passer oultre, il appelloit à haulte voix ceulx de dedans, à ce qu'ilz luy donnassent entrée. Ce que voyant Galaor dit au Geant : Monsieur, s'il vous plaisoit, je verroys voluntiers que feroit ce chevalier. Et peu apres ilz apperceurent au bout de la chaussée du costé du chasteau, deux aultres chevaliers armez, accompaignez de dix hallebardiez : lesquelz demanderent au chevalier qu'il vouloit. Je veulx, respondit il, entrer leans. Ce ne peult estre, dit l'ung des deux chevaliers, si premier ne nous combatez. A cela ne tiendra, respondit celluy qui vouloit entrer, si vous faites abaisser le pont, et venez au combat. Ce qu'ilz firent aussi tost. Mais l'ung des deux, plus hastif que son compaignon s'avança, et au plus roide courir de son cheval, vint la lance baissée à celluy dehors qui le receut : parquoy le chevalier du chasteau rompit sa lance, et celluy des lyons l'attaignit si rudement qu'il renversa homme et cheval par terre. Alors le compaignon du chevalier tumbé, cuydant venger son injure baissa contre l'aultre : et sans qu'ilz se donnassent attainctes de leurs lances, se joignirent de corps, par si grand force que celluy du chasteau tumba en l'eaue où il se noya, et le chevalier des lyons passa oultre. Ce que voyant les hallebardiez, leverent incontinent apres luy le pont. Adonc

les damoyselles qui s'en apperceurent luy crierent tant qu'elles peurent qu'il retournast. Mais ainsi qu'il le vouloit faire, il advisa venir à luy trois aultres chevaliers bien armez, qui de grand audace luy dirent : En malheure passastes vous oncques ce pont, car vous mourrez en ceste eaue où est noyé celluy qui valoit mieulx que vous. Et à l'instant les trois ensemble coururent à luy, et l'ataignirent si ferme que son cheval cuida donner du cul à terre, et volerent leurs lances en esclatz : et de ceste rencontre fut navré en deux endroictz. Ce nonobstant celluy qu'il rencontra fut mis en telle ordre, que la bonté de son harnois ne le peult garantir que la lance ne le faulçast oultre, et luy en demeu[r]a le tron[*v*°]çon dans le corps. Ce fait, le chevalier de[s] lyons meit la main à l'espée et s'adressa aux aultres deux, et eulx à luy. Ainsi commencerent une perilleuse bataille : mais celluy des lyons qui eut paour de mourir, s'efforçoit le possible de venir au dessus de ses ennemys, et donna à l'ung d'eux tel coup au bras dextre, qu'il le luy feit tomber à terre avec l'espée : parquoy se sentant ainsi navré, s'en fuit tant qu'il peut au chasteau, criant : Secourez, mes amys, secourez vostre seigneur que l'on tue. Et quand celluy des lyons entendit que celluy à qui il avoit encores affaire, estoit le seigneur de leans, il s'esvertua tellement qu'il l'attaignit au dessus de l'armet, si vivement qu'il luy feit sentir dans le tais le trenchant de son espée : et de ce coup fut si estourdy qu'il perdit les estriers prest à tumber, s'il n'eust embrassé le col du cheval. Adonc celluy des lyons le print par le heaulme, et le luy arracha. Lors le chevalier se sentant desarmé, cuyda le gaigner à fuyr, comme avoit fait l'aultre : mais celluy qui l'avoit navré se meit entre luy et le chasteau, disant, qu'il estoit mort s'il ne se rendoit prisonnier. Helas, respon-

dit il, mort suis je vrayement si vous voulez. Mais je vous prie, gentilhomme, ayez mercy de moy : car je me tiens vaincu. A l'heure celluy des lyons apperceut aultres chevaliers et gens de pied armez, qui sailloient à grand haste du chasteau, pour venir secourir leur seigneur. Et pourtant s'approcha plus pres de son homme, et luy mettant l'espée à la gorge, luy dit : Commandez aux vostres qu'ilz retournent, sinon vous mourez presentement. Et luy qui voyoit sa vie en tel danger, leur escria et feit signe, que s'ilz l'aimoient ilz s'en retournassent. A ceste cause, eux cognoissant le danger où leur seigneur estoit, luy obeirent aussi tost. Ce n'est pas assez, dit celluy des lyons, faites encore abatre le pont. Ce qui fut fait. Adonc saillirent hors la chaussée, où les damoyselles les attendoient. Et quand le seigneur du chasteau les veid, et qu'il cogneut Urgande la descogneue : Ha dit il, Seigneur, si vous ne me gardez de ceste damoyselle, je suis mort. Si Dieu m'ayde, respondit il, ce ne feray je pas, mais plustost sera fait de vous ce qu'elle commandera. Puis s'adressa à Urgande, et luy dit : Madame, voicy le seigneur de ce chasteau, que vous plaist il qu'il en soit fait ? Tranchez luy la teste, respondit Urgande, s'il ne vous rend mon amy qu'il tient en ses prisons, et la damoyselle qui luy fit venir. A ceste parole celluy des lyons haulça l'espée pour l'espoventer, mais le chevalier s'escria : Ha, seigneur, ne me tuez, j'obeiray à ce qu'elle commande. Or vous en despechez doncques, dit il. Lors appella le seigneur de leans l'ung des hallebardiers, et luy dit : Va à mon frere, et luy diz que s'il me veult jamais veoir vif, qu'il face venir diligemment le chevalier prisonnier, et la damoyselle qui l'amena. Aussi tost y courut ce varlet, et vindrent la damoyselle et le chevalier, auquel celuy des lyons dit : Remerciez ceste dame, qui a tant fait pour

vous, et certes vous la debvez bien aymer : car elle a prins beaucoup de travail pour vous tirer hors [XXXIX] de ceste captivité. Je l'ay aymée, respondit l'aultre, et l'aymeray plus que jamais. Mais devant qu'il eust achevé la parole, Urgande le courut embrasser, et luy elle. Puis le chevalier des lyons demanda que l'on feroit de celle que l'on leur avoit amenée. Il fault qu'elle meure, respondit Urgande, pour luy faire cognoistre sa temerité. A l'instant cette pauvre damoyselle fut si fort enchantée, qu'elle se veaultroit dans les marais fangeulx, ny plus ny moins que feroit ung porc, et de fait elle y entra si avant, qu'elle s'en alloit jecter en la riviere sans le chevalier des lyons qui pria tant Urgande, qu'elle luy pardonna pour ceste fois : Pourveu, dit Urgande, que jamais n'y retourne, aultrement elle payera tout ensemble. Quand le seigneur du chasteau veit la damoyselle saulvée par la requeste de celluy des lyons, il luy dit : Seigneur, j'ay satisfaict à ce que m'avez demandé, pourtant je vous supplie me donner congé de m'absenter de celle qui ne m'ayme guieres. Vrayement, respondit Urgande, pour l'honneur de celluy que vous requerez, j'en suis contente, et vous en allez. Quand il fut party, le chevalier des lyons, qui estoit encores esbahy, à quelle occasion ceste damoyselle se mettoit ainsi sans contraincte dans les fanges, luy demanda qui la mouvoit de ce faire. Seigneur, respondit elle, il me sembloit que de tous costez l'on me brusloit d'une torche ardente, et pour me garentir, je me voulois jecter en l'eaue. A ceste parole se print le chevalier des lyons à rire, luy disant : Damoyselle m'amye, vostre folie fut grande, de vouloir faire mal à qui s'en sçait si bien venger. Or avoit Galaor esté present à toutes ces choses, et pourtant dit au Geant : Monsieur je desirerois grandement que cestuy me feit cheva-

lier: car si le Roy Lisuart est renommé, c'est pour ses biens, mais ce chevalier le merite estre pour sa force et hardiesse. J'en suis trescontent, respondit le Geant, allez à luy, et l'en priez, et s'il vous refuse, ce sera sa coulpe. A l'heure mesmes partit Galaor avec quatre Escuyers, et deux damoyselles, et s'approchant du chevalier des lyons, le trouva encores dessoubz les ormes. A son arrivée fut receu amyablement de celluy vers lequel il alloit, qui le trouva l'ung des plus beaulx gentilz hommes qu'il eut oncques veu: puis luy dit Galaor: Sire chevalier, je vous viens demander ung don. Vrayement, respondit le chevalier, s'il est raisonnable je le vous octroye. Je vous prie doncques par courtoysie, dit Galaor, que presentement me faciez chevalier, et ce faisant me releverez pour ce coup d'aller vers le Roy Lisuart lequel j'en allois supplier. Mon ami, respondit il, vous feriez à vous mesme tort de laisser à si bon occasion le meilleur Roy du monde, pour prendre ung pauvre chevalier tel que je suis. Seigneur, dit Galaor, la grandeur du Roy ne pourroit mettre en moy l'effort, que y a mis le combat que je vous ay veu nagueres faire, pourtant s'il vous plaist accomplissez en moy ce dont je vous ay requis. Je serois, respondit il, trop plus content de vous donner tel aultre don que me sçauriez demander : [*v*°] car cestuy ne m'appartient, ny à vous est honorable. Et ainsi qu'ilz estoient sur ces termes, Urgande non esperée arriva vers eulx, dont le chevalier aux lyons fut aise : et n'ayant encores entendu aucune chose de leur propos, dit au chevalier des lyons : Que vous semble de ce gentil homme ? Il me semble, respondit il, l'ung des plus beaulx que je veids oncques, mais il me demande ung don qui n'est, ny à luy, ny à moy convenable. Quel est il ? dit Urgande. Que je lui donne chevalerie, respondit le chevalier, encores qu'il

se soit mis en chemin, deliberé d'aller requerir le Roy Lisuart de ce faire. Certainement, dit Urgande, à luy retarder y auroit plus de mal que de bien, et luy conseille qu'il ne desiste de sa requeste : car vous ne la luy devez refuser, veu que je vous puis asseurer qu'elle sera en luy mieux employée, qu'à nul aultre qui soit en toutes les isles de ceste mer, excepté ung. Puis qu'ainsi est, respondit le chevalier, au nom de Dieu soit : allons en quelques esglise pour faire la vigile. Il n'en est besoing, dit Galaor : car j'ay ce jourd'huy ouy messe, et veu le precieux corps de Jesuschrist. Il suffit, respondit le chevalier. A l'heure luy chaussa l'esperon droit, et l'accollant, luy dit : Vous estes maintenant chevalier : parquoy prenez l'espée de celluy qui vous sera plus agreable. Vous me la donnerez donc, s'il vous plaist, respondit Galaor, veu que de nul aultre je ne l'accepteray de mon gré. Lors appella ung Escuyer qu'il avoit fait venir, lequel en tenoit une : mais Urgande s'avança, et lui dit : Non, non, vous en aurez bien une meilleure, prenez ceste la qui pend à cest arbre : laquelle vous trouverez trop plus belle. Et incontinent tous regarderent à l'arbre, mais ilz ne veirent riens, dequoy elle se print fort à rire, leur disant : Vrayement, il [y] a bien dix ans qu'elle y pend, encores que nul passant pardevant l'ayt apperceue. Or regardez maintenant, car ung chascun la pourra veoir. Et à l'instant fut de tous veue attachée à une des branches de l'arbre, aussi claire que si à l'heure elle y eust esté mise et pendoit tout joignant son fourreau couvert d'or et de soye, autant entier que si presentement il eust esté fait. Adonc s'en approcha le chevalier des lyons, et la print, puis la seignant à Galaor, luy dit : Une tant belle espée est convenable à tant beau chevalier que vous estes, et bien povez croire que celle ne vous hait, qui si long temps la

vous a gardée. De tresbon cueur la remercia Galaor, et aussi le chevalier des lyons, puis leur dit : Je vous supplie m'excuser, car je suis contrainct de partir presentement d'avec vous, et n'estoit qu'il me fault retirer où l'on m'attend, il n'y a compaignie que je desirasse tant que la vostre. Et pourtant, Sire, dit il à celluy qui l'avoit fait chevalier, je vous prie me dire où je vous pourray trouver à mon retour. En la maison du Roy Lisuart, respondit il, en laquelle je seray fort ayse de vous veoir, et pource qu'il n'y a long temps que je suis chevalier, j'ay grand vouloir d'y faire quelque sejour, pour acquerir honneur, comme vous ne sçauriez faillir de faire. Certes, dit Galaor, je vous y suyvray en brief. [XL] Puis dit à Urgande : Madame, vous m'avez tant obligé à vous, que s'il vous plaist me tiendrez pour vostre chevalier prest à vous obeyr quand il vous plaira me commander. Et ainsi se departit d'eulx retournant vers le Geant qui l'attendoit le long de la riviere, où il s'estoit caché, à ce qu'il ne fust apperceu. Mais entendez qu'ainsi que Galaor devisoit avec Urgande, et le chevalier des lyons, l'une des damoyselles de Galaor s'enquit tant à celles d'Urgande, qu'elle sceut que le chevalier des lyons estoit Amadis filz du roy Perion de Gaule, lequel Urgande avoit là fait venir, pour tirer à force d'armes son amy, que l'on detenoit prisonnier : car pour enchantement ne l'eust sceu faire, pource que la dame de leans estoit tant sçavante en tel art, et l'avoit premier enchanté que sa maistresse. Et pourtant ne craignoit pour le luy faire perdre, que la force des armes, à l'occasion dequoy elle avoit fait dresser ceste coustume, que ce bon chevalier a mis[e] à fin, et delivré comme avez peu veoir, celuy pour lequel sommes icy venus, et lequel la damoyselle niepce de la dame de ce chasteau, qui nagueres se vouloit jecter en

l'eaue, y avoit amené. Puis aussi tost que Galaor fut party d'Urgande, elle demanda au chevalier des lyons s'il cognoissoit celuy qu'il avoit fait chevalier. Non, dit il, madame. Vrayement, respondit Urgande, c'est bien raison que sachez qui il est : car il a si bon cueur, que si vous vous rencontriez ne vous cognoissant, il en pourroit venir trop d'inconvenient. Pourtant je vous advise que vous estes freres de pere et de mere, et est celuy que le Geant emporta, n'ayant encores que deux ans et demy : mais maintenant il est tel, et si grand que vous le voyez, et pour l'amour de vous et de luy, j'ay si long temps gardé ceste espée, avec laquelle je vous asseure qu'il fera plus de commencement d'armes, que oncques chevalier ne feit en la grand Bretaigne. De grand joye qu'en eut Amadis luy vindrent les larmes aux yeulx, et dit à Urgande : Ha, madame, je vous supplie me dire où je le trouveray. Il n'est besoin pour le present que le cherchez, respondit Urgande. Comment, dit Amadis, il est donc force que ce qui est de luy predestiné s'accomplisse premier que je le trouve ? Ouy bien, respondit elle, et si ne sera pas si aisé à cognoistre que vous pensez. Assez long temps continuerent leurs propos, et tant que Urgande s'en voulut aller seule avec son amy, et commanda à Dieu Amadis, qui print le chemin de Vindi[li]sore où en ceste saison le roy Lisuart sejournoit. Et pour ceste heure l'histoire s'en taira, et continuera ce qu'il advint à Galaor estant nouvel chevalier, lequel arrivé où estoit le Geant, luy dit : Pere, je suis (graces à Dieu, et à celuy vers qui m'avez envoyé) maintenant chevalier. Mon filz, respondit le Geant, j'en suis tresaise. Puis qu'ainsi est vous m'octroierez ung don s'il vous plaist. Comment, dit Galaor, estimeriez vous que je le vous voulsisse refuser, si n'estoit que me voulsissiez destourner d'aller acquerir honneur ? Mon filz,

respondit le Geant, plustost en vouldrois je l'augmentation, et ce [*v*°] que je veulx vous y servira. Demandez le donc, dit Galaor : car je le vous octroye. Mon filz, respondit le Geant, quelque fois m'avez ouy plaindre d'Albadan le Geant, lequel occist en trahison mon pere, et encores me detient par force la roche de Galtares, qui justement m'appartient. Je vous prie que vous m'en faites la vengeance, que aultre que vous ne peult faire : et vous souvienne du traictement et nourriture que je vous ay faite, aussi l'amytié que je vous porte, qui est telle, que je mettrois ma personne jusques à la mort pour la vostre. Ce don, dit Galaor, ne me devez demander : mais commander le faire. Et quant à moy, je vous supplie soyez content qu'avec Albadan je vuide ce different, puis que de si pres il vous touche. Et croyez que si j'en eschappe vif, je seray encores plus prest à faire, et accomplir toutes aultres choses qui seront à vostre honneur et proffit, que je n'auray esté de ceste cy, et seray en ce devoir tant que ma vie pourra durer, pour tesmoignaige de l'obligation que j'ay à vous : et sans plus sejourner allons presentement vers celuy à qui nous avons affaire. Au nom de Dieu soit, respondit le Geant. Ainsi prindrent le chemin de la roche de Galtares, mais ilz ne cheminerent longuement que Urgande les attaignit, et lors s'entrecogneurent, puis dit Urgande à Galaor : Mon filz, sçavez vous qui vous a fait ce jourd'huy chevalier ? Ouy certes madame, respondit Galaor : ce a esté le meilleur chevalier de qui oncques je ouys parler. Il est bien vray, dit elle : car il vault encores mieulx que vous ne pensez, mais je veulx que vous sachez son nom. Alors appella Gandalaz le geant, et luy dit : Gandalaz, ne sçaiz tu que ce chevalier que tu as nourry est filz du roy Perion, et de la royne Elisene, et que pour les paroles que je te dis

tu le prins, et l'as fait nourrir et eslever ? C'est verité, respondit le Geant. Or Galaor mon amy, dit Urgande, celuy qui vous a fait chevalier est vostre frere, et vostre aisné de deux ans. Pourtant quand vous le verrez portez luy honneur, et mettez peine de luy ressembler en hardiesse et bon vouloir. Est il possible, respondit Galaor, que le roy Perion soit mon pere, la royne Elisene ma mere, et que je soye frere de si bon chevalier ? Ouy vrayement, dit elle. Or Dieu soit loué, respondit Galaor, maintenant je vous puis asseurer que je suis en plus grand soucy qu'au paravant, et que ma vie ne sera espargnée, puis qu'il me convient estre tel que celuy que vous avez nommé. Et sans passer plus avant Urgande s'en retourna le chemin qu'elle estoit venue, et le Geant et Galaor suyvirent celuy qu'ilz avoient commencé. Et cheminant, Galaor demanda au Geant, qui estoit ceste damoyselle qui avoit parlé à eulx. C'est dit le Geant, Urgande la descogneue, qui ainsi se nomme, pour ce que souvent se transforme et fait incogneue. Et devisans de ces propos, arriverent sur le bort d'une riviere, où ilz se voulurent refraischir, et pource qu'à l'heure la chaleur estoit fort vehemente, ilz firent dresser une tente, où ilz ne furent long temps, qu'ilz virent venir vers eulx deux damoyselles, par deux divers chemins, qui toutes deux se joignirent ensemble, au devant [XLI] de ce pavillon. Et quand elles apperceurent le Geant, elles voulurent fuyr : mais Galaor les vint asseurer, et gracieusement les feit retourner, puis leur demanda où elles alloient. L'une respondit : Je m'en voys par le commandement de ma maistresse, veoir une bataille bien estrange, d'ung seul chevalier qui a entreprins combatre le fort Geant de la roche de Galtares, affin que je luy en sache dire des nouvelles. Quand l'aultre l'entendit : Je m'esbahis, dit elle,

de ce que vous dites. Y a il au monde chevalier qui ose entreprendre telle folie ? Certes, dit l'aultre, c'est verité. Vrayement, respondit la derniere, encores que mon chemin s'adonne ailleurs, je suis contente de me destourner, et vous suyvre, pour veoir chose si peu croiable. Et de ce pas voulurent prendre congé de Galaor, mais il leur dit : Damoyselles, ne vous hastez tant, et nous attendez, s'il vous plaist, car nous vous y ferons compaignie. Ce qu'elles luy accorderent, tant pour la bonne grace qu'il avoit en ce nouvel accoustrement de chevalier, qu'aussi pour l'excellente beaulté de luy, qui estoit telle, qu'elles prenoient grand plaisir à le reguarder. Lors tira Galaor le Geant à part, et luy dit : Pere, je desireroys fort que vous ne vinssiez plus avant avec nous, et que me layssissiez aller avec ces damoyselles faire ce que je vous ay promis. Cecy disoit il à ce qu'elles ne sceussent que il estoit, et que l'on ne le souspeçonnast de ceste entreprise : parquoy le Geant oultre son gré le luy accorda. Ainsi s'en alla Galaor avec ces femmes, et trois Escuyers que le Geant luy laissa pour porter ses armes. Et tant cheminerent qu'ilz arriverent à deux lieues pres de la roche de Galtares, où ilz s'inviterent en la maisonnette d'ung hermite, auquel des le soir Galaor se confessa. Mais quand il luy declaira qu'il alloit pour ce combat, le bon hermite fort espoventé luy feit plusieurs remonstrances, disant : Mon filz, qui vous a mis en ceste temerité, veu qu'il n'y a en toute ceste contrée dix telz chevaliers que vous estes qui l'osassent assaillir, tant est ce diable grand et espoventable ? Et vous qui estes si jeune, vous mettant en danger, voulez perdre le corps et l'ame, pource que ceulx qui sciemment se presentent à leur mort, sont d'eulx mesmes homicides ? Pere, respondit Galaor, Dieu fera de moy sa volunté : car en nulle maniere je ne laisseray

ceste entreprise. Grande compassion en eut le preudhomme, et telle que les larmes luy en vindrent aux yeulx : et ne luy peult aultre chose dire, sinon : Je prie Dieu, mon enfant, qu'il soit en vostre ayde, puis qu'aultrement ne me voulez croire. Mon pere, respondit Galaor, je vous supplie ayez souvenance de moy en voz prieres. Et ainsi jusques au lendemain passerent la nuict, puis ayant ouy messe, Galaor s'arma et s'en alla à la roche qui n'estoit loing de l'hermitaige : car de là l'on povoit veoir la forteresse, et les grosses tours, qui luy donnoient bien marque d'ung tresfort chasteau. Quand l'une des damoyselles veid qu'ilz approchoient si pres, elle demanda à Galaor s'il cognoissoit le chevalier, qui devoit combatre. Je pense, respondit [*v*°] il, l'avoir veu aultresfois. Mais dites moy vous mesmes, de quel lieu vous estes partie pour venir veoir ce passetemps, et qui est la dame qui vous y a envoyée ? Aultre ne le peult sçavoir, respondit elle, que le chevalier mesmes qui doit combatre. Et tant continuerent leurs propos, qu'ilz arriverent joignant le chasteau d'Albadan, duquel ilz trouverent la porte fermée. Lors Galaor s'approchant de pres, appella le portier. A ce cry vindrent deux hommes sur le portal, qui luy demanderent qu'il cherchoit. Allez, respondit Galaor, dire à Albadan, que c'est ung chevalier, qui le vient par Gandales deffier : et que s'il ne sort promptement, il monstrera qu'il est de beaucoup moindre valeur que de reputation. Vous avez raison, dirent (en se mocquant) ceulx à qui il parloit. Mais il vous pourra bien tost apporter ung remede contre vostre colere, si vous mesmes n'y remediez à la course. Alors s'en partit l'aguette, qui alla dire au Geant les nouvelles. Et quand les damoyselles entendirent, que c'estoit Galaor mesmes, qui devoit executer l'entreprise, elles furent trop esbahies, et luy dirent :

Ha seigneur vous faites trop grande folie. Or vueille Dieu vous secourir, telement qu'à vostre honneur vous puissiez delivrer, et mettre à fin si haulte chose que vous entreprenez. Et quand à ma part, dit l'une, je ne sejourneray plus avec vous : car je mourroys seulement de veoir ce monstre à qui vous avez affaire. Damoyselles, respondit il, puis que vous n'estes asseurée, retirez vous en l'hermitaige, où nous avons dormy ceste nuict, et si je ne meurs, je me rendray incontinent vers vous. Vrayement, dit l'aultre damoyselle, quoy qu'il en puisse advenir, je ne partiray que j'en aye veu la fin. Et ainsi l'asseurance de l'une arresta l'aultre : toutesfois elles se retirerent ung peu à l'escart, le long d'une forest pour n'estre veues, et aussi esperant se saulver si mal advenoit au chevalier.

Comme Galaor vainquit le Geant de la Roche de Galtares.

CHAPITRE XIII

De ces nouvelles fut le Geant incontinent adverty : parquoy bien tost apres saillit hors du chasteau, monté sur ung cheval de grandeur proportionnée à la sienne : car il sembloit ung Elephant, et luy dessus faisoit mieulx souvenir d'ung colosse, ou d'une montaigne se mouvante que d'ung chevalier. Or s'estoit il armé d'unes lames de fer, si longues, qu'elles le couvroient depuis la gorge jusque sur la selle du destrier. En sa teste portoit ung fort armet, clair et luysant, et en sa main [XLII] une pesante masse d'acier qui estoit le baston avec lequel plus communéement il combatoit. Grandement

furent espoventez les Escuyers et damoyselles de le veoir, et Galaor mesmes ne fut si asseuré qu'il ne s'en estonnast : toutesfois il se resolut, de sorte que tant plus il s'approchoit, et moins estimoit ceste grande masse. Quand le Geant le veid si audacieusement marcher vers luy, il luy dit : Je m'esbahis, demy homme, comme tu oses si hardiement attendre ta mort : celuy qui t'y a envoyé devoit emprunter ton couraige, ou toy sa corpulence, mais il m'a voulu abiller ce desjeuner avant le repas entier. Galaor qui ne fut content de tel mespris, luy respondit : Penses tu, grand animal, que ton abayement puisse faire ou toy mieulx, ou moy moins valoir ? J'ay fiance en celuy qui abaissa l'orgueil du grand Philistin, qu'il te rendra plus vile que ce sable. Trop marry se trouva le Geant de ces paroles : parquoy sans aultre chose dire, haulsa la masse pour l'acabler, et sembloit à son desmarcher que ce fust une tour qui se renversast. Lors Galaor legier et adroict baissa la lance et au plus roide courir de son cheval, l'attaignit en l'estomac si vivement, qu'il feit perdre à ce grand Polyphemus ung des estriers, et la lance vola en esclatz. Au passer le cuyda le Geant attaindre de sa masse : mais il coula oultre trop soubdainement, et cheut le coup en vain, et la masse qui estoit lourde, et comparable à une grande poultre, tirée de la fouldroyante force du bras, s'avalla de telle roideur, que le Geant mesmes ne la sceut retenir, qu'il n'en donnast par les flancs de son cheval si merveilleux coup, qu'il le assomma, et tomba mort dessoubz luy, dont le Geant demeura long temps sans se povoir relever. Ce pendant Galaor retourna à luy, et tant luy feit passer le cheval sur le ventre, qu'il ne se povoit bonnement resouldre : car aussi tost qu'il y essayoit, Galaor le pressoit de si pres, qu'il luy faisoit donner du

nez à terre : mais à la fin, le cheval mesmes de Galaor bruncha pour l'espesseur du corps, au moyen de quoy il tomba bas, comme le Geant. Toutesfois voyant le danger où il estoit, par sa dexterité promptement se releva, et s'approchant de son ennemy, meit la main à l'espée, que Urgande luy avoit donnée, avec laquelle, ainsi que le Geant levoit sa masse, il luy donna tel coup dessus le manche, qu'il le meit en pieces, et ne luy en demeura que bien peu au poing, dont il frappa Galaor de telle roideur, qu'il fut contrainct mettre une main à terre, pour se soustenir. Ce nono[b]stant il ne le peult estonner, ains vint au Geant, qui tenoit encores haulcé ce reste de masse, pour luy en donner de rechef, dont il se sceut bien guarentir : car en se destournant, il luy jecta ung revers de si grand force, qu'il luy couppa le bras joignant de l'espaule, et de force passa l'espée oultre, rencontrant la jambe du Geant, laquelle il fendit quasi à moytié : parquoy il sentit si grand douleur, qu'il s'escria à haulte voix : Ha moy malheureux, je suis deffait par ung seul homme. Et de raige qu'il avoit, se cuyda avancer pour saisir Galaor : mais pour la [*v*°] grand playe qu'il avoit en la jambe, ne peult marcher plus avant, et fut contrainct se seoir à terre. Ce pendant Galaor s'approcha (ainsi que le Geant avançoit le bras pour le prendre) et au descouvert luy donna tel coup, qu'il luy emporta la plus part de la main droite. Par ce moyen fut le Geant desnué de ses forces : car il s'estoit tant travaillé qu'il cheut en la place, sans avoir plus le povoir de se relever. Par ce moyen Galaor aiséement luy trencha la teste, laquelle il feit emporter par ses Escuyers. Ce que voyant les damoyselles, retournerent de leur embusche, et vindrent veoir ceste merveille, disant à Galaor : Certes, bon chevalier, bonne nourriture a fait en vous celuy qui

vous a eslevé : car à ce qu'avons entendu, il en a le proffit, et la vengeance, et vous l'honneur tresgrand. Et ainsi qu'ilz s'en vouloient retourner, ilz adviserent sortir du chasteau dix chevaliers enchainez ensemble, qui luy cryoient : Venez, seigneur, venez recevoir ceste place, puis que vous avez fait mourir celuy qui si miserablement nous y detenoit prisonniers. Que vous en semble ? dit Galaor aux damoyselles. Devons nous meshuy sejourner leans ? Certes, dirent elles, nous sommes d'advis que ouy. Ainsi s'en allerent au chasteau, où Galaor feit defferrer les prisonniers. Et peu apres fut par ceulx de leans apporté viande pour le faire disner et sa compaignie. Quand ilz eurent repeu, et visité à leur aise la forteresse, les subjectz de la Roche vindrent tous vers celuy, qui l'avoit nouvellement conquise, et luy en voulurent faire hommaiges, comme à leur seigneur, lesquelz il ne voulut nullement recevoir : car il leur monstra que ce qu'il en avoit fait, estoit pour Gandales, à qui de droict la place appartenoit. Et moy, dit il, comme son bien obligé, suis venu y faire son logis. Pourtant je vous prie l'y bien recevoir tous, et luy obeyr comme à vostre droicturier et naturel seigneur : et je suis seur qu'il vous traictera avec toute amour, et gracieuseté. Ce qui leur fut agreable, et respondirent d'une voix, qu'il seroit le bien venu. Car nous esperons, dirent ilz, que comme celuy à qui sommes vassaulx et subjectz, il essayera à nous soulager, en lieu que l'aultre nous traictoit en esclaves : et vous tenons pour nostre liberateur, qui l'avez vaincu. Ces choses dites et accordées, s'en partit Galaor avec sa compaignie, et retournerent en l'hermitage, où l'hermite estoit attendant de leurs nouvelles : lequel fut fort aise quand il veid Galaor retourner si heureusement : car aultrement il jugeoit devoir advenir, parquoy luy dit : Mon filz,

vous devez bien louer nostre Seigneur, et l'aymer, puis qu'il vous ayme tant d'avoir permis que si belle vengeance fust par vous executée. Peu sejourna Galaor avec le preudhomme, ains le lendemain, apres avoir receu sa benediction, rentra en son chemin. Lors l'une des damoyselles luy pria qu'il fust content qu'elle allast en sa compaignie, ce qu'il luy accorda. Et moy, dit l'aultre, je prendray aultre chemin : car je ne vins par deça, sinon pour veoir la fin de ce combat, duquel j'ay tant veu que j'ay loy d'en [XLIII] compter aux aultres. Pourtant je m'en voys en la court du roy Lisuart trouver ung mien frere, qui est allé devant. Damoyselle m'amye, dit Galaor, je vous prie, si vous y trouvez ung jeune chevalier, qui portes unes armes de lyons, luy dire que le gentilhomme, à qui nagueres il donna chevalerie, se recommande à luy humblement, et qu'il luy mande qu'il mettra peine de honorer l'ordre qu'il a receu de luy : et que quand nous serons ensemble, je luy feray entendre de nostre estre plus qu'il n'en sçait. Ainsi la damoyselle print congé de Galaor, lequel la commanda à Dieu, puis dit à l'aultre : Damoyselle m'amye, vous sçavez que j'ay mis à fin la bataille du Geant, et que vous me distes avant que je la commençasse, que celuy qui combatroit sçauroit qui est celle qui vous fait venir par deça. Il est vray, respondit la damoyselle, et si avez desir de la cognoistre, si me suyvez, et je la vous monstr[er]ay dedans cinq jours. A cela ne tiendra, dit Galaor. Ainsi cheminerent ensemble si longuement, qu'ilz arriverent pres d'ung chemin fourché, et Galaor qui marchoit devant, pensoit qu'elle le suyvist, mais elle s'estoit arrestée derriere, et quand elle le cuyda attaindre, se fourvoya à ce chemin fourché. Cecy advint à l'entrée de la forest de Bragnada : laquelle depart les contrées de Claire, et de Gresca, où il n'eut

loing cheminé, qu'il entendit une voix qui crioit : Ha bon chevalier, secourez moy. Lors Galaor tourna la teste pour veoir que c'estoit. Je croy, dit l'Escuyer, que ce soit la damoyselle qui vient de partir d'avec nous. Comment, respondit Galaor, nous a elle laissé[s] ? Ouy certes, dit l'Escuyer, elle a prins le chemin à gauche. Certainement, respondit-il, je l'ay tresmal guardée. Et hastivement sans prendre son armet, ayant seulement son escu et sa lance, courut tant qu'il peut où il avoit entendu la voix, et advisa assez pres de là cinq hommes de pied, armez de brigandines, cabassetz, et hallebardes, et ung Nain à cheval, qui frappoit la damoyselle d'ung baston qu'il tenoit en la main. Quand Galaor les eut approchez, il s'adressa au Nain, et luy dit : Creature vilaine et abhominable, Dieu t'envoye malencontre. Et ce disant tourna le gros bout de sa lance, duquel il luy donna tel coup, qu'il le feit tomber à terre tout estourdy. Adonc ses hallebardiers coururent sus à Galaor, et l'assaillirent de toutes pars : mais au premier qu'il rencontra, donna si rudement du boys de sa lance, qu'il le jecta à terre : puis rua sur l'ung des aultres (qui luy avoit mis la poincte de sa hallebarde si avant dans l'escu, qu'il ne la povoit retirer) et luy donna de la lance au travers du corps. Quand le tiers veid telle execution, il se print à fuyr au plus espes de la forest, et ne le peut Galaor attaindre : au moyen dequoy retourna vers le Nain, qui s'estoit remonté et à course de cheval fuyoit comme l'aultre, tant qu'il povoit, et en fuyant cryoit : Lasche chevalier, à malheure frappas tu oncques mes gens, car tu en mourras de malle mort. Quand Galaor veid que le Nain travailloit tant à se saulver, il ne le voulut poursuyvre plus avant, mais descendit pour [*v*°] veoir si sa lance qu'il avoit mise dans les trippes de celuy qui gisoit mort

en la place estoit encores entiere, et la trouva aussi saine que paravant : parquoy la bailla à son Escuyer, et dit à la damoyselle : Marchez devant, et je vous garderay, si Dieu plaist, mieulx que je n'ay fait. Et reprindrent le chemin qu'ilz avoient laissé, par lequel n'eurent longuement cheminé, qu'ilz trouverent une riviere nommée Braz, laquelle l'on ne povoit passer à guay. Or marchoit la damoyselle assez loing devant Galaor, et trouva le passagier si à propos, qu'elle passa la premiere : et ce pendant arriva Galaor, lequel attendant le batteau, apperceut retourner le Nain vers luy criant à haulte voix : Vilain trahistre, vous estes mort, et si laisserez la damoyselle que vous me tollustes. Peu de cas faisoit Galaor de ses paroles, mais il regarda plus oultre, et veid qu'avec le Nain venoient trois chevaliers bien equipez, et disoit l'ung des trois aux aultres : Ce seroit laschement fait de nous adresser trois ensemble contre ung seul : et quant à moy, je ne veulx ayde nulle. Ce disant laissa courre le plus roide qui peut son cheval à Galaor, qui s'estoit appareillé pour les recevoir, et ainsi se rencontrerent de telle sorte, que le chevalier du Nain faulça le harnois de Galaor, et luy feit sentir à nud le fer de sa lance, non pas grandement. Mais Galaor le luy rendit si doublement qu'il le desarçonna, le faisant tomber à terre esvanouy de ce sault, dequoy les aultres furent si esbahis, qu'ilz vindrent eulx deux contre Galaor. L'ung failloit son coup, et l'aultre brisa sa lance sur l'escu. Et Galaor bien deliberé de se venger, attaignit ce dernier en la veue, si rudement qu'il luy feit voler l'armet de la teste, et perdre les estriers pres de cheoir. Ce pendant ce second, qui n'avoit encores rompu, retourna à Galaor, et rompit à ce coup : toutesfois encores que l'attainte fust grande, le harnois n'en fut aulcunement endommaigé. Quand les

ungs et les aultres eurent rompu leur boys, ilz meirent la main aux espées, et se prindrent à se chamailler. Durant ceste meslée, le Nain crioit sans intervalle à ses gens : Guardez qu'il ne vous eschappe, tuez le qu'il ne fuye. Lors Galaor s'approcha de celuy qui avoit perdu son armet, et luy eust fendu la teste, s'il n'eust paré le coup de son espée : ce nonobstant il fut attaint du bout de celle de Galaor, qui luy entama la teste, si avant qu'il tomba mort en la place. Et quand le tiers veid son compaignon mort, il eut telle frayeur qu'il tourna le dos, et s'enfuyt : mais Galaor le poursuyvit de si pres, qu'il luy donna du taillant de l'espée sur l'armet, et glissa le coup sur le haulbert, dont il feit voler grand quantité des lames. Trop fut la crainte de ce fuyart augmentée, sentant son ennemy si pres de soy : parquoy pour mieulx se guarentir, jectant son escu sur ses espaules, plus que devant se meit à fuyr. Ce que voyant Galaor ne le poursuyvit oultre, ains se hasta de retourner, pensant prendre le Nain, et l'attacher par les jambes à quelque arbre. Toutesfois le Nain s'en guarda bien, car il fuyoit encores mieulx que l'aultre. [XLIIII] Pourtant vint Galaor au premier qu'il avoit abbatu, lequel retournant de pasmoison se relevoit, et luy dit Galaor : Vrayement il me desplaist de vostre infortune, et non de celuy de voz compaignons : car comme bon chevalier vous adressastes seul à moy, encores que je ne sache à quelle occasion, veu que oncques ne vous meffeis que je sache. Il est vray, respondit le chevalier : toutesfois entendez que ce Nain nous dit que l'aviez batu, tué ses gens, et prins par force une damoyselle qui vouloit aller avec luy. Vrayement, dit Galaor (luy monstrant la damoyselle qui l'attendoit de l'aultre part de la riviere), il a faulsement menty. Et qu'ainsi soit si je l'avois forcée, elle ne m'at-

tendroit de son gré, comme elle fait. Mais elle s'esguara en ceste forest, et le Nain la rencontra, qui la vouloit oultre son gré emmener : et pource qu'elle ne luy voulut obeyr, l'oultragea grandement d'ung baston. Ha trahistre qu'il est, respondit le chevalier, en sa malheure me feit il oncques venir icy, si je le rencontre. Et pource que Galaor le trouva de si bonne sorte, il feit reprendre son cheval, qui estoit eschappé, et [le] luy rendit, luy priant que s'il veoit le Nain, qu'il le punist de ceste trahison. Ce fait entra en la barque, et passa l'eaue, puis continuerent la damoyselle et luy le chemin qu'ilz avoient commencé : et tant qu'entre nonne et vespres, la damoyselle luy monstra ung chasteau fort beau au hault d'une montaigne, et luy dit : Ce sera le meilleur pour meshuy nous loger leans. Et de fait ilz y descendirent, où ilz furent tresbien receuz : car c'estoit où demeuroit la mere de celle qui le guidoit. Puis aussi tost que Galaor fut desarmé, la damoyselle luy dit : Affin que je vous tienne promesse, s'il vous plaist attendrez ceans, jusques à mon retour, qui sera brief, et si vous apporteray certaines nouvelles de celle que desirez veoir. J'en suis content, respondit Galaor, pourveu que faciez peu de sejour, car j'ay affaire grandement ailleurs. Ne vous chaille, dit la damoyselle, vous me verrez bien tost. Et s'en partit, faisant telle diligence, que Galaor ne s'ennuya de sa demeure. Et elle de retour le feit monter à cheval, et s'en allerent ensemble cheminant au travers de la forest, au saillir de laquelle la nuict les print. Lors la damoyselle (laissant le droict chemin) tira à costé, et tant allerent que la plus part de la nuict estoit ja passée quand ilz arriverent pres d'une bien belle ville, qui Grandares se nommoit. Et estans joignans la porte du chasteau, la damoyselle luy dit : Descendons maintenant, et venez

apres moy, car leans je vous monstreray celle que je vous ay promise, et ne laissez voz armes, pource que l'on ne sçait communéement ce qui peult advenir. La damoyselle marcha devant, et Galaor la suyvit tant qu'ilz vindrent pres d'une muraille. Adonc luy dit la damoyselle : Montez ici, et je yray de l'aultre part vous attendre. Ce qu'il feit avec grand peine pour la pesanteur de ses armes, mesmes de son escu et heaulme, dont il estoit armé. Quand la damoyselle le veid amont, elle entra dans le palais pour le guider comme elle avoit com[*v°*]mencé. Ce pendant Galaor descendit, et s'assit joignant une poterne qui entroit dans ung jardin, où il demeura si longuement, que la damoyselle la vint ouvrir, avec l'une de ses compaignes, mais avant qu'il entrast dedans, elles luy dirent : Encores que vous soyez venu jusques icy, si fault il, devant que passiez oultre, que nous dissiez de qui vous estes filz. Laissons cela, respondit Galaor : car j'ay tel pere que (jusques à ce que mieulx je vaille) je suis content de point ne le nommer. Toutesfois, dit l'une, il convient que nous le sachions, car ce ne sera pour vostre dommaige. Je suis, respondit il, filz du roy Perion de Gaule, et de la royne Elisene, et si n'y a pas six jours que je ne le vous eusse sceu dire. Or attendez donc, dit la damoyselle. Puis le feirent desarmer, luy jectant ung manteau sur ses espaules, et passerent oultre, l'une des damoyselles marchoit devant, et l'aultre derriere. Ainsi rentrerent dans le palais, traversant une chambre, où plusieurs dames ou damoyselles estoient couchées, et si quelque une demandoit qui passoit à telle heure, les damoyselles qui le conduisoient leur respondoient. Et par ce moyen sans qu'il fust apperceu, vindrent jusques à une aultre chambre, en laquelle Galaor entrant veid assise sur ung lict bien paré, une

tresbelle damoyselle, laquelle peignoit ses cheveulx blonds. Quand elle advisa Galaor, elle jecta promptement sur son chef un chappeau de fleurs, et vint recevoir celuy qu'on luy amenoit, luy disant : Mon amy, vous soyez le tresbien venu, comme le meilleur chevalier que je saiche. Et vous madame, respondit il, soyez la tresbien trouvée, comme la plus belle damoyselle que je vey oncques. Adonc la damoyselle qui leans l'avoit guidé, luy dit : Seigneur, voicy ma maistresse. Or suis je maintenant quitte de la promesse que je vous avois faite : et si vous diz plus, qu'elle se nomme Aldene, fille du roy Serolys, et pource que la femme du duc de Bristoya est seur de sa mere, elle la nourrit ceans comme sa fille. Et vous madame, dit elle à ceste jeune princesse, je vous puis asseurer que vous avez maintenant pres de vous le filz du roy Perion de Gaule. Ainsi vous estes tous deux enfans de Roy, et excellens en beaulté : pourtant si vous entreaymez, nul ne vous en sçauroit blasmer. Cela dit, yssit hors de la chambre, et tirant l'huys à soy, les laissa ensemble. Par ce moyen ceste nuict furent les deux amans au plaisir que celuy seul qui a receu pareille fortune peut estimer, qui me guardera d'en tenir plus long propos. Mais venue l'heure qu'il convenoit que Galaor se retirast, il fut advisé par les damoyselles de partir, lesquelles le remenerent au lieu mesmes où le soir il avoit laissé ses armes : et apres qu'il se fut armé, il saillit au jardin par où il estoit entré. Et comme jamais nul bien ne vient sans compaignie de quelque molestie, il trouva dedans le Nain embusché, duquel nagueres je vous ay parlé, qui aussi tost l'apperceut, et s'escria : Par dieu, rustre, mal pour vous entrastes ceans, car vous y mourrez, et la meschante qui vous y a conduict. Puis dit à haulte voix : Saillez, [XLV] chevaliers, saillez, voicy ung homme qui sort de la

chambre du Duc. Pas ne fut lors Galaor endormy, mais legierement franchit la muraille, et se jecta de l'aultre part, où il trouva son cheval, sur lequel il monta : toutesfois le Nain et ses gens, sachant les estres de la maison, le devancerent. Et quand Galaor veid les poursuytes du Nain, il dit à soymesmes : Je veulx mourir si je ne donne mal à ceste injurieuse creature, si j'en puis approcher. Adonc vindrent ceulx du Nain assaillir Galaor, mais il se deffendoit tant vertueusement que nul d'eulx n'osoit s'en tenir trop pres. Toutesfois pour la grand fureur où il estoit, se lança au millieu de tous, frappant à droit et à travers, parquoy eulx resistans au possible l'endommageoient grandement. Lors Galaor voyant que le Nain se retiroit tousjours derriere, delibera de mourir ou de l'avoir, et pourtant baissant la teste, entra en la presse, et feit tant, que devant que sa lance rompist, il en tua deux sur le champ. Puis meit la main à l'espée, avec laquelle il feit tant de merveilles, que le plus hardy luy faisoit voye, car il ne attaignoit homme qu'il ne feist trebuscher en la place. Ce que cognoissant les gens du Nain, luy tuerent son cheval, dessoubz lequel il tomba. Alors c'estoit à qui plustost le frapperoit, et de fait le presserent de si pres, qu'à grand peine eut il moyen de se relever : ce nonobstant malgré eulx, il fut sur bout. Adonc d'autant qu'ilz avoient esté promptz à approcher de luy, estant à terre, ilz furent hastez d'eulx reculer. Et peu au paravant, le Nain pensant que Galaor n'eschapperoit jamais, avait donné du fouet à son cheval pour le luy faire passer sur le ventre, mais le voyant relevé, eut voluntiers tourné bride, toutesfois il feut trop mal à droit : parquoy Galaor avançant le bras print les resnes qu'il tenoit, et du pommeau de son espée donna tel coup en l'estomach de ce vaillant champion, qu'il le jecta par

terre si lourdement que de la cheute le sang luy sortoit par tous les conduictz de la teste. Et legierement se saisit du cheval, lequel comme s'il eust cogneu le change qu'il avoit fait du Nain à l'ung des meilleurs chevaliers du monde, se print à hanir et à se montrer prompt et legier. Et ainsi que Galaor montoit dessus, il feut si pressé qu'il perdit les resnes : lors le cheval l'emporta courant si vistement que impossible luy fust de l'arrester tant qu'il se trouva fort esloigné de ceste canaille. Adonc tourna bride pour aller à eulx, mais il advisa en l'une des fenestres du chasteau, celle qu'il avoit choisy pour amye, qui d'ung linge blanc luy monstroit qu'il se retirast hastivement, ce qu'il feit, pource qu'à la file ses ennemys se renforçoient. Et ainsi se departit d'eulx, et tant chemina qu'il arriva en la forest où pour se refraischir bailla à l'Escuyer son armet. Or entendez que quand les gens du duc le veirent ainsi escamper, les ungs estoient d'opinion de le suyvre, les aultres disoient que ce seroit folie puis qu'il avoit gaigné le boys, et sur telle contestation ne passerent oultre, et demeurerent tous esbahis comme ung seul homme s'estoit peu tant bien desmeller d'eulx. Ce pendant le Nain [*v*°] s'estoit relevé : toutesfois il se sentoit tant moulu et froissé, qu'à grand peine se povoit il soustenir sur ses piedz, et ne faisoit aultre chose que crier : Meschans, portez moy vistement au duc : car je luy vueil faire entendre de qui il se doit venger. Lors à force d'importuner, aulcuns de la trouppe le porterent où le duc estoit. Auquel il recita comme il avoit trouvé la damoyselle en la forest, et que pource qu'il la vouloit amener, elle s'estoit tant escriée qu'ung chevalier estoit venu à son ayde, qui luy avoit tué ses hommes, et donné à luy mesmes plusieurs coups de baston : puis comme il avoit suivy avec trois cheva-

liers pour la luy oster, lesquelz furent defaitz. Finablement luy compta que la damoyselle avoit leans amené ce chevalier, et mis en sa chambre. Alors le duc courroucé luy demanda s'il pourroit cognoistre celle de qui il parloit. Oui sire, respondit le Nain, si je la veoye. A ceste cause furent mandez toutes les femmes qui leans estoient, et aussi tost que le Nain l'advisa, il la recogneut, et dit au duc : Seigneur, voilà celle par laquelle vostre palais est deshonoré. Ha trahistre, dit la damoyselle, tu mentz bien faulcement : car au contraire, sans l'ayde de celuy qui me secourut en la forest, tu m'eusses deshonorée, apres m'avoir vilainement battue. Trop fut le duc irrité contre la damoyselle, et luy dit : Pardieu faulce femelle, je feray que vous me direz verité. Puis commanda qu'elle fust mise en estroicte prison. Toutesfois pour peine que l'on luy feist, ne voulut en riens descouvrir le secret de sa maistresse, combien qu'elle y fust par long temps tourmentée, à grand desplaisir et angoisse de Aldena, qui affectueusement l'aymoit, et ne sçavoit par qui le faire sçavoir à son amy Galaor. Mais l'Autheur ne voulant trop eslongner le propos d'Amadis, le reprent, pour quand la matiere requerra, parachever ce qui advint depuis à Galaor.

Comme Amadis au partir d'Urgande la descogneue, arriva en ung chasteau, ou il luy advint ce que entenderez.

CHAPITRE XIIII

[XLVI] Grand plaisir eut Amadis au partir d'Urgande, tant pour avoir entendu que celluy qu'il avoit fait cheva-

lier, estoit son frere, qu'aussi qu'il s'approchoit du lieu où sejournoit son Oriane, qu'il esperoit veoir en brief. Et tant chemina au travers d'une forest où il estoit entré, que la nuict le surprint avant que trouver maison où povoir loger. Toutesfois à l'obscurité de la nuict, il apperceut au dedans du boys ung grand feu : parquoy picqua ceste part, et en cheminant rencontra une forteresse, et entrevit la clairté des chandelles qui luysoient au travers des vistres de leans : puis s'approchant plus pres, entendit la voix d'hommes et femmes qui chantoient, et s'esbatoient au dedans. Lors vint à la porte, et commença à frapper contre, et crier que l'on ouvrist : mais ceulx du chasteau faisoient tel bruict, qu'ilz ne le povoient entendre. Ce neantmoins tant cria, et heurta, que aulcuns vindrent aux creneaux, qui l'apperceurent, et luy demanderent qu'il cherchoit à telle heure ? Seigneur, respondit Amadis, je suis ung chevalier estrange qui quiers hebergement. Estrange, dit celluy du chasteau, il y pert à ton languaige, mais plus à ta façon d'aller tard : car les nostres cherchent le jour et tu le fuis, craignant estre aperceu, et trouver occasion de combatre : car à telle heure qu'il est, ne se trouveroit par chemin sinon les diables. Certes, respondit Amadis, peu courtois debvez vous estre qui parlez ou peu sçavant, qui sans aultre cognoissance de moy, me reboutez et condamnez. Et croy que si en vous y avoit sens ou prud'hommie, vous auriez quelquefois esté en la peine où je suis, et l'ayant esprouvée en vous, ne la blasmeriez en aultruy. Or espreuve la encores mieulx, si elle te plaist, et te va promener : car ceans meshuy ne mettras le pied. Si Dieu m'ayde, respondit Amadis, je croy que vous ne demandez homme qui vaille en vostre compaignie : toutesfois avant que partir, je sçauroye voluntiers qui vous estes.

Je le te diray, dit l'aultre, par tel si, que quand tu me trouveras, tu te combatras à moy. A cela ne tiendra, respondit Amadis. Sçaches, dit celluy de leans, que je suis Dardan, qui te mande que ceste nuict ne te pourra estre pire, que le jour que je te trouveray. Tu te vantes beaucoup, respondit Amadis : mais si tu [*v*°] veulx faire apporter torches pour donner lumiere, et sortir presentement sans plus attendre, nous voirrons bien tost à qui touchera la plus maulvaise nuict. Comment, dit Dardan, pour combatre ung chahuan, ennemy du jour, doy-je faire allumer torches, et de nuict prendre les armes ? Mal ayt qui meshuy pour gaigner tel honneur chaussera esperon, ne vestira cuyrace. Et ce disant se retira de la muraille. Ainsi fut Amadis contrainct d'aller ailleurs chercher logis. Maintenant peut le lecteur à par[t]soy discourir quel fruict porte avec soy l'oultrecuidance, et au contraire, quelle perfection des aultres vertus est la modestie. Nul couraige bien ordonné, et nul corps bien disposé peult mettre deuement en exercice les biens de l'un ne de l'aultre, si la temperature et moderation ne les conduict, et bien que la vaillance et hardiesse soit grand don de Dieu, si sera elle pernicieuse à qui l'aura, s'il les laisse transporter par passion, ou de gloire ou d'ambition, jusques à temerité, et presumption. L'eloquence et faculté de bien dire, est ung beau et riche present de nature augmenté et cultivé par long usaige et estude, pour donner lumiere et aornement aux belles conceptions de l'esprit : mais y a il peste plus nuysante en une republique qu'ung bien disant orateur, quand il veut mal user de son art et doulceur de langaige ? N'en a l'on veu persuader des peuples entiers, jusques à entreprendre choses qui depuis leur ont apporté ruine et subversion ? Je laisse la confidence des biens et l'oppinion de sa

propre beaulté, dont l'une a esté cause à plusieurs de perdition de corps, et l'aultre à infinis de destruction d'honneur, tant est en toutes choses dommageable l'oultrecuydée usurpation du trop, et l'immoderée estime de soy mesme. Je ne veulx icy comparer la prudence de Ulisses à l'arrogance du furieux Ajax, ne la violence de Turnus à la temperance de Eneas, ne faire aultres remonstrances par les succes des grandes choses advenues aux illustres personnes Grecques et Latines, et me contenteray de mettre pour exemple le seul accident de l'indiscret Dardan, affin que les jeunes gentilshommes, qui s'esbateroient à lire ceste histoire, voyant d'ung costé la patiente magnanimité de Amadis et de l'aultre la furieuse brutalité de Dardan, et la fin des deux, se proposent le vertueux à imiter, et le vicieux à detester et fouir. Amadis doncques fort ennuyé des oultrageuses paroles de Dardan s'en partit, non point tant soucieux de loger que de se venger, et delibera, partie en se promenant le pas, partie se reposant soubz quelque buisson, passer l'incommodité de celle nuict en la forest, et là attendre le nouveau jour. Toutesfois il ne chemina gueres, qu'il entendit devant soy quelqu'ung parler : lors picqua celle part, et rencontra deux damoyselles à cheval, accompaignées d'ung escuyer lesquelles il salua courtoisement et elles luy. Puis luy demanderent d'où à telle heure il venoit armé. Pas ne faillit Amadis à leur reciter ce qu'il luy estoit advenu, depuis qu'il fut nuict. Sçavez vous, dirent [XLVII] les damoyselles, le nom du chevalier ? Ouy vrayement, respondit il, car il m'a dit qu'il se nomme Dardan. Il est vray, dirent elles, que c'est Dardan le superbe, le plus audacieux chevalier qui soit en ceste contrée. Je le croy vrayement, respondit Amadis. Chevalier, dirent-elle, puis que ne sçavez pour le pre-

sent où loger, s'il vous plaist prendrez la patience de demeurer pour meshuy en noz tentes que nous avons envoyé dresser icy pres. Et il le leur accorda. Ainsi cheminerent ensemble, tant qu'ilz y arriverent, et là descendirent, puis se desarma Amadis. Quand les damoyselles le virent si beau et honneste, elles furent tresayses de sa compaignie, et soupperent ce soir en grand plaisir, et après, luy baillerent l'ung des pavillons pour s'aller reposer : toutesfois avant que partir, elles luy demanderent quelle part il tiroit. Vers la maison du Roy Lisuart, respondit Amadis. Et nous aussi, dirent les damoyselles, pour veoir comme il adviendra à une dame, qui est l'une des bonnes, et des plus nobles de ce pays, qui a mis tout son vaillant à la preuve d'une bataille, et doit ces jours prochains comparoistre devant le Roy Lisuart, avec celluy qui soustiendra son droict. Mais nous ne sçavons encores qui ce sera, car celluy contre lequel on la doit deffendre, est l'ung des meilleurs chevaliers qui soit en la grand Bretaigne. Qui est, respondit Amadis, ce chevalier tant estimé, mesmes entre tant de bons ? C'est celluy Dardan, dirent les damoyselles, dont à present vous estes party. Et pour [qu]elle occasion, respondit Amadis, ce doit faire ce combat ? Je vous supplie, damoyselles, si le sçavez, me le dire. Seigneur, dirent elles, ce Dardan ayme une damoyselle de ce pays, fille d'ung chevalier, qui fut en secondes nopces marié avec [c]elle de qui nous parlons. Or a conceu ceste damoyselle amye de Dardan telle envie contre sa belle mere, qu'elle a dit à son amy que jamais ne l'aymeroit, s'il ne la menoit à la court du Roy Lisuart, et ne maintenoit devant tous, que tout le bien qui est à ceste pauvre dame luy appartient, et si aulcun le contredisoit, qu'il se combatist à luy, et ainsi l'a accordé Dardan.

Mais l'aultre dame ne fut si bien conseillée qu'elle avoit besoing : car elle dit devant le Roy, qu'elle bailleroit chevalier qui m[a]intiendroit son droict, esperant aysément en trouver ung, tant elle tient seure sa querelle. Toutesfois Dardan est si bon chevalier, que soit à droict, ou à tort, chascun doubte d'entreprendre contre luy le combat. Ceste nouvelle pleut à Amadis : car il pensa bien que par ce moyen il auroit occasion de se venger des injures qu'il luy avoit faites, mesmement devant son Oriane, où il se feroit cognoistre tel qu'il estoit. Et se meit si fort à penser, que les damoyselles s'en apperceurent : parquoy l'une d'elles luy dit : Sire chevalier, nous vous prions par courtoysie, nous declairer la raison de vostre pensement, si bonnement elle se peut dire. Mes damoyselles, respond[it] Amadis, si vous me voulez promettre comme loyalles gentifemmes de le tenir secret, et à nul le declairer, voluntiers je le vous diray : ce qu'elles luy jurerent. Je pensoys, [*v*°] dit il, à combatre pour ceste dame, dont m'avez parlé, et ainsi le feray, mais je ne vueil que nul autre le sçache que vous deux. Quand elles l'entendirent elles demeurerent estonnées, et neantmoins l'estimerent grandement, veu que pour chose qu'elles eussent dite à la louenge de Dardan, il ne s'estoit esbahy, ains deliberoit de le combatre. Et pourtant respondit celle qui avoit entamé le propos : Seigneur, vostre pensée procede de bien bon cueur. Or vueille Dieu qu'elle ayt bonne yssue. Et sur ce poinct, luy donnerent le bon soir, et s'en alla chascun reposer, jusques au lendem[a]in matin, qu'ilz delogerent ensemble. Lors luy supplierent les damoyselles, que puis qu'ilz alloient en ung mesme lieu, [et] qu'en la forest il y avoit gens de maulvaise sorte, il luy pleust ne les habandonner, ce qu'il leur promit faire. Par ainsi se meirent

sur le chemin en divers propos. Entre aultres, elles luy prierent que puis que Dieu les avoit ainsi assemblez, il fut content de leur dire son nom. Mon nom, dit-il, est Amadis : mais je vous supplye que nul autre de par vous le sçache. Ainsi furent cheminans de compaignie, cherchans le plus qu'ilz povoient lieux couvertz et escartez, et tant qu'ung jour ne se doubtans de rien, ilz apperceurent au devant d'eulx soubz ung arbre deux chevaliers armez, et prestz à combatre : lesquelz aussi tost se vindrent jecter au millieu de la voye, disant l'ung d'iceulx à son compaignon : Laquelle de ces deux damoyselles voulez vous, et je prendray l'aultre pour moy ? Je veulx, respond l'aultre, ceste premiere. Et moy sa compaigne, dit le chevalier. Et sans en faire aultre cas, les vouloient saisir. Lors Amadis qui ne trouva bonne ceste privaulté oultre le gré de celles qu'il conduisoit, s'adressa aux deux chevaliers, et leur demanda quelle façon de faire estoit la leur envers les damoyselles d'honneste lieu ? Telle, dirent ilz, que demandent femmes de leur aage. Comment, respondit Amadis, les voulez vous forcer ? Qui nous en gardera, s'il nous plaist ? dirent ilz. Ce sera moy, respondit Amadis. Adonc laça son heaulme, puis print son escu et sa lance, leur disant : Laissez ces damoyselles, hommes de peu, et entendez à vous. Mais vous à moy, dit l'ung. Et sans plus marchander, donnerent des esperons à leurs chevaulx, courans de si g[r]and roideur l'ung sur l'aultre, que le chevalier brisa sa lance, et Amadis luy donna telle attaincte, qu'il le porta de dessus son cheval à terre, la teste dessoubz, et les piedz en hault, si que pour ceste cheute se rompirent les laz de son armet, et s'en trouva desarmé. Quand l'aultre veid son compaignon bas, le voulant venger, coucha contre Amadis, et l'attaignit si ferme, qu'il luy

faulça le harnois, et le navra durement, et vola la lance en esclatz. Mais Amadis qui avoit failly d'attaincte, le rencontra si vertement de corps, et de cheval, qu'il le desarçonna, et se trouva à terre comme l'aultre : par quoi retournant aux damoyselles, leur dit : Je vous prie desormais ne demeurez plus derriere, mais pour vostre seureté marchez devant. Et attendit grand piece si les [XLVIII] renversez se resourdroient, mais les voyant n'en faire semblant, il n'en feit aussi de les plus charger, et suyvit sa compaignie. Et peu apres arriverent ensemble en une plaine descouverte le long d'une riviere, où ilz feirent tendre leurs pavillons, tant pour penser de la bleceure de Amadis, que pour se refraischir. Mais comme ilz vouloient menger, survindrent les deux chevaliers demeurez abbatus, qui dirent à Amadis : Chevalier, vous avez conquis les dames par la lance, maintenant il convient que les deffendez avec l'espée : aultrement nous les emmenerons maugré vous. Non ferez, respondit il, tant que je pourray vivre. Adonc meit la main à l'espée contre celluy qui premier se presenta, lequel au commencement se deffendit assez bien : toutesfois en peu de temps fut si mal mené, que sans le secours de son compaignon il n'eut gueres duré. Ce que voyant Amadis, dit : Ha, chevalier, les dames vous estimeront peu de vous renforcer d'ayde contre ung seul. Ce nonobstant ne voulut differer, ains comme celluy qui estoit frais et hardy, luy donna d'arrivée beaucoup d'affaires, dont neantmoins il sortit à son honneur : car il frappa le dernier venu si grand coup sur l'armet, que l'espée devalant sur l'espaule, luy couppa les courroyes de son harnois, et la chair jusques aux oz : et pourtant fut contrainct lascher l'espée, et s'en fuir pensant estre mort. Puis retourna Amadis à l'aultre, et d'un revers luy couppa

la main, dedans l'escu, qui desja estoit fort endommaigé, dont il sentit telle douleur, qu'il s'escria : Ha Dieu, je suis mort. Et ce disant, laissa cheoir l'espée à terre, et l'escu de son col. C'est pour neant, dit Amadis : car je ne le vous lairray, que premier ne m'ayez juré de jamais ne prendre damoyselle contre sa volunté. Helas, dit il, je le vous prometz. Lors feit descendre Gandalin, qui luy remeit l'espée au fourreau, et l'escu au col, et le laissa aller où il voulut pour se faire guarir, et Amadis retourna aux damoyselles, qui estoient joignant des pavillons, lesquelles luy dirent à son retour : Certes, Seigneur, nous eussions esté deshonorées sans vostre ayde, qui est meilleure que n'esperions, et telle, qu'elle nous asseure, que non seulement vous serez vengé de l'injure que vous feit Dardan, mais la dame aussi, si sa fortune permet que pour elle preniez la querelle. Ce fait, se desarma Amadis, et ayant pris cure de sa playe, luy fut apporté à menger. Au partir de là, continuant leur chemin, vindrent loger chez une bonne dame, qui les traicta honorablement. Puis le lendem[a]in cheminerent tout le jour, sans adventure trouver, qui merite le reciter, et arriverent assez pres de Vindilisore, où estoit le Roy Lisuart. Lors dit Amadis aux damoyselles : Mes amyes, je ne vueil de nul estre cogneu, pourtant jusques à ce que le chevalier vienne au combat, je demoureray en ce lieu destourné : puis quand il sera temps, me le ferez sçavoir par l'ung de voz Escuyers. Sire chevalier, respondirent les damoyselles, d'huy en deux jours sera le jour de l'assignation : pourtant s'il vous plaist, nous sejournerons avec vous, et l'ung de [*v*°] noz escuyers yra en la ville, qui nous fera sçavoir quand le chevalier y arrivera. Je le veulx tresbien, dit il. Et à ce moyen firent dresser leur[s] tentes entre ung boscaige et une riviere, où se desarma Amadis.

Lors les damoyselles changerent d'opinion, et adviserent qu'il seroit meilleur qu'elles allassent ung tour en la ville, pour veoir qu'il estoit survenu, disant, qu'elles retourneroient aussi tost, ce que Amadis trouva bon. Et ce pendant, sans s'armer, monta à cheval, et Gandalin aussi, pour eulx aller esbatre au travers du boys. Mais ainsi qu'ilz se promenoient, de fortune Amadis advisa une coste de montaigne, dont il luy sembla qu'aysée-ment il pourroit veoir la ville, parquoy monterent dessus. Et quand ilz furent au plus hault, ilz descendirent de cheval, et s'assit Amadis au pied d'ung arbre, ayant l'œil sur la part où ilz pensoient que fut la princesse Oriane, contemplant, puis les murailles, puis les tours, qui ne luy semblerent que trop haultes. Adonc se meit à souspirer, disant : Ha tours, dedens vous est la fleur de tout le monde. Et toy ville, combien es tu heureuse de comprendre ce que tous les cueurs, et louenges des hommes ne sçauroient comprendre ? Bien fortuné seroit celluy, qui pour soustenir ceste querelle despendroit la vie : mais plus heureux qui sans aultre combat que de son peu de merite, viendroit à si haulte resjouyssance. Puis appuyant la teste sur son bras, se meit si fort à penser, qu'il se teut sans plus mot dire : et en ceste me-lancolie les larmes luy vindrent aux yeulx. Ce pendant Gandalin qui sçavoit sa complexion, estoit au guet, à ce qu'il ne fust de nul apperceu : mais il advisa venir droict à eulx grosse trouppe de Seigneurs, et de dames, dont hastivement il le vint advertir. Toutesfois il estoit si perplex, qu'il ne luy sçavoit respondre : parquoy Gan-dalin le tira par le bras, luy disant : Monseigneur, ne voyez vous ceste trouppe venir vers nous ? A ceste parole il revint à soy, et commença à souspirer, et leva ses yeulx mouillez au ciel, disant : Gandalin, si en cest

amour j'estois maistre de ma force, comme aux aultres accidens, ny toy n'auroys besoing de m'advertir, ne serois si sans conseil comme je suis. Mais je me sens si pressé, que tous les ennemys du monde ne me sçauroient reduire à l'extremité, où ceste seule passion me tient. Pourtant je te prie me parler de la felicité que ce me sera d'estre mort, pour ne plus la sentir, et non me chercher moyen de vivre, et de la surmonter. Comment? Seigneur, dit Gandalin, estimez vous si difficile la victoire de vous mesmes, apres avoir sceu tant vaincre d'est[r]angers? Parquoy ne pensez vous que paradventure vous ayme autant celle pour qui vous estes en peine, et avecque aussi bonne raison, comme vous l'aymez? Vostre sens, vostre prouesse, vostre beaulté, et noblesse de lignaige, sçauroient elles moins meriter que la bonne grace de la plus rare et excellente dame du monde? Pourtant ostez ces desperations. Et plus avant vouloit parler, quand Amadis luy rompant propos s'escria, disant : Ha malheureux, oses tu tant blasphemer que dire qu'il [XLIX] y ayt merite ne condition au monde, qui puisse egualer chose si perfecte comme est ma dame? N'entre plus en ces termes, si tu ne me veulx pour ennemy, et perdre ma conversation. Bien, bien, dit Gandalin, essuyez seulement vos yeulx, que ceulx qui viennent vers nous ne cognoissent que vous ayez pleuré. Comment, respondit Amadis, vient il quelqu'ung? Ouy vrayement, dit Gandalin, regardez cy pres. Alors luy monstra les chevaliers et les dames, qui ja estoient si prochains de la coste, que Amadis à peine eut le loysir de monter à cheval, qu'ilz furent joignant luy. Lors, comme si à eulx seulement eust pensé, il les salua, et se meslant parmy eulx, advisa une damoyselle, ce luy sembla, assez belle, laquelle pleuroit amerement. A ceste cause, il l'aborda

plustost que nul aultre, luy disant : Madame, je prie Dieu qu'il vous conforte, et doint joye. En bonne foy, respondit la dame, j'en ay bien besoing : car elle est si esloignée de moy, que si Dieu n'y pourvoit de sa grace, je n'en espere jamais avoir. Il y pourvoyra s'il luy plaist, dit Amadis : toutesfois s'il vous est agreable, je sçaurois voluntiers l'occasion de vostre tristesse. Certes, respondit elle, mon amy, tout ce que j'ay en ce monde gist en la preuve d'une bataille. A ceste seule parole sceut Amadis que c'estoit la dame, de laquelle on luy avoit parlé : et pourtant il s'enquit plus avant, si elle n'avoit encores trouvé chevalier pour elle. Non, dit la dame, et ce qui plus me donne d'ennuy, est que demain doit mon delay terminer. Et qu'y ferez vous ? respondit Amadis. Que voulez vous que j'y face, dit la damoyselle, sinon pleurer et perdre tout, si ce n'est que d'adventure je treuve en la court du Roy aulcun qui ayt de moy quelque compassion, et deffende par courtoysie le bon droict d'une pauvre veufve ? Je prie nostre Seigneur, respondit Amadis, qu'il vous en doint la grace : car je seroys fort joyeulx, tant pour l'amour de vous, que pource que je n'ayme gueres vostre partie. Dieu vous en sçache gré, homme de bien, respondit la dame, et nous en doint prompte vengeance. Lors passa la dame oultre, et Amadis tourna bride, retournant aux pavillons, où les damoyselles l'attendoient, qui estoient desja de retour de la ville, et luy compterent que Dardan y estoit arrivé, bien deliberé de faire son devoir. Sur ma foy, dit Amadis, j'ay trouvé la pauvre dame, dont m'avez parlé, bien ennuyée. Puis leur recita les propoz qu'ilz avoient euz ensemble, et quand vint l'heure de reposer, chascun se retira, comme ilz avoient de coustume, jusques au poinct du jour, que les damoyselles se leverent, et vindrent dire à Amadis

qu'elles s'en alloient devant en la ville, et qu'elles luy feroient sçavoir quelle contenance tiendroit Dardan. Non, dit Amadis, je vous suyvray de pres, et l'une de vous deux yra devant, veoir quand Dardan se presentera au camp, pour m'en advertir. Et à l'instant il s'arma, et monterent tous à cheval, et quand Amadis fut à la sortie de la forest, il dit aux damoyselles : Or allez maintenant, car je ne partiray de ce lieu, que je n'aye de voz [*v*°] nouvelles. Ce qu'elles feirent. Et ce pendant se meit Amadis à pied, et osta son armet pour se refraischir. A l'heure le soleil commençoit à rayer, et le Roy estoit desja en la place où se devoit faire le combat, qui estoit hors la ville, joignant les murailles : en laquelle comparut, peu apres, Dardan, en tel equipaige que povez penser, que se doit trouver ung ambitieux pour acquerir biens et honneur, et ung amoureux pour soustenir la querelle de s'amye : laquelle (pour plus de faveur luy faire) il conduisoit par les resnes de son pallefroy. Et ainsi se vint presenter à genoulx devant le Roy, luy disant : Sire, suyvant l'ordonnance que vous avez faite, ceste dame et moy vous supplions humblement que ses biens luy soient renduz, comme il est de raison : car s'il y a chevalier qui s'y oppose, je suis prest de le combatre. Lors le Roy feit appeller l'aultre dame sa partie : mais la pauvrette comparut seule. Comment, damoyselle, dit le Roy, estes vous si despourveue de serviteurs, que vous veniez sans compaignie d'homme qui soustienne vostre droict ? Sur mon Dieu, respondit elle en pleurant, Sire, je suis de tous habandonnée, si ce n'est de vostre misericorde. Grand compassion en eut le Roy, car il la sçavoit tresbonne et vertueuse : mais il n'y povoit ensemble garder la raison, et la loy. Ce pendant, Dardan qui pensoit bien ne trouver qui luy resistast, se parqua au myllieu du

camp, attendant l'heure de tierce, qui estoit le temps suyvant la coustume, que le Roy devoit prononcer son arrest pour le comparoissant, ou vaincqueur. Mais quand l'une des deux damoyselles qui n'estoient endormies, veid saison si opportune, courut hastivement faire entendre à Amadis la necessité qu'il y avoit au camp de sa presence. Et à ceste cause il monta promptement à cheval armé comme il appartenoit, et commanda à la damoyselle, et mesme à son Escuyer, qu'ilz prinssent aultre chemin, que celluy qu'il alloit : car il ne vouloit que nul sceust d'où il venoit, bien les asseura il que s'il vaincquoit, il se rendroit en ce lieu propre. Ainsi partit Amadis seul, chevauchant ung cheval blanc, comme il avoit promis à la Damoyselle de Dannemarc, estant en Gaule, et arriva en la place où Dardan tenoit le monde esmerveillé de luy. Le Roy et les assistans le veirent saillir de la forest et estoit en doubte qui il povoit estre : car il estoit de port et contenance fort chevaleureuse, et promettoit bien de loing, que de pres il se trouveroit de grand cueur et hault affaire. Pourtant le Roy sur tous entra en grand desir de le cognoistre : et pensant que celle pour la querele de qui il venoit en sceust le nom, la feit appeller et le luy demanda. Sire, respondit la dame, sur ma foy je ne le vey oncques, et ne sçay qui il est. En ces entrefaictes s'approcha Amadis, et ne s'arrestant à nul, apres avoir fait la reverence au Roy, et aux dames, il vint trouver Dardan, et luy demanda s'il estoit celluy qui vouloit maintenir le droict de celle pour laquelle il travailloit ceste pauvre femme. Car je suis, dit il, venu pour la deffendre, et aussi pour te tenir promesse. Et que m'as tu promis ? respondit Dardan. [L] Que je te voirrois de jour, dit Amadis. Et sçais tu quand ? Ce fut lorsque toy troublé, ou de vin, ou de gloire, ou de la

fiance que tu avois en ton fort chasteau parlas si oultrageusement à moy, estant dehors, lassé du travail et de la faim. C'est de quoy je te prise moins, respondit Dardan : mais fay venir celle pour qui tu veulx faire tes chefs d'œuvre, pour sçavoir si elle t'accepte pour son champion, puis fay ce que tu pourras. Quand le Roy les veid si longuement contester, il voulut entendre ce qu'ilz traictoient : mais entandis vint la bonne veufve, à laquelle Dardan dit ; Dame, ce chevalier veult maintenir vostre droict, vous soubzmectez vous à ce qu'il en fera? En bonne foy, respondit elle, ouy, puis qu'il luy plaist me faire tant de bien : et Dieu par sa saincte grace luy doint aussi bien faire, comme il a juste cause. Et quand les deux chevaliers furent sur le poinct de combatre, le Roy s'apperceut que l'escu d'Amadis estoit faulcé en divers lieulx, tant de coups d'espée que de lance, et dit à ceulx qui estoient pres de luy : Si ce chevalier demandoit ung aultre escu, je le luy donnerois voluntiers. Mais Amadis avoit si grand desir de venger, et luy et la dame, qu'il ne pensoit à aultre chose, qu'à combatre. L'accord de la dame receu, les deux chevaliers prindrent carriere l'ung contre l'autre, de si grand roideur, que leurs lances faulcerent leurs harnois et volerent en esclatz, sans du coup recevoir aultre mal. Toutesfois ilz se joignirent si furieusement, que Dardan en fut mis par terre, mais si bien luy advint, qu'il emporta quant et soy [les] resnes de son cheval : au moyen dequoy plus legerement se releva et remonta à cheval, comme celluy qui estoit fort et dispost, puis hardiment meit la main à l'espée. Et quand Amadis le veid si promptement sur bout, et prest à se defendre, il s'approcha de luy, et commença entre eulx une telle bataille qu'ung chacun s'en esmerveilloit. Or estoient de toutes pars les habitans de la ville, et plusieurs

venus de loing, tant là autour du camp que es tours et aux murailles : mesmes la Royne et toutes ses dames y estoient tresententives à veoir à qui l'honneur de ce cruel combat demeureroit, pource qu'ilz se monstroient tous deux si gentilz compaignons, que difficile estoit de prime face en povoir juger : car il[z] se chargeoient si vigoureusement et si souvent qu'ilz sembloient avoir les testes en feu, pour les estincelles qui sortoient de leurs heaulmes, et du reste de leurs armes. Aulcunesfois l'on vo[yo]it voler par le camp, les grandes lames de leurs haubers, les pieces de leurs escuz, et le sang de leurs corps : tellement qu'il n'y avoit celluy des regardans qui n'en eust pitié : et sembloient sentir le danger où ilz estoient, chascun à l'advantaige de celluy à qui il favorisoit. Mais les deux bons combatans n'en faisoient point de cas, ains avoient tous deux envye de se faire cognoistre, tant à leurs dames, que l'ung à l'aultre pour homme de bien. Quand le Roy Lisuart les veid si longuement durer, il dit haultement que oncques il n'avoit veu combat singulier si furieux, ne mieulx [*v*°] poursuivy, et pourtant, qu'il ne bougeroit de là, qu'il n'en eust veu l'yssue, les laissant faire jusques au bout. Puis il dit : Et affin que le vaincqueur en rapporte plus que l'accoustumé honneur, je le feray protraire en marbre au naturel sur le portail de mon palais, pour convier à pareille perfection tous aultres, qui ont envie de suyvre les armes. En tel estat que vous avez ouy, se maintindrent les deux chevaliers bien long temps, sans que l'on eust sceu discerner lequel des deux avoit le meilleur, pource que sans prendre alaine, ne repos, il[z] augmenterent, ce sembloit, leurs forces de plus en plus. Mais Amadis, qui d'adventure se tourna vers le lieu où estoient les dames, apperceut clerement Oriane, dont il sentit accroistre si manifestement

sa vertu, qu'il se trouva plus frais que s'il n'eust de ce jour rien fait, et pensa estre devenu plus que homme. Parquoy il recommença une si merveilleuse meslée, qu'en peu d'heure il osta le doubte lequel seroit le superieur : car quelque defense que feist Dardan, il fut contrainct de se tirer arriere, et tascher de fouir la fureur des pesans coups, qui sans cesse luy pleuvoient sur tous les endroictz de sa personne : et mesmes son cheval se sentant du choc, souvent brunchoit, jusques à mettre les genoulx à terre. Parquoy Dardan pensant mieulx combatre à pied, dit à Amadis : Chevalier, noz chevaulx nous faillent, et sont trop las, qui est cause que nous ne povons venir à bout l'ung de l'aultre : et si nous fussions à pied, il me semble qu'il y a long temps que ce fust fait. Ceste parole dit Dardan si hault, que le Roy et tous ceulx qui estoient avec luy la peurent entendre : dont le chevalier estrange fut honteux, et luy respondit : Combien qu'il ne soit honorable à chevalier d'habandonner son cheval, tant qu'il le peult garder, neantmoins puis que mieulx tu penses combatre à pied qu'à cheval, descendons et te deffens : car il t'en est besoing. Lors se meirent à pied, et marcherent l'ung contre l'aultre, tenant le reste de leurs escuz, comme s'ilz venoient freschement au combat, le recommençans avec plus grand ardeur et cruaulté, qu'ilz n'avoient encores fait. Toutesfois le chevalier estrange avoit tousjours de beaucoup le meilleur : car il rengeoit son ennemy quasi à son plaisir, luy donnant souvent deux coups contre ung. Et pourtant ne faisoit Dardan gueres que parer les coups de l'aultre, qui le faisoit tourner, ou reculer comme il vouloit, si qu'un chascun le tenoit presque desja pour vaincu, le blasmant de ce qu'il s'estoit mis à pied. Mais ainsi qu'il tournoit çà et là fuyant le taillant de l'espée d'Amadis, vint de

fortune arriver soubz l'eschauffault des dames, et lors espoventées commencerent à crier : Certes Dardan n'en peult plus, il est deffaict, s'il se oppiniastre d'avantaige au combat. Ce nonobstant le chevalier estrange ne s'ar-resta, ains le pressa de si pres, qu'il fut contrainct se retirer, jusques joignant l'eschauffault de la Royne. Et adonc toutes les dames ensemble s'escrierent : Saincte Marie, Dardan est mort. A ceste clameur entendit Amadis la voix de la damoyselle de Dannemarc, [LI] et haulsant la teste, l'advisa joignant la princesse Oriane. Au moyen dequoy il devint si hors de soy, la voyant de si pres, que l'espée luy cheut du poing à terre, oubliant non seulement le danger où il estoit, mais presque soy mesmes. De quoy Dardan s'advisant reprint cueur, et vint charger si vertement son ennemy, que s'il eust gueres continué, il s'en alloit vaincqueur. Mais ce voyant la damoyselle de Dannemarc dit assez hault : En malheure regarda aujourdhuy ce chevalier aulcune dame de ceste compaignie, qui luy a fait perdre ce qu'il avoit conquis sur Dardan : si n'estoit il pas temps que le cueur luy deust faillir. Ceste parole entendit Amadis, dont il eut telle honte, que la mort luy eust esté agreable, craignant que sa dame le souspeçonnast de lascheté de cueur, ou couhardie. A ceste cause levant son espée, se jecta mieulx que devant sur Dardan, et de premier[e] rencontre, luy donna tel coup sur le heaulme qu'il luy feit donner des mains à terre : lors se lança sur luy, et de despit luy arracha le heaulme de la teste, le poussant si fort du pied, qu'il tumba estourdy en la place. Adonc le print par les cheveulx, et luy do[n]nant du pommeau de son espée sur le visaige, luy crioyt : Dardan tu es mort, si tu ne tiens la dame pour libre. Quand Dardan se veid en tel estat, il luy respondit : Ha gentil chevalier, pour Dieu

mercy, ne me tuez point : car je la quicte. A l'heure s'approcha le Roy et les aultres chevaliers pour l'entendre. Mais tandis qu'ilz s'amusoient à luy, Amadis encores honteux de la faulte qu'il avoit faite, se desroba parmy la presse, et quand il se veid arriere, il s'en courut le plus couvertement qu'il peut vers la forest, les laissant tous amusez à ouyr Dardan, qui emplissoit l'air de regretz. En ces entrefaites s'amye vint à luy : laquelle au lieu de le reconforter du mal qu'il avoit souffert pour elle, se meit à le detester, disant : Dardan, cherche desormais amye ailleurs qu'en moy : car de ma vie n'aymeray toy ny aultre, que le bon chevalier, qui si valleureusement t'a vaincu. Comment, damoyselle, respondit il, est ce le guerdon de mon honneur, et de ma vie adventurée pour vous ? Doncques n'estiez vous poinct amye de Dardan, mais de la fortune ? et si tost qu'elle m'a esté contraire, vous m'avez esté ennemye ? Doncques auray je eschappé la mort par la mercy d'ung mien ennemy, pour avoir pis que la mort par la cruaulté d'une mienne amye ? Dieu me gard de vivre, et ensemble de vous veoir contente de ma malheureuse vie. Je feray maintenant entendre aux femmes par vostre exemple, que l'ingratitude n'est moins dommageable à qui l'exerce, que à qui en est offensé. En ce disant se dressa, et d'ung revers de son espée (avant qu'on s'advisa[st] de ce qu'il vouloit faire) luy donna tel coup, que sa teste tumba à ses piedz. Puis comme homme transporté, se laissa cheoir à terre, et regardant puis ça, puis là sans dire mot, faisoit par sa farouche contenance entendre à ceulx qui le regardoient, que haulte, et non vulgaire estoit l'entreprise qu'il brassoit en telle extremité. Parquoy par l'ordonnance du Roy, se meirent des archiers à le vouloir dres[*v°*]ser, et l'emmener hors de là. Mais comme, sans prendre garde, ilz

commençoient à le sourdre, Dardan estandant le bras, se donna de son espée tel coup par le meill[i]eu de sa poictrine, que le sang en saillit jusques sur ceulx qui le tenoient, criant si hault, que parmy le bruict et la presse, il fut entendu, et dit : Or estes vous amye vengée de ma vengeance, et vous ennemy remercié et satisfaict de la vie que m'aviez laissée. Entre ces motz il baissa la teste, et donna signe de sa mort : dont chascun demeura espoventé, tant pour la nouveaulté du cas, que pour la pitié que ses dernieres paroles avoient faite à ung chascun. Toutesfois leur souvenant de sa passée vie, et de son oultrecuidée violence, jugerent que ceste malheureuse fin luy estoit advenue, non tant par accident, que par jugement de Dieu : et pource n'en feirent aultre dueil, mais tous tournerent leurs pensées à la louenge du chevalier vaincqueur.

Comme le Roy Lisuart feit eriger sepulture a Dardan et a s'amye, avec epitaphe pour memoire, et de l'honneur qu'il feit a Amadis, apres avoir esté trouvé, et cogneu.

CHAPITRE XV

Apres la malheureuse fin des mal conseillez amans, le Roy, pour memoire de l'estrange accident, commanda que au champ mesme où ilz gisoient mortz, on leur erigeast ung sumptueux sepulchre, de grandes pierres de marbre noir, en façon de obelisque, et y feit graver en langaige Britannicque ung Epitaphe, declairant le cas comme il avoit passé. Et depuis, ayant cogneu le vaincqueur, comme cy apres sera declairé, y feit adjouster

[LII] son nom, et quatre grans lyons aux quatre coings du sepulchre, pour marque de l'escu que portoit Amadis. Doncques estant la rumeur appaisée, le Roy retiré en la ville demanda le chevalier estrange qui avoit vaincu : mais apres longue queste, nul ne luy sceut dire nouvelles certaines. Bien luy fut rapporté que quelqu'ung venant devers le bois, avoit veu ung chevalier se retirant celle part, seul et à grand haste. Ha, dit lors le Roy, qui de tel personnaige se sçauroit accompaigner, il se pourroit assez estimer heureux : car puis qu'il est si bon combatant, il est impossible qu'il ne soit saige et vertueux chevalier, et tel l'estime[ra] chascun qui entendit les injures qu'il endura de Dardan, entrant au camp, et qui a veu la courtoysie dont il a usé envers luy, combien que je ne faiz doubte, qu'il ne sceust tresbien que si Dardan eust eu du meilleur, il ne luy eust pardonné. Telz furent les propos du bon Roy Lisuart. Mais Oriane qui attendoit de jour en jour l'arrivée de son Amadis, ayant veu les effors qu'avoit fait celluy qui contre Dardan s'estoit combatu, va souspeçonner que ce pourroit il estre : Car, dit elle à la damoyselle de Dannemarc, je suis seure qu'il ne me vouldroit avoir mandé chose mensongiere, et voicy justement le temps qu'il vous asseura de venir en ce quartier. En bonne foy, madame, respondit la damoyselle, vous dites vray : et ce qui me fait encores mieulx esperer, c'est qu'il me promit de ne habandonner un cheval blanc, ne les armes qu'il avoit lors [que] il combatit le Roy Abies : et quand j'y pense, il me semble que ce chevalier qui a vaincu Dardan a ung semblable cheval. N'avez vous prins garde à ses armes ? dit Oriane. Ouy bien, madame, respondit la damoyselle : mais pource que son escu est despainct pour les coups qu'il a receuz, je ne l'ay sceu cognoistre. Toutesfois il me semble qu'il a le champ d'or,

et tel estoit celluy dont je vous ay parlé, qu'il porta en Gaule, quand il y combatit, et y estoient painctz deux lyons rampans d'azur : et pource qu'il luy fut rompu, il commanda aussi tost que l'on luy en feist ung semblable, lequel il m'asseura de porter, venant en ce pays : et pourtant je ne faiz plus de doubte, que ce ne soit il. M'amye, dit Oriane, s'il y est, je suis seure qu'il viendra ou envoyra de brief en la ville : parquoy il fault que travaillez plus que jamais, pour en sentir des nouvelles. Madame, respondit elle, laissez m'en la charge. A ceste parole demeura Oriane fort pensive, puis se print à sousspirer, disant : Hé Seigneur Dieu, quelle grace vous m'auriez faite, si c'estoit Amadis : car j'auroys maintenant le moyen mieulx que jamais de parler à luy. Ainsi estoit ceste princesse, attendant nouvelles de son amy, lequel s'estoit retiré, comme il avoit promis, au pavillon des damoyselles, où il vint assez tard, et là les trouva, qu'elles avoient apresté le soupper : puis en se desarmant, luy fut compté l'infortune advenue à Dardan et s'amye, et la cause de leur mort, dequoy il fut fort esbahy. A l'heure se meirent à repaistre, et feirent ce soir tresbonne chere [*v*°] combien qu'Amadis ne pensast pour lors à aultre chose, qu'à trouver le moyen de faire entendre à Oriane son arrivée. Et pourtant aussi tost que les nappes furent levées, il retira Gandalin à part, et luy dit : Amy, il fault que tu ailles à la court, et que secretement tu travailles de trouver la damoyselle de Dannemarc : à laquelle tu diras que je suis icy, attendant que je saiche d'elle que j'ay affaire. Diligent fut Gandalin de partir, et sans tarder (pour mieulx executer son entreprise) s'en alla à pied, puis arrivant en la ville, entra au palais où il ne fut longuement qu'il apperceut celle qu'il cherchoit, laquelle n'estoit en moindre peine que luy pour ceste mesme

cause. Toutesfois de prime face elle ne le cogneut, mais assez tost apres il luy alla souvenir de l'avoir veu en Gaule avec Amadis, et lors le fut embrasser, luy demandant où son maistre estoit. Par ma foy, ma damoyselle, respondit Gandalin, si ne l'avez ce jourd'huy veu, il n'a tenu qu'à vous : car c'est luy qui a vaincu Dardan, et depuis attendant nouvelles de madame, il s'est retiré en la forest, et vous prie par moy, que luy faciez entendre que voulez qu'il devienne. Or soit il le bien arrivé en ce pays, dit la damoyselle, comme celuy qui y estoit sur tout aultre desiré. Mais il fault que madame te voye, et pource vien apres moy, et si quelqu'ung te demande qui tu es, dy que tu apportes lettres de la Royne d'Escoce à Oriane, et que tu viens aussi en ce pays chercher Amadis, lequel y est comme l'on t'asseure : par ce moyen cy apres tu pourras sans souspeçon demeurer avec luy. Ainsi fut conduict Gandalin chez la Royne, où estoit la princesse Oriane, à laquelle vint la damoyselle du Dannemarc dire assez hault : Madame, voicy ung Escuyer qui vient vers vous, de par la royne d'Escoce. Oriane pensant qu'elle dist vray, se leva pour le recevoir : mais quand elle cogneut Gandalin, la couleur luy vint aux joues, et fut si aise qu'elle ne sçavoit quelle contenance tenir. Toutesfois Gandalin, comme bien advisé, meit le genoil à terre, et luy dit : Madame, la Royne ma maistresse, se recommande affectueusement à vostre bonne grace, comme celle qui vous ayme, et estime sur toutes ses meilleures parentes, et desirant sçavoir de voz nouvelles, vous escript des siennes. Lors tira une lettre qu'il avoit fainte, où il n'y avoit sinon creance, laquelle ayant leue, elle print Gandalin par la main, feignant vouloir entendre sa charge, et le mena à une fenestre de la chambre, et là luy demanda où il avoit laissé son maistre. Madame, res-

pondit Gandalin, il est en ceste forest où il s'est retiré, apres qu'il a eu la victoire de Dardan. Mon amy, dit Oriane, par la foy que tu luy dois, dy moy quelle chere il y fait. Telle qu'il vous plaist, madame, respondit il : et comme celuy qui est entierement vostre, vit seulement de vostre souvenance, et neantmoins, il sent en son ame plus d'angusties, que oncques chevalier n'endura, pour la seule crainte qu'il a qu'il ne soit en la vostre, comme sa servitude le merite. Bien il a esperance en vostre grande honnesteté, que le cognoissant tel qu'il [LIII] est, et de si longue main, vous ne l'aurez oublié. Pourtant je vous supplie, madame, dit il en pleurant, ayez de luy compassion, et rendez ensemble, luy asseuré, moy heureux messagier, et vous acquitée de vostre devoir : car jusques icy il a tant souffert, qu'il n'est aultre vivant qui le sceust comporter. Je l'ay veu souvent, pensant en vous, s'oublier, et quasi tomber mort devant moy, de sorte que j'estime, veu l'abondance de ses larmes, que son pauvre cueur soit desja lambicqué et distillé par les yeulx. Et s'il mouroit, vous y auriez trop grand dommaige, car il est vostre, et facilement n'en pourriez recouvrer ung si digne de vous. Et ne fault doubter que s'il a l'heur de longue vie, il passera en armes le meilleur chevalier qui oncques porta harnois. En quoy s'il est heureux pour sa vertu, il a pour contrepois le malheur de ceste passion qu'il seuffre pour vous : à laquelle si vous ne remediez, mieulx luy eust valu que la fortune l'eust laissé perir en la mer où des le berceau il fut mis, qu'apres l'en avoir tiré par si estrange moyen, le laisser encourir ce naufraige plus perilleux que l'aultre. Ou si ce malheur ne se povoit eviter, il luy eust aumoins semblé moindre, si jamais il ne fust venu à la cognoissance de ses parens, ausquelz il donne trop grande peine, le voyant se consumer, et mourir avant ses jours,

sans ce qu'ilz en puissent entendre ne deviner la cause. Gandalin disant ces paroles, les accompaignoit de pleurs, et y entremesloit des souspirs si à propos, qu'il eust esmeu des pierres à pitié : et cognoissant que Oriane en estoit touchée, dit d'avantaige : Ha madame, ne vueillez consentir la mort d'ung tel serviteur de vous, et maistre de moy : car oultre ce que trop grande en seroit la commune perte, à vous seule en demeureroit la coulpe, et maculeriez ceste perfecte beaulté de la tache de cruaulté, et d'ingratitude. En cest endroict acheva son propos, attendant quelque response de Oriane. Mais il ne luy estoit possible de proferer ung mot, tant avoit le cueur serré et pris, et tenant la veue baissée, laissoit couler de grosses larmes le long de ses vermeilles joues, qui la contraignoient de se tourner d'aultre part, pour n'estre apperceue. Et comme Gandalin vouloit recommencer, elle luy dit avecques un grand souspir : Hé mon amy, je te prie ne m'en dy plus, si tu ne me veulx voir mourir icy. Cela dit, elle se teut grande piece, se serrant et estraignant les mains de peine qu'elle portoit, puis mettant à part toute dissimulation, dit assez bas : L'asseurance que tu me donnes de son amytié m'est grandement agreable : mais la passion où tu diz qu'il est, me tourmente jusques au mourir, de sorte que je porte ensemble ses peines et les miennes. Ha Dieu ne permette que à mon occasion meure ung si homme de bien, et de tel cueur comme il est. Plustost consentirois la mort de moy, et de tous les miens, que la sienne : apres laquelle aussi bien ne pourrois je demeurer vive une heure. Tu es venu pour me compter ses travaulx, et tu yras pour luy faire entendre les miens : lesquelz si tu cognoissois aussi au vray comme les siens, en lieu [*v°*] de me blasmer comme cruelle, tu me plaindrois comme malheureuse. Et s'il y a cruaulté,

je l'ay seulement exercée contre moy, à qui j'ay osté le repos, le plaisir, et presque la vie, et d'autant plus que moins je povois secourir à noz maulx, veu qu'il advient souvent que cuydant s'approcher des personnes qu'on desire, on s'en recule, et ne treuve l'on au lieu du contentement cherché, sinon ce qui tourmente et ennuye. Ainsi m'est il pris de ton maistre, duquel la fortune m'a tousjours eslongnée : mais Dieu sçait si ma volunté luy a esté presente, et si voluntiers j'eusse proveu à ses peines et aux miennes, si j'en eusse eu le moyen. Faites donc, madame, dit Gandalin, ce que devez, si vous l'aymez, comme vous estes de luy sur toutes aymée, et commencez de ceste heure à luy faire sçavoir comme voulez qu'il se gouverne en ce pays. Lors Oriane luy monstra ung jardin, au dessoubz de la fenestre où ilz devisoient, et luy dit : Amy, tu retourneras à luy, et luy diras, qu'il ne faille ceste nuict à se trouver bien secretement en ce lieu, que tu voys. Et te souvienne que la chambre de cy dessoubz est celle, où Mabile et moy dormons, en laquelle y a une fenestre tre[i]llissée assez pres de terre, par où nous pourrons aiséement nous veoir, et deviser ensemble : car sa cousine entend assez de mes affaires, et n'est besoing de se couvrir d'elle. Puis tira ung riche anneau de son doit, et dit : Porte luy ce present de par moy, que j'ayme plus qu'aultre bague que j'aye. Toutesfois devant que partir, voy Mabile, laquelle est si discrete, qu'elle te sçaura bien entendre. Tout hault luy diras (affin que tu ne sois d'aulcun souspeçonné) que tu luy apportes nouvelles de sa mere. Adonc Oriane la feit appeller pour parler à l'Escuyer, que la royne d'Escosse avoit envoyé vers elle. Mais aussi tost qu'elle advisa Gandalin, elle se doubta bien de l'affaire : parquoy se retirant Oriane vers la Royne, les laissa deviser ensemble.

Et pendant la Royne s'enquit à sa fille si ce gentilhomme s'en retourneroit de brief. Car, disoit elle, je veulx envoyer à la Royne par luy aulcuns presens. Madame, respondit Oriane, il est venu expres en ce pays chercher Amadis, le filz du Roy de Gaule, ce bon chevalier, duquel l'on parle tant. Et où est il ? dit la Royne. Madame, respondit Oriane, l'Escuyer dit qu'il y a plus de dix moys qu'il a eu nouvelles qu'il est par deça, et s'esbahit comme il ne l'a trouvé en ceste court. Ainsi Dieu m'ayde, dit la Royne, je seroys tresaise de veoir tel chevalier en la compaignie du Roy : car ce luy seroit un grand soulagement à beaucoup de choses, qui de tant de pays luy sont occurrentes. Pourtant je vous asseure que s'il y vient, il y trouvera si bon traictement, qu'il aura occasion de n'en vouloir partir. Madame, respondit Oriane, de sa prouesse je n'en sçay, sinon ce que l'on en bruict : mais je vous asseure bien que c'estoit l'ung des plus beaulx jeunes gentilzhommes que l'on eust sceu veoir, au temps qu'en la maison du Roy d'Escoce il servoit Mabile et moy. Or estoit demeurée Mabile avec Gandalin, qui luy demanda si son maistre e[LIIII]stoit point arrivé. Ouy, madame, respondit Gandalin. C'est luy qui a vaincu Dardan, et m'a donné charge bien expresse de faire ses affect[u]euses recommandations à vostre bonne grace. Mon Dieu, dit elle, vostre sainct nom soit loué, puis qu'il vous a pleu, apres l'avoir donné à nostre lignée, et l'avoir preservé de tant de dangers, le reconduire sain et à honneur. Madame, respondit il, il seroit heureux n'estoit la force d'amour qui nous le rend pis que mort. Et pour Dieu, madame, aydez luy et le secourez : car asseuréement s'il n'a quelque alegement en ses affections, vous perdrez le meilleur chevalier du monde, et le soustien de vostre maison. Il se peult, dit

Mabile, asseurer qu'il n'a point plus grande envie de m'employer, que j'ay de luy faire plaisir. Pourtant retourne à luy, avec mes recommandations à sa bonne grace, et luy dy hardiment qu'il ne faille à faire ce que madame luy mande. Au regard de toy, comme venu de par ma mere, tu pourras venir et parler à nous toutes et quantesfois qu'il en sera besoing. Sur ce propos print Gandalin congé, et s'en partit pour retourner vers Amadis, qui attendoit de son rapport, ou la mort, ou la vie. Et l'avoit tant debilité l'ennuy de son attente qu'il n'avoit forces assez souffisantes pour plus le supporter : car la brieve veue qu'il avoit eue de s'amye au combat, luy avoit augmenté si merveilleusement le desir de la veoir mieulx à son aise, qu'ung jour luy duroit mille ans. Quand doncques il apperceut Gandalin revenu, de grand aise qu'il eut, il alla au devant de luy et l'embrassa estroictement, ne luy osant pourtant rien demander de peur de ne trouver point ce qu'il cherchoit. Mais Gandalin avecques le bon visaige, luy declairoit assez que les nouvelles n'estoient point maulvaises, et luy dit le premier : Monseigneur, Dieu vous face aussi constant, comme il vous donne cause d'estre content : car si vous avez ceste vertu, vous estes le plus accomply, et le plus heureux chevalier du monde. De grand joye le rembrassa Amadis et luy demanda qu'il avoit fait, veu, et ouy. J'ay, dit Gandalin, veu et ouy les felicitez de paradis, et sceu qu'elles vous sont appareillées, s'il ne tient à vous. Ha Gandalin, dit Amadis, pour Dieu dy moy tost que c'est. Adonc luy recita Gandalin de mot à mot, comme le tout estoit advenu de sa lettre fainte, et de leur retraicte à la fenestre, sa declaration bien au long, l'audience qu'il avoit eue, la contenance de Oriane, et puis sa response, jusques à la conclusion qu'il a rapportée, et puis luy parla de Mabile, et sa bonne

volunté de luy aider, sans en oublier ung seul point. Tant estoit remply d'aise Amadis, qu'il se faisoit redire une chose dix fois. Et ne sçay lequel estoit plus affectionné, ou Gandalin de compter, ou Amadis d'escouter : car l'ung et l'aultre en estoit insatiable. En fin Amadis luy dit : Mon fidele amy, je pensoys devoir tout à ton pere, qui me saulva du peril de la mer : mais je confesse te debvoir plus, d'autant que par ta diligence et discretion me donnes mieulx que la vie qu'il me preserva. Or diz moy, as tu bien [*v*°] marqué le lieu, où elle a commandé que je me trouve. Je vous en asseure, respondit Gandalin, car elle mesme me l'a monstré. Ha Dieu, dit il, comme pourroys je desservir le grand bien qu'elle me fait? Maintenant n'ay je plus d'occasion de me plaindre et lamenter. Encores n'esse tout, dit Gandalin, tenez, voyla ung present qu'elle vous envoye, pour tesmoignaige du bien qu'elle vous veult. Puis luy bailla l'anneau d'Oriane, lequel quand il eut pris, il le contempla longuement, puis le baisa mille fois et le meit en son doit, disant : Anneau qui as esté si heureux d'estre porté, et tenu cher de la plus accomplie creature du monde, bien que tu soys maintenant en moins honorable lieu, si n'as tu point changé de maistre : car moy et toy sommes à elle, et m'estrains le cueur avecques plus grande force, que tu ne luy estraignois le doit. Laissons ces raisons, dit Gandalin, et retournez aux damoyselles qui vous attendent en ce boys. Mais dissimulez, car ce penser vous transporte, et si pourroit beaucoup faire de dommaige à vostre entreprise. Ainsi changerent de propos, et s'en allerent aux pavillons. Ce soir se trouva Amadis plus gay, que de long temps on ne l'avoit veu, qui fut grand plaisir aux damoyselles : car il leur monstroit tout aultre visaige,

que quand il estoit en ses melancolies. Venue l'heure de dormir, chascun se retira comme ilz avoient de coustume : et peu apres voyant Amadis temps commode à son entreprise, se leva, et trouva Gandalin qui avoit ja mis son cas en ordre, parquoy il s'arma et monterent à cheval, prenans leur chemin vers la ville. Et arrivez pres le jardin, que Oriane le soir de devant avoit monstré à Gandalin, descendirent, et attacherent leurs chevaulx joignant une touffe d'arbres. Puis entrerent dedans le jardin, par ung trou que les torrens avoient nagueres fait à la muraille, et s'approcherent de la fenestre, que Oriane avoit monstré (le jour precedent) à Gandalin : lors frappa Amadis tout bellement contre. Pas ne dormoit à l'heure celle qui attendoit leur venue, ains ayant ouy le bruict, esveilla Mabile, et luy dit : Ma cousine, je croy que vostre cousin frappe à ceste fenestre. Mon cousin, respondit Mabile, il peult bien estre : mais vous avez plus de part en luy, que tout son lignaige ensemble. Lors se leva Mabile, et print ung flambeau qui estoit caché derriere une tapisserie, et esclaira à Oriane qui se leva, et ensemble vindrent ouvrir la fenestre, où elles trouverent Amadis, non moins attendu que attendant. Si ilz furent bien aises, il ne s'en fault enquerir : car tous les contentemens du monde ne sont qu'ennuy en comparaison de celuy qu'ilz receurent de s'entrevoir. Et sans point de doubte, ilz en avoient tous deux raison : car oultre la nourriture qu'ilz avoient prise ensemble des leur jeune aage, et leur premiere amytié, continuée par la souvenance et bonne opinion qu'ilz avoient tousjours eue l'ung de l'aultre, leur beaulté estoit si grande, que quand ilz ne se fussent jamais entreveuz que lors, si avoient ilz cause de s'entreaymer. Oriane qui l'attendoit s'estoit coiffée à son advantaige [LV] si proprement que jamais n'avoit esté mieulx pour la nuict, car par dessoubz ung blanc et delié couvrechef

mis bien arriere paroissoient les plus blonds et les plus crespes cheveulx que jamais feit nature. Sur ses espaules avoit jecté ung manteau de toile d'or figurée, et rehaulcée de menues fleurettes, decouppé et enrichy de la meilleure grace du monde. Et bien que de soy, elle eust le plus beau, et le plus cler taint qu'il estoit possible, l'aise et l'emotion en quoy elle estoit, luy avoient d'avantaige apporté une couleur si vive, et si belle, qu'il sembloit que nature se fust delectée à la faire premiere en toute perfection. Je vous laisse donc penser quel jugement en feit Amadis, lequel (quand bien elle eust eu moins de beaulté) l'aymoit tant, qu'il eust trouvé en elle tout ce qui y estoit, l'y trouvant doncques et l'aymant, ne sçavoit s'il se trouvoit luy mesme. Et devint si esperdu, que son grand aise cuida (pour occuper trop de place en son cueur) en chasser l'ame dehors. Dequoy elle s'appercevant, s'approcha, et parla la premiere, disant : Monseigneur, si je vous ay donné la privaulté (contre mon devoir et ma coustume) de me laisser voir en tel lieu, et à telle heure qu'il est, vous en donnerez, s'il vous plaist, la coulpe à la seureté que m'a promise de vous nostre premiere nourriture, et à la bonne opinion que depuis en ont augmentée voz grandes vertus, qui ne vous ont acquis en moy moindre faveur, qu'en tous aultres lieux grande renommée. Amadis pour ne demeurer muet, ayma mieulx ouvrir la bouche, et laisser sortir paroles à l'aventure, que se taisant, sembler ou peu estimer ce grand heur, ou moins aymer qu'elle, qui avoit eu la force de commencer, et deit ainsi : Madame, je ne me sens si favorisé de la fortune, que je n'estime l'honneur d'avoir esté des premiers en vostre service, le plus grand bien qu'elle m'ayt jamais fait, ny ne me sens tant tenu à ma vertu, que je ne reste trop obligé à ceulx

qui font bon rapport de moy. Mais quand bien l'ung ne l'aultre ne seroit point, si ay je une amytié envers vous si grande, et une servitute si affectionnée, que elle seule ne povoit riens moins meriter que vostre fiance et privaulté : laquelle quand bien il vous auroit pleu me donner encores plus grande, elle auroit bien peu accroistre mon obligation, mais non point l'affection, qui est telle, que pour bien que sçachiez faire, elle ne sçauroit augmenter, ny pour peine diminuer. Et ne sçay s'il seroit bien seant à ung homme de confesser les extremitez en quoy je me suis infinies fois veu par ceste passion. Le moindre ennuy que j'en ay receu a esté la perte du repos, et avoir banny le sommeil de mes yeulx, si ce n'a esté pour encores plus me travailler, me representant en songe, ce que mon esprit voit et desire incessamment. Quantesfois m'est il advenu pensant en vous, me ravir telement, que à ceulx qui me voyoient, je semblois non seulement privé du sens commun, mais de la vie mesmes ? Quelle femme, quel enfant bien batu, versa jamais tant de larmes, que moy chevalier au millieu des plus fortes entreprises en ay re[*v*°]spandues pour vous, non pour ne me sentir avoir trop heureux subject en amour, mais pour m'en sentir avoir trop peu de merite, et encores moins d'esperance ? Et bien que ceste faveur que vous me faites de me daigner ouyr, soit plus grande que je n'eusse osé esperer, si est elle si surmontée de ma passion, que je ne puis exprimer la moindre partie de ce que je sens, et demeure ma langue presque inutile, et non sachante son office, qui si bien et si longuement loing de vous avoit accoustumé de me servir. Mais à tout le moins ceste impuissance de parler m'aydera à vous tesmoigner ce que toutes les paroles du monde ne sçauroient assez au vray vous exprimer.

Car tout ainsi que toutes les aultres beaultez et perfections devant la vostre deviennent riens, ainsi devant mon affection, toutes les aultres puissances de mou ame disparoissent, et deviennent nulles. Vueillez donc, madame, par vostre courtoysie, supplier mon insuffisance, et deliberez de (avec pitié) me rendre la vie et moymesme, et conserver ce qui ne peult estre, s'il n'est vostre. Ces paroles proferoit Amadis si interrompues de sanglotz et de frequentes larmes, qu'il declaroit assez qu'il n'y avoit point de fainte, et qu'il sçavoit plus souffrir que dire. Dont Oriane ayant compassion luy dit : Je ne fais doubte, mon amy, que vous ne m'aymez, tant pour les peines qu'avez prises pour moy, que pour ce que vous dites. Et quand je n'en aurois nul enseignement de parole ne d'effect, si suis je contente de le croire, pource que mon cueur n'a aultre desir, et en cela me sens grandement satisfaite. Mais le tourment en quoy je vous voy, et l'impatience que vous vous donnez, trouble mon aise : car vous ayant asseuré par assez d'espreuves, et mesmes par ceste cy, que je vous ayme, il me semble que vous n'avez plus d'occasion de si fort vous affliger, et que deviez temperer voz peines, lesquelles (pour l'union de noz espritz) je sens non moins que vous mesmes. Si doncques vous ne les appaisez pour l'amour de vous, je vous prie le faire pour l'amour de moy, mesmement que ayant (s'il vous plaist) à nous entrevoir souvent, et en publicque, cela ne pourroit servir sinon à descouvrir ce que nous vouldrions estre incogneu, dont trop de mal nous pourroit advenir, et pour le moins empescher ce que nous desirons le plus. Madame, dit Amadis, j'ay tant de bien et de felicité de vous voir et ouyr, que ne me trouvant forces pour soustenir le fais de si grand contentement, je suis contraint

de tomber dessoubz, experimentant non moindre la peine du non accoustumé plaisir, que celle de la continuelle tristesse, et m'esbahis comme j'ay peu ne mourir point icy. Si doncques je vous ay offensée de ceste transportation, pardonnez la à vous mesmes, qui m'avez apporté cest heureux malheur, et donné ceste nuysante medicine, et souffrez que usant d'elle plus avant, et de l'asseurance de vostre bonne grace, je m'accoustume peu à peu à la supporter, et à sçavoir vivre content, et excusez en ce grand heur mon apprentissaige, qui n'en sçait encores prudemment user. Amour est maladie, et soit il favorable, ou contraire, il ne peult estre sans passion, qui rend à chascun l'effect que vous reprenez en [LVI] moy. Bien dites vous, amy, respondit Oriane, que vous estes encores apprentif, et bien le monstre vostre propos, qui ne voulez amour povoir estre sans passion. J'espere voir le temps, que vous ayant de luy encores plus grande et plus perfecte partie que vous n'avez, serez en plus grande tranquillité d'esprit, que peult estre vous n'estimez qu'on puisse avoir en ce monde : et ce ne vous adviendra par l'admiration de ce que pour ceste heure vous aymez le plus, et qui est le moins, mais par la fruition de ce où gist la felicité, la cognoissance dequoy unit et eslieve les espritz jusques au ciel. Et bien que j'aye encores si peu d'aage et d'experience que je ne me puisse exempter du mal dont vous plaignez, si ne suis je desprouveue du desir de nous en voir ensemble dehors, et vivre quelque fois heureux et contens. Ha madame, dit Amadis, l'esperance de celle heureuse journée me fera passer ceste penible vie en patience, supportant pour l'honneur de vous les peines interieures le plus couvertement que je pourray, et entreprenant celles de dehors le plus courageusement qu'il

me sera possible : mais je vous supplye me faire ceste grace de me dire quand elle sera. Bien cogneut Oriane qu'elle n'avoit pas esté du tout entendue, et en soubzriant luy dit: Elle est desja commencée, mais vostre œil esblouy ne la voit point. Lors commença Amadis à devenir pensif tenant l'œil arresté sur elle : et elle pour l'en divertir, meit la main hors du treillis, et empoigna la sienne, et Amadis se meit à la baiser mille fois, sans sonner l'ung ne l'aultre ung seul mot. Ce que voyant Mabile, s'approcha, et leur dit : Seigneurs, vous vous oubliez. Amadis leva lors le visaige, la salua de bon cueur, et elle luy. Et apres quelques propos communs de sa bien venue, et du long desir qu'elles en avoient eu, Mabile luy demanda combien il deliberoit demeurer en celle court. Autant qu'il plaira à madame Oriane, respondit Amadis. Ce sera doncques tousjours, dit Oriane, et de ma partie vous en supplie, si le Roy vous en requiert. Madame, dit il, s'il me fait cest honneur, je luy obeiray et à vous, mais ce sera apres longue dissimulation. Ce sera bien fait, dit Mabile, et ce pendant je vous prie nous voir souvent. Et voulans continuer plus longuement leurs devis, Gandalin qui faisoit le guet, veid que l'aube du jour apparoissoit, parquoy dit à Amadis : Monseigneur, je sçay que je vous seray importun, mais il fault que vous en accusiez le jour. Amadis n'en tenoit compte, et prolongeoit son propos, mais Oriane voyant que Gandalin disoit vray, et craignant qu'ilz ne fussent apperceuz, dit à Amadis : Monseigneur, allez vous en s'il vous plaist, car il en est temps, et ne m'oubliez vostre promesse. Lors print de rechef sa main, et la baisa. Puis monta à cheval, et revint au boys trouver les deux seurs damoyselles, lesquelles à grande requeste luy persuaderent d'aller delivrer leur cousine que le Roy retenoit

captive, jusques à ce qu'elle eust representé son champion, ce avoient elles entendu. Parquoy apres avoir pris ce jour repos, le lendemain retourna à la ville, en grande faveur et expectation de tout le monde.

[*v*°] Comme Amadis se feit cognoistre au roy Lisuart, aux princes et grans seigneurs de sa court, desquelz il fut haultement receu et festoyé.

CHAPITRE XVI

Tout le jour avoit sejourné Amadis en la forest avec les damoyselles, et le lendemain de grand matin s'estoit armé et monté à cheval prenant son chemin vers la ville, en laquelle estant arrivé, accompaigné seulement de ses deux hostesses, elles le menerent descendre au logis de leur cousine, laquelle aussi tost qu'elle sceut son arrivée, vint au devant, et se prosternant à terre, luy dit : Monseigneur, tout le bien que j'ay, vous me l'avez donné, et le tiens de vous et non d'aultre : pource faites en comme il vous plaira. Mais Amadis luy changea propos, et luy dit : Dame, allons devant le Roy, affin qu'il vous tienne quitte, et que je m'en puisse aller où j'ay affaire. Toutesfois devant que partir il se desarma de son heaulme, puis s'en alla avec les trois damoyselles au palais. Le peuple adonc sachant que c'estoit luy qui avoit vaincu Dardan, estoit par les rues, et faisoit ung tel bruit que le Roy l'entendit. Au moyen dequoy estant adverty de son arrivée, luy feit tant d'honneur, que de venir à l'encontre pour le recevoir, puis luy dit : Chevalier, vous soyez

ceans le tresbien venu, comme celuy qui y estoit fort desiré. Lors Amadis voyant ce bon recueil meit le genoil à terre, et luy respondit : Sire, Dieu vous doint bonne vie et longue. Mais aussi tost le Roy le print par la main et le feit lever, luy disant : Je vous prometz, mon amy, que je suis tresaise de vostre cognoissance, car vous estes bon chevalier. De ces paroles rougit Amadis, et respondit : Sire, pour rendre quite la dame que vous avez fait arrester, je suis venu vers vous : pourtant, puis qu'elle a accomply vostre vouloir, elle sera en liberté desormais, s'il vous plaist. Certes, dit le Roy, c'est bien raison. Je vous asseure, Sire, respondit Amadis, que jusques à present elle n'a sceu qui pour elle avoit Dardan combatu. Or tandis que le Roy et Amadis devisoient ensemble, s'assembla à l'entour grand multitude de peuple faisant de luy divers jugemens, les ungs louoient sa grand beaulté, aultres son jeune aage, et tous en general son extreme hardiesse et l'effort qu'il avoit fait (ayant si peu d'aage) à povoir vaincre Dardan qui fut par toute la grand Bretaigne craint et redoubté. Ce pendant il devisoit avec le Roy de divers propos, et entre aultres voulant faindre son partement pour luy augmenter l'envie de le retenir, il luy dit : Sire, puis que la dame est libre, vous me donnerez s'il vous plaist congé, et si je vous puis faire service vous me le commanderez, car vous estes le prince à qui plus je desire obeyr. Mon amy, respondit le Roy, ce partement ne sera si prompt, si ne me voulez desplaire. Dieu m'en garde, dit Amadis, plus tost vous obeiray. Croyez, respondit le Roy, que vous me ferez plaisir, si voulez pour meshuy demeurer ceans. En bonne foy, Sire, dit il, je feray ce qu'il vous plaira, car en plus grande chose je vous vouldrois complaire. Or vous en allez donc desarmer. Ce disant, luy mesmes le

print par la [LVII] main, et le mena en une chambre où il le laissa pour se refraischir avec le roy Arban de Norgalles et le conte de Clocestre, ausquelz il commanda luy faire compaignie : car ce roy Lisuart estoit le prince, qui plus favorisoit et honoroit chevaliers estranges. Puis l'ayant laissé en la compaignie de ses seigneurs, s'en alla vers la Royne, à laquelle il recita le moyen par lequel il avoit arresté le bon chevalier qui avoit vaincu Dardan. Monsieur, dit elle, sçavez vous son nom ? Non, respondit le Roy, car pour la promesse que je luy ay faite, je ne luy ay osé demander. Peult estre, dit la Royne, esse le filz du roy Perion de Gaule. Je ne sçay, respondit-il. Sçavez vous, dit la Royne, qui nous en jectera hors de doubte ? Cest Escuyer qui parle à Mabile l'est venu chercher et dit qu'il a eu nouvelles qu'il est arrivé en ce pays long temps a. Incontinent le Roy feit appeller Gandalin, et sans luy riens declarer luy dit : Suyvez moy, et me dites voyant ung chevalier que je vous monstreray, si le cognoistrez. Lors Gandalin le suyvit et entrerent où Amadis estoit. Et quand Gandalin l'advisa, faignant ne l'avoir veu de long temps, meit le genoil à terre, luy disant : Ha, monseigneur, j'ay eu mainte peine à vous trouver depuis mon partement d'Escoce. Gandalin mon amy, respondit Amadis, tu soys le bien venu, quelles nouvelles apportes tu ? Monseigneur, dit Gandalin, tresbonnes, Dieu mercy, tous voz amys se portent bien, et se recommandent à vostre bonne grace. Mais, monseigneur, desormais n'est il plus besoing de vous couvrir. Puis adressant sa parole au Roy, luy dit : Sire, celuy que ne cognoiss[i]ez nagueres, est monseigneur Amadis que voicy, filz du roy Perion de Gaule, et pour tel le cogneut le Roy son pere, lors qu'il occit au combat ce puissant roy Abies d'Hirlande, au moyen dequoy il recouvra

entierement ses pays qu'il avoit perduz. Par ce moyen fut descouvert Amadis et mieulx venu que devant : car au paravant il n'estoit cogneu que par ses haulx faitz, dont la renommée estoit par tout divulguée, mais lors fut honoré tant pour sa vertu que pour sa noblesse. Ainsi se passa tout le jour en bonne chere que l'on luy feit jusques à ce que chascun se retira. Parquoy le roy Lisuart commanda au roy de Norgalles de l'emmener loger en son logis, puis quand ilz seroient à privé, qu'il le sondast, et sentist de luy par tous moyens qu'il seroit possible, s'il se vouloit condescendre de demeurer en son service. Mais aussi tost qu'il se fut retiré, le Roy vint vers la Royne, et luy dit : Madame, je n'ay peu arrester Amadis à estre des miens, et si ne sçay comment je le peusse faire, combien que j'en aye plus d'envie que de gentilhomme que je veisse de long temps, car l'estime que l'on a de luy me feroit d'autant plus craindre et redoubter. Monsieur, respondit la royne, octroyez luy tout ce qu'il vous demandera, et de vous mesmes presentez luy tout ce que vous pensez qu'il luy sera agreable. Il ne me demande aulcune chose, dit le Roy : car s'il demandoit je luy accorderois plus voluntiers qu'il ne vouldroit. Monsieur, respondit la Royne, il me semble que le devez faire prier [*v*°] par aulcuns des vostres, et s'il n'y veult entendre, dites luy qu'il nous vienne veoir, et vostre fille et moy, avec sa cousine Mabile luy en ferons la requeste, car elles le cognoissent du temps qu'il les servoit estant Escuyer. Lors nous luy ferons entendre comme tous les aultres chevaliers de ceans sont vostres, et que n'en avons nul qui soit à nous, et le prirons qu'il nous face ce bien de tenir vostre party et qu'il demeure pour nous servir quand aurons affaire de son ayde. C'est bon moyen de le faire demeurer, dit le Roy, et s'il ne le fait, et vous, nous

pourrons bien dire qu'il a en luy moins de civilité que de chevalerie. Et pource qu'il estoit ja fort tard, le Roy donna le bon soir à la Royne et se retira. Le roy de Norgales d'aultre part, qui estoit avec son nouvel hoste, le persuadoit et acheminoit tant qu'il povoit à le faire condescendre d'estre et demeurer en la maison du Roy. Mais Amadis sçavoit tant bien dissimuler, qui luy desguisoit entierement ce qu'il avoit plus envie de faire, et ne le peult arrester à chose dont il eust charge. Et tant que n'y ayant plus d'esperance, vindrent luy et Amadis le lendemain accompaigner le Roy à la messe, à la fin de laquelle Amadis vint prendre congé du Roy, mais il luy dit : Mon grand amy, vous m'eussiez fait plaisir de ne partir si tost, toutesfois la promesse que je vous ay faite me contraint de ne vous plus prier faire aultre chose que ce qu'il vous plaira, ne sachant s'il vous viendroit à plaisir. Mais la Royne desire bien vous veoir devant vostre partement, si le trouvez bon. Sire, respondit Amadis, je feray ce qu'il vous plaira. Je vous en sçay bon gré, dit le Roy. Et ce disant le print par la main, et le mena vers elle, à laquelle il dit : Madame, voicy le filz du Roy Perion de Gaule, qui vous veult faire la reverence. Vrayement, respondit la Royne, il me fait grand plaisir, et soit le tresbien venu. Adonc Amadis s'advança, et se mettant à genoulx luy voulut baiser les mains, mais elle le soubzleva et le feit asseoir joignant d'elle. Et voyant le Roy qu'ilz estoient entrez en propos, sans mot dire se retira, et se vint promener entre ses gentilzhommes tandis qu'ilz devisoient. Ce pendant la Royne entretenoit Amadis, mais les aultres dames et damoyselles qui avoient tant ouy parler de sa bonne grace et excellente beaulté, avoient tous [*sic* 1540, 1548] l'œil sur luy, s'esbahissans comme nature l'avoit tant pourveu de ce qu'elles desi-

roient le plus avoir. Or cognoissoit Amadis à leur contenance le jugement qu'ilz [*sic* 1540 elles 1548] faisoient de luy, toutesfois il n'osoit lever la veue, craignant que voyant son Oriane, par mutation soubdaine, il donnast tesmoignaige de ce que tant il desiroit cacher. Et ainsi qu'il estoit en ceste perplexité, la princesse Mabile se vint renger à luy, luy faisant la reverence. Lors la royne pour mieulx venir à ses attaintes, appella sa fille (qui faignoit quasi ne le cognoistre) et luy dit : M'amye, mes cognoissez vous le filz du roy Perion qui vous a si bien servye, quand il estoit vostre Escuyer ? et sera encores s'il luy plaist maintenant qu'il est chevalier. En bonne foy il fault bien que vous m'aydez toutes à [LVIII] le prier qu'il m'octroye ce que je luy demanderay. Et sçavez vous que c'est ? dit elle à Amadis. Le Roy desire grandement que vous demeurez avec luy : toutesfois à ce que j'entendz, vous ne luy avez voulu accorder. Nous verrons bien maintenant, de combien les dames ont meilleure part aux chevaliers que les hommes. Pourtant nous vous prions toutes que vous soyez chevalier de ma fille, de moy, et semblablement de celles que voiez en si belle compaignie. Et si tant voulez faire pour nous, vous nous releverez de chercher support en ung aultre, qui peult estre ne nous seroit si agreable, sçachant bien que si vous estes nostre, il nous sera aisé de nous passer de ceulx du Roy. Or estoient les damoyselles advertics de ce qu'elles auroient affaire en ce cas, parquoy elles s'approcherent toutes, et confermerent l'intention de la Royne, mesmes Oriane qui luy feit signe qu'il l'accordast : mais il dissimuloit saigement ce que plus il avoit d'affection de faire. Parquoy la Royne le voyant tardif à respondre, comme si elle l'eust voulu presser, luy dit : Et bien, seigneur Amadis, demeurerons nous escondictes ?

Madame, respondit il, qui seroit celuy qui pourroit faire aultrement que vostre volunté, et celle de ces dames presentes, veu que vous estes la meilleure Royne du monde, et elles qui meritent [plus] d'estre servies ? Pourtant, Madame, à vostre commandement et requeste de madame Oriane, et de ces aultres damoyselles, je suis content de demeurer avec vous, par tel convenant toutesfois que je ne seray qu'à vous seule, et si je faiz quelque service au Roy, sera comme vostre, et non comme sien. Et pour tel, dit la Royne, toutes nous vous acceptons. Ce qu'elle feit aussi tost sçavoir au Roy, lequel en fut si aise, qu'il envoya le Roy de Norgales vers luy le prier qu'il luy dit ung mot. Lors print Amadis congé de la Royne, et vint vers le Roy, lequel luy dit : Mon grand amy, je suis fort joyeulx de ce que vous avez accordé à la Royne : et soyez seur quant à ma part, que j'ay bonne envie de vous [bien] traicter comme le meritez. Lors Amadis le mercia humblement, combien qu'il fust demeuré par le commandement d'Oriane, et non pour aultre, quelque chose qu'il eut fait entendre à la Royne.

Or se taist l'Aucteur pour le present d'Amadis, voulant reprendre le propos de Galaor, lequel party de la maison du duc de Bristoye où le Nain luy avoit tant donné d'ennuy, chemina tout le jour esgaré au travers de la forest Darinida [*sic* 1540, d'Arivide 1548] sans trouver homme qui le radressast : toutesfois environ les vespres, il apperceut de loing venir vers luy ung Escuyer, monté sur ung tresbon cheval. Or avoit esté Galaor navré joignant la barque par l'ung des trois chevaliers qui l'assaillirent comme avez entendu, et à l'occasion de l'execution qu'il avoit faite la nuict precedente avec s'amye, sa playe s'estoit fort empirée : [*v*°] parquoy se sentant mal, dit à celuy qu'il rencontra : Amy, sçais tu où je pourrois estre

medeciné d'une playe que j'ay ? Ouy bien, dit il : mais telz couardz que vous n'y veulent pas voluntiers aller, pource que communement ilz n'en sortent sans recevoir honte et dommaige. Laissons cela, dit Galaor, et me diz seulement si j'y trouveroye aulcun qui me garist mes playes. Plustost, dit l'Escuyer, y trouverez vous qui vous en fera d'aultres. Monstre moy, dit Galaor, le chemin, et j'esprouveray ce dont tu me cuydes espoventer. Non feray vrayement, dit l'Escuyer, s'il ne me plaist. Si feras, respondit Galaor, par amour ou par force. Par force ? dit l'Escuyer. Craincte me pourroit elle forcer faire plaisir à si lasche et recreu chevalier que tu es ? Quand Galaor l'entendit parler si audacieusement, il meit la main à l'espée et faignit luy fendre la teste pour l'espoventer, luy disant : Par dieu, rustre, tu m'y conduyras, ou je feray conduyre presentement ton ame à tous les diables. L'escuyer eut peur et luy respondit : Puis qu'il est force, je vous sçauray bien conduire où vostre folye sera tost chastiée, et mon oultraige vengée. Ce disant, marcha devant, laissant le droict chemin, et Galaor le suyvit assez longuement, et quand ilz eurent cheminé environ une lieue, ilz arriverent pres d'une forteresse, assise le long d'un plaisant val, bien peuplé d'arbres. Lors l'Escuyer la luy monstra disant : Or me laissez maintenant aller : car voilà le lieu où j'espere estre vengé de l'injure que vous me faites. Va à tous les diables, respondit Galaor, car de ta compaignie suis je peu satisfait. Encores le serez vous moins, dit l'Escuyer, devant qu'il soit gueres. Ainsi eschappa, et tourna bride. Et Galaor suyvit le chemin du chasteau, lequel à son advis estoit nouvellement edifié : et arrivé à la porte apperceut au dedans ung chevalier armé monté sur son cheval, accompaigné de cinq hallebardiers equippez pour deffendre l'entrée de la

place, qui vindrent au devant de luy, et luy demanderent, si c'estoit il qui avoit nagueres forcé leur Escuyer? Je ne sçay, respondit Galaor, qui est vostre Escuyer : bien ay je fait venir icy par force ung paillard, le plus rogue et audacieux que je cogneuz oncques. Ce peult il bien estre, dit le chevalier du chasteau. Mais que demandez vous ceans? Seigneur, respondit Galaor, je suis fort navré, et cherche qui me secoure. Entrez donc, respondit le chevalier. Adonc Galaor passa, mais il n'eut gueres cheminé que le chevalier et les souldars le vindrent assaillir de tous costez. Toutesfois le premier qui se présenta, luy cuidant donner de la hallebarde sur la teste, fut pressé de si pres, que Galaor la luy arracha des poings, et en donna tel coup au chevalier, qu'il tomba mort à ses piedz. Puis entrant parmy les aultres, les chargea tant rudement qu'il en tua les troys, et les deux s'enfuyrent au plustost qu'ilz peurent vers le chasteau, et Galaor les poursuyvant feust entré pelle melle, sans son Escuyer qui luy escria : Seigneur, prenez voz armes, car leans y a esmeute de gens. Quand [LIX] Galaor l'entendit, il s'arresta quoy, et retourna s'armer. Par dieu, dit l'Escuyer, je prendray ceste hache pour vous secourir si avez besoing contre ces pendars. Lors print la hallebarde, et l'escu [de] l'ung des mors. Pour le moins, dit il, je feray mon espreuve contre ceste canaille : car pour ne perdre chevalerie tant que je l'aye receue, je ne mettray la main à chevalier pour l'oultrager. Asseure toy, respondit Galaor, qu'aussi tost que j'auray trouvé celuy qui me la donna, que tu le seras. Puis passerent oultre, et apperceurent venir à eulx deux chevaliers, et dix aultres souldars qui firent retourner avec eulx ceulx qui fuyoient. Or estoit l'Escuyer, qui avoit leans conduict Galaor, en une fenestre, lequel à haulte voix crioit :

Tuez le, tuez le, mais saulvez le cheval qui me pourra servir. Quand Galaor l'entendit, il le recogneut aysément, et de despit le cueur luy enfla, de sorte qu'il courut charger ceulx qui venoient à luy. Et de ceste rencontre rompirent leurs lances : mesmes Galaor sur celuy qui premier se presenta de si droict fil, que de là en avant il fut exempt de plus porter cuirace : puis meit la main à l'espée, et s'adressant à l'aultre, luy en donna tel coup qu'il le jecta du cheval à bas. Lors poursuivant sa poincte sans arrester se mesla parmy les gens de pied, et à l'instant veid que son Escuyer en avoit desja despeché deux. Parquoy pour luy augmenter le cueur luy escria : Amy, c'est tresbien commencé : achevons le demeurant sans que nul d'eulx rechappe, car il[z] ne sont dignes de tant vivre. Quand l'Escuyer qui estoit à la fenestre vid ce conflict, monta hastivement par ung escalier ¦au hault d'une tour, criant tant qu'il povoit : Seigneur, armez vous, sinon vous estes mort. Ce que Galaor entendit, parquoy il s'avança pour le devancer. Mais il n'eut gueres marché, qu'il apperceut ung chevalier armé de toutes pieces, et ung cheval que l'on luy tenoit prest au pied de la montée, lequel Galaor saisit legerement, car il estoit descendu du sien pour suyvre l'Escuyer, et mettant la main aux resnes du cheval, dit au chevalier : Damp chevalier, montez une aultre fois de meilleure heure, car pour le present vous n'aurez, si je puis, plus d'advantaige que j'ay. Bien estonné fut le chevalier quand il l'entendit, car il ne l'avoit encores apperceu, et luy respondit : Estes vous celuy qui avez tué mes deux nepveuz, et ceulx de ce chasteau ? Je ne sçay pour qui vous le dites, dit Galaor : mais je vous asseure que ceans j'ay trouvé la pire canaille, et la plus desloyalle gent à qui oncques je m'adressay. Par dieu, respondit le chevalier,

ceulx qu'avez tuez estoient meilleurs que vous, et cherement aussi le comparerez vous. Lors meirent la main aux espées, et commença entre eulx (ainsi à pied qu'ilz estoient) ung combat fort cruel, car celuy du chasteau estoit tresgentil chevalier, et n'y avoit nul qui les veist qui ne feust esbahy comme tant de coups ilz povoient soustenir l'ung de l'aultre. Toutesfois à la fin, le seigneur de leans ne peult porter l'effort de Galaor, parquoy pensa avoir recours à la fuyte, Mais il fut suivy de si [*v°*] pres, qu'ayant gaigné ung portail, ainsi qu'il cuydoit franchir le sault d'une fenestre en une gallerie assez joignant, demeura en chemin pour la pesanteur des armes, tumbant sur ung tas de pierres plus bas qu'il n'esperoit, tellement qu'il en fut brisé et mis en pieces. Quand Galaor s'en veid despeché, retourna arriere, mauldissant et le chasteau et les habitans d'icelluy : et ainsi qu'il traversoit entendit une voix, partant de la chambre, qui crioit dolentement : Pour l'honneur de Dieu, Seigneur, ne me laissez plus souffrir. Lors Galaor s'approcha plus pres, et appela, disant : Ouvrez donc la porte. Ha Sire, je ne puis, disoit la voix : car je suis attachée d'une grosse chesne. A ceste parole Galaor cogneut bien que c'estoit quelque prisonnier, parquoy donna du pied contre l'huys si rudement, qu'il le feit sortir des gons, et y entrant apperceut une belle damoyselle, liée par le col d'une grosse chesne, laquelle voyant Galaor, luy dit : Helas, monseigneur, qu'est devenu le maistre de ceans, et ceulx de sa compaignie ? Ilz sont tous mors, respondit il, car venant ceste part chercher aulcun qui me peust guarir d'une playe que j'ay, ilz me feirent entrer en ce lieu, puis me coururent sus. Toutesfois avec l'ayde de Dieu, je me suis tellement deffendu, qu'ilz ne feront jamais mal à personne vivante. Dieu en soit loué, res-

pondit la damoyselle, et pour Dieu ne me laissez en ceste misere : car estant delivrée, je vous rendray de brief sain et guary. A cela ne tiendra, dit Galaor. Adonc rompit la chesne, et emmena la damoyselle : laquelle print au partir de leans deux boitelettes, qu'elle tira d'ung petit coffret, et d'aultres choses precieuses que le seigneur du chasteau gardoit singulierement. Et ainsi qu'ilz vouloient sortir, apperceurent que le premier chevalier, contre qui Galaor avoit jousté, n'estoit encores mort, ains travailloit à la fin : au moyen dequoy pour ne le faire tant languir, Galaor luy passa tant de fois le cheval sus le ventre, qu'il luy feit rendre l'ame. Puis se meirent en chemin, devisans ensemble de divers propos. Or estoit la damoyselle saige, bien apprise, et de bonne grace, au moyen dequoy elle sceut si pertinéement respondre et entretenir Galaor, qu'il en devint tresamoureux : et de fait, ne povant plus supporter ce nouveau feu d'amytié, voulut sentir d'elle si elle le vouldroit aymer, luy disant : Damoyselle m'amye, vous sçavez que je vous ay delivrée de prison, mais en vous donnant liberté, je me suis captivé et mis en grande langueur si ne me secourez. Asseurez vous, respondit elle, Monseigneur, que la chose seroit bien difficile que je ne ferois pour vous obeyr estant tant obligée à vous : car faisant autrement, je meriterois estre mise au rang des plus ingrates damoyselles du monde, veu la misere, de laquelle m'avez nagueres delivrée : et pourtant soyez seur que je suis autant vostre, que vous le sçaurez soubhaicter. En ces propos se meirent si avant, que l'execution de ceste nouvelle amour s'en ensuyvit, goutans ensemble du fruict qui cause tant de contentement à ceulx à qui si bonne adventure advint, parquoy [LX] en telle ayse passerent ceste nuict aux pavillons d'aulcuns veneurs, qu'ilz trouverent de

fortune dans la forest. Par ainsi eut lors Galaor, par la damoyselle, alegement de la playe nouvelle qu'amour luy avoit faite, et peu apres de celle qu'il avoit receue par le chevalier, comme avez entendu cy devant. Quelque temps sejournerent en ce boys, pendant lequel la damoyselle luy recita qu'elle estoit fille de Teloys le Flamant, nagueres conte de Clare, par le don que luy en avoit fait le Roy Lisuart, et d'une dame qu'il avoit long temps entretenue pour s'amye. Mais ung jour, dit elle, estant avec ma mere en monastere, assez joignant de ce lieu, ce malheureux que dedans son chasteau avez occis, me demanda en mariage. Et pource que mes amys ne le trouverent bon pour son oultrecuidance, il espia ung jour que je m'esbatois avec d'aultres damoyselles, entre lesquelles il vint me ravir et emmener par force, au lieu mesmes duquel nous sommes nagueres partiz, puis de grand colere me feit mettre en ceste prison, dont vous m'avez tirée, me disant : Asseurez vous, damoyselle, que puis que m'avez dedaigné à mary, et si peu estimé ma grande renommée que jour de vostre vie n'en partirez, jusques à ce que vostre mere, et le reste de voz parens me prient que je vous preigne à femme. Lors je qui plus que chose de ce monde luy voulois mal, me confiant en la grace de Dieu, concluz qu'il m'estoit meilleur pour quelque temps endurer ceste captivité, que pour jamais en l'ayant espousé, demeurer en plus grande. Vrayement, respondit Galaor, vous aviez raison : mais dites moy je vous prie, au partir d'icy que deviendrez vous ? car je suis contrainct faire peu de sejour, et aller long chemin, et doubte fort qu'il vous ennuyast de me suyvre. Je vous prie, respondit elle, que me conduisiez au monastere, auquel je fuz ravie, car ma mere y est, qui sera tresayse de me veoir en liberté. Il me plaist tresbien, dit Galaor.

Au moyen dequoy ilz monterent à cheval, et tant chemi-nerent, qu'environ soleil couché ilz arriverent en l'ab-baye, où ilz furent receuz en grand joye : et encores mieulx quand la damoyselle leur recita les grandes prouesses que Galaor avoit faites, lequel combien qu'il se deliberast partir promptement, à la requeste des dames il y sejourna plus qu'il n'esperoit. Maintenant l'Aucteur laisse ce propos, pour vous dire ce qu'il survint à Agraies, depuis qu'il fut retourné de la guerre de Gaule.

Quelles furent les aventures de Agraies, depuis son retour de Gaule où il avoit laissé Amadis.

CHAPITRE XVII

Agraies retourné de l'entreprise de Gaule (apres que Amadis eut vaincu le Roy Abies d'Hirlande, et que ses pere et mere l'eurent cogneu, comme cy devant avez entendu) adressa son chemin pour passer en Nurvege, où il esperoit trouver sa dame Olinde. Et sejournant ung jour le long de la marine, delibera de courre ung cerf, et de fait meit son vouloir à execution, tellement qu'apres qu'il eut tout le jour pourchassé sa venaison, de fortune se trouva au plus hault d'une montaigne, de laquelle il povoit aisément veoir une grande estandue de mer. Mais à l'heure va souldre une si merveilleuse tempeste et grand oraige, que tant pour le fort vent que à cause de l'impetuosité des tonnerres la mer fut esmue, de sorte qu'il sembloit proprement le ciel et l'eaue se devoir assembler. Et à l'instant va adviser une nef tant agitée

de ceste tempeste, qu'il n'en esperoit aulcun salut, et ce qui venoit encor[e]s plus mal à propos, estoit, que la nuict la surprenoit. Au moyen dequoy il en eut telle pitié, qu'il commanda (pour faire signail) allumer f[e]uz de toutes pars : à ce que ceulx de dedans la nef peussent choisir la terre, et qu'ilz ne perissent pour l'obscurité. Et delibera d'attendre tant qu'il veit quelle en seroit la fortune, qui fut si bonne que (Dieu aydant, et la grande diligence que firent les pilottes et matelotz) ceste nef print port et vint à salvation assez pres du lieu où Agraies estoit. Lors prindrent terre aulcunes dames qui estoient dedans, tant effrayées et estonnées du peril passé, qu'elles ne se povoient bonnement asseurer. Quand Agraies (qui estoit l'ung des plus courtoys princes du monde) les veit hors du danger et à port de salut, mesmes les femmes descendre à terre, envoya promptement aulcuns de ses veneurs les prier se venir rafreschir où il estoit logé, ce que les damoyselles ne refuserent. Et pource qu'il eut craincte d'empescher leur privaultez, sçachant qu'ilz n'avoient pour l'heure meilleur besoing que de repos, delibera le soir ne se monstrer à elles, et de fait se retira. Parquoy estant les damoyselles logées et separées de leurs gens, les mariniers se meirent à faire grans feuz pour eulx secher et reposer attendant le jour : et au moyen du travail passé se prindrent tous à dormir de si fort somme, qu'il eust esté difficile les esveiller. Ce que cognoissant le prince Agraies, curieux de veoir femmes estranges (plus toutesfois pour les servir et honorer que [LXI] pour submettre son cueur en aultre lieu, qu'à celuy où il estoit dedié), vint regarder par entre la porte leur contenance, et veid qu'elles estoient toutes au tour du feu, recitans l'une à l'aultre, par grand plaisir, leur preterit danger : et tant fut ententif à les

escouter, qu'entre toutes cogneut l'infante Olinde, vers laquelle il s'estoit acheminé ainsi qu'elle luy avoit mandé. Et entendez qu'il luy estoit tant serviteur et elle à luy si affectionnée, qu'ilz se povoient dire heureux en leurs amours : parquoy à l'instant que Agraies l'eut apperceue, il fut si ravy que sans le povoir dissimuler, ayant devant les yeulx le danger du naufraige passé, où il l'avoit quasi veu perir, se cuida laisser tumber, et se print à faire ung hault souspir, disant : Ha Dieu, secourez moy. Ce cry entendu par les damoyselles, mesmes d'Olinde, pensant qu'à quelque des siens fust survenu aulcun mal, commanda à ses femmes ouvrir la porte. Lors la plus prompte y courut, qui au sortir trouva Agraies lequel luy dit qu'il estoit, pour le faire entendre secretement à sa maistresse, qui ne s'en trouva moins aise que esbahie, et commanda qu'il entrast. Adonc furent embrassemens et baisers par milliers : adonc caresses et tous bons traictemens que deux amans (en liberté) se peuvent faire, furent en saison, et tant que l'execution de l'amour s'en ensuyvit la nuict mesmes, dont il advint que la gentille damoyselle en perdit le nom de pucelle, avec tel contentement que celles qui le semblable ont essayé, et non aultres, peuvent estimer. Et tant eurent ce plaisir agreable qu'ilz sejournerent six jours ensemble, faisans grand devoir de contenter l'ung l'aultre par affection reciproque : et toutesfois si secretement que de tous ceulx de la trouppe, fors par deux damoyselles, ne furent apperceuz. Ce temps pendant, la mer se rasseura, et se monstra le temps cler, et les undes calmes, au moyen dequoy la princesse se delibera rentrer en son navire, et passer en la grand Bretaigne où le Roy son pere l'envoyoit, pour estre nourrie avec la Royne Brisena. Ce que entendu de Agraies (apres avoir

recité comme il estoit en chemin pour l'aller trouver en Nurvega) l'asseura que puis que Dieu luy avoit donné si bonne adresse, qu'en brief il seroit la part où elle alloit, tant pour luy obeyr et servir qu'aussi pour y trouver son cousin Amadis en la court du Roy Lisuart, ainsi qu'il luy avoit promis, dont elle fut tresaise, luy suppliant affectueusement d'ainsi le faire. Lors prindrent congé l'ung de l'aultre, et s'embarqua la princesse Olinde faisant faire voile. Et de là en avant eurent vent si à propos, que sans destourbier aulcun, en peu de jours prindrent port en la ville de Vindilisore, où pour lors sejournoit le Roy Lisuart, duquel et semblablement de la Royne, d'Oriane et des aultres dames, et damoyselles fut ceste princesse tresbien receue, tant pour l'honneur du Roy son pere que pour l'excellente beaulté d'elle. Or estoit demeuré Agraies sur le rivaige de la mer, conduisant de l'œil le plus qu'il peut la nef [*v°*] en laquelle s'esloignoit celle que tant il aymoit. Puis l'ayant perdue de veue, reprint son chemin à Briantes, tresbonne ville d'Escoce, où le Roy son pere estoit lors, et Galvanes sans terre son oncle, avec lequel peu apres delibera aller en la court du Roy Lisuart. Car nous y trouverons, disoit Galvanes, plus de bons chevaliers qu'en nulle aultre maison de prince chrestien, et pourrons y acquerir honneur et renommée mieulx qu'en Escoce, où nous ne trouvons plus contre qui nous essayer, si n'est endroict quelqu'ungs assez peu estimez aux armes. Ce Galvanes dont je vous parle, estoit de gentil cueur, et bon chevalier, convoiteux de gaigner louenge entre tous aultres : mais il avoit despendu tant du sien à suyvre les armes, qu'il ne luy restoit plus qu'ung petit chasteau : parquoy il estoit communement appellé Galvanes sans terre. Telle fut l'entreprise des deux chevaliers : lesquelz ayans

congé du Roy, entrerent en mer avec leurs armes et chevaulx, et chascun ung Escuyer seulement. Puis eurent vent si à propos, qu'en brief ilz arriverent en la ville de Bistoy, où ilz ne feirent nul sejour. Ains passans oultre, ainsi qu'ilz cheminoient le long d'une forest, rencontrerent une damoyselle qui leur demanda si c'estoit le chemin de la Roche de Galtares? Non, dirent ilz. Mais, damoyselle, dites nous pourquoy vous le demandez. Pour sçavoir, respondit elle, si j'y trouveray le bon chevalier qui sçache mettre remede en ung ennuy trop grand que j'ay à present. Vous [vous] abusez, respondit Agraies : car en ceste Roche où vous allez, n'y trouverez aultre chevalier que le grant geant Albadan, lequel si vous y portez de l'ennuy le vous fera doubler. Si vous sçaviez, dit la damoyselle, ce que je sçay, vous ne penseriez que je m'abusasse : car ce chevalier que je demande a vaincu le Geant, et occis en bataille corps à corps. Certes, damoyselle, respondit Galvanes, vous nous dites merveilles, veu que oncques chevalier seul ne se print à Geant (aussi n'est il vraysemblable ce que vous dites, car cestuy est plus que les aultres brave et cruel) si ne fust le Roy Abies d'Hirlande, qui se combatit avecques ung, luy armé, et le geant nud qui y fut tué : et encores ceste temerité de Roy fut estimée l'une des grandes qu'il feit oncques. Messieurs, dit la damoyselle, ce chevalier duquel je vous parle a bien fait aultrement. Puis leur recita comme ce avoit esté, qu'ilz trouverent trop estrange. Adonc Agraies luy demanda si elle sçavoit le nom de ce chevalier. Ouy vrayement, respondit la damoyselle. Je vous prie donc, dit Agraies, nous le dire. Je vous asseure, respondit elle, qu'il se nomme Galaor, et est filz du Roy de Gaule. Quand Agraies l'entendit, il fremit tout et respondit : Ha, damoyselle, vous

me dites bien les nouvelles du monde qui plus me donnent d'aise, me parlant de ce mien cousin que l'on tenoit plus pour mort que vif. Adonc feit entendre à Galvanes ce qu'il avoit ouy dire de Galaor, et comme il fut ravy par le Geant. Et jusques à present, dit il, l'on n'en avoit eu nouvelles. Foy que je dois à Dieu, respondit Galvanes, la vie de luy et de son frere [LXII] n'est pas sans grandes merveilles, ne le commencement de leurs armes qui est tel, que j'estime qu'en tout le monde leurs esgaulx ne se pourroient trouver. Puis demanda à la damoyselle qu'elle vouloit à ce chevalier. Seigneur, respondit elle, je vouldrois qu'il secourust une damoyselle qui est prisonniere à la persuasion d'ung Nain, la plus trahistre creature qu'oncques nacquit. Lors leur feit entendre tout ce qui estoit advenu à Galaor et au Nain, comme cy devant a esté recité, mais elle se teut du fait de Aldena, l'amye de Galaor. Et pource, Seigneur, dit elle, que la damoyselle ne veult accorder au Nain ce qu'il dit, le Duc de Bristoya a juré qu'il la fera dans dix jours brusler vive, qui donne grand ennuy aux aultres dames, craignant que la damoyselle par craincte de la mort accuse l'une d'elles, et qu'elle die à quelle fin elle feit venir Galaor en la maison du Duc : et de dix jours, en sont les quatre passez. Puis qu'ainsi est, respondit Agraies, ne vous travaillez plus : car nous ferons pour Galaor ce qu'il feroit, à tout le moins si ce n'est en force, ce sera en volunté, et pource guidez nous là où c'est. Lors la damoyselle tourna bride, et cheminerent tant qu'ilz arriverent en la maison du Duc, le jour precedent que l'on devoit executer la damoyselle. A l'heure se vouloit mettre le Duc à table pour disner : parquoy entrans les deux chevaliers en la salle le saluerent, et quand il les apperceut, il les pria de disner avec luy. Mais ilz

luy respondirent : Seigneur, vous entendrez s'il vous plaist presentement la cause de nostre venue vers vous. Lors Galvanes print la parole, disant : Duc, vous tenez une damoyselle prisonniere pour le rapport faulx et desloyal, que vous a fait ung trahistre Nain, laquelle nous vous supplions humblement delivrer, puis qu'elle n'a meffait. Et s'il est besoing de prouver son innocence par bataille, viennent deux aultres chevaliers prendre sa querelle, et nous sommes prestz de la deffendre. Vous dites tres bien, respondit le Duc. Adonc feit appeller le Nain, auquel il dit : Que respondz tu, à ce que ces chevaliers maintiennent que faulcement m'as fait emprisonner la damoyselle, et qu'ilz te le prouveront en bataille ? Il te fault trouver qui te deffende. Seigneur, dit le Nain, à cela ne tiendra : car j'ay pour moy qui fera cognoistre la verité de tout ce que j'ay dit. A ceste parole il appella ung chevalier son nepveu bien dispost, et de telle taille, que l'on l'eust jugé ne luy estre aulcunement parent, auquel il dit : Mon nepveu, je vous prie maintenir ma querelle contre ces deux chevaliers. A peine eut achevé le propos, que son nepveu respondit à Galvanes, et à son compaignon : Et bien, seigneurs, que voulez vous dire contre ce loyal Nain, qui fut tant oultraigé par le chevalier qui amena ceans la damoyselle ? Mais peut estre, esse l'ung de vous à qui je parle : toutesfois, soit vous ou aultre, je prouveray par combat qu'il a fait meschamment, et que pourtant la damoyselle doit mourir, pource qu'elle le feit entrer en la chambre de monseigneur cy present. Agraies (à qui plus il touchoit ce luy sembloit) s'a[*v*°]vança de respondre : Vrayement, dit il, ce n'est nul de nous, combien que desirons bien luy resembler. Tant y a qu'il n'a poinct de tort, et presentement s'il plaist au Duc, nous vuiderons ce different :

car je maintiens pour luy, que la damoyselle doit estre delivrée, et le Nain en sa place bruslé comme trahistre et meschant. Il n'est pas vray, dit le chevalier du Nain, qui aussi tost demanda ses armes. Et de fait s'arma et monta sur ung gentil cheval, puis retourna vers Agraies, qui luy avoit presenté le combat, et luy dit : Pleust à Dieu, chevalier, que tu fusses celuy pour lequel ceste querelle est commencée : car cherement le te ferois comparer. Nous verrons tantost, respondit Agraies, que sçauras faire : mais je suis seur que s'il estoit cy present, qu'il feroit peu de cas de deux telz braves que toy, voire tant injuste fust la querelle de sa part. Par plus forte raison donc, je te laisse penser comme il te sçauroit gouverner en ceste cy où il a si bon droit. Durant ces menasses d'une part et d'aultre, le Duc ne se bougea de la table, tant qu'il eust achevé de disner, et voyant les chevaliers prestz à executer leurs paroles, il les conduict avec grosse trouppe de gentilz hommes, au lieu ordonné à vuider telz debatz. Puis estant rengez comme en tel cas est accoustumé, il dit à Agraies : Faites desormais ce qui est en vous, ja pourtant ne sera la Damoyselle delivrée : car au Nain seul n'a esté fait l'oultraige, mais à tel qui vault mieulx que vous. Seigneur, respondit Agraies, vous la feistes prendre par la faulse occasion de luy, qui vous a meschamment menty : ainsi si je demeure vaincqueur, vous la devez par raison delivrer. Je vous ay dit ce qu'il m'en semble, dit le Duc, car aultre chose n'en sera fait. Ce que entendu par Agraies, ne luy voulut tenir plus long propos, ains luy tourna le dos. Et donnant des esperons à son cheval, vint contre le chevalier du Nain, qui le receut bravement, se donnant si grandz coups de lances, qu'elles volerent en esclatz, et parfaisans la carriere, se joignirent de corps et de chevaulx par telle im-

petuosité, que tous deux perdirent les estriers et tumberent en la place : toutesfois legierement se releverent, et de grand furie meirent la main aux espées. Lors commencerent, ainsi à pied qu'ilz estoient, un si cruel combat que merveilles. Leurs espées estoient trenchantes, et les chevaliers roides, et de grand cueur, au moyen dequoy en peu d'heure meirent leurs harnois, heaulmes et escuz en petite resistance. Ce neantmoins Galvanes voyoit bien que son nepveu avoit tousjours le dessus de son ennemy, parquoy si au paravant il l'avoit en estime de bon chevalier, il l'eut lors en trop plus grande : combien qu'il se hastast tant qu'il se mettoit souvent quasi hors d'aleine. Et à ceste cause chascun presumoit que à la longue, veu son aspreté, il ne pourroit durer, mais il advint tout au contraire, car croissant la longueur du combat, le couraige avec la force luy croissoient aussi, qui fut cause que à la fin il demeura vaincqueur, comme il sera cy apres deduit, car le nepveu du Nain se trouva à la longue tant mal mené, qu'il se tira [LXIII] ung peu arriere, disant à Agraies : Chevalier, il me semble que nous sommes assez essayez pour nous cognoistre et sçavoir que nous sçavons faire : parquoy j'estime que celuy pour lequel je combatz, ne l'aultre que tu soustiens ne sont en riens coulpables, veu que aultrement nostre guerre n'eust tant duré sans que le sort fust tombé sur l'ung de nous deux. Tu as bien raison, respondit Agraies, de dire que le chevalier pour qui je combatz est loyal, mais le Nain est trahistre et meschant, et pourtant jamais ne te laisseray en paix tant que par ta bouche le confesse, et te deffens si tu peulx mieulx que tu n'as fait. Ceste menace haulça le cueur au chevalier et cuida s'esvertuer, mais il avoit tant perdu de sang qu'il ne se povoit quasi plus soustenir, et par ainsi Agraies le reng[e]oit du tout

à son plaisir, car l'aultre ne faisoit plus que tournoyer et parer aux coups de son ennemy. Ce que voyant le Duc qui luy portoit faveur en fut si desplaisant, que pour ne le veoir mourir, se retira en son chasteau, jurant que de là en avant il s'en vengeroit sur tous aultres chevaliers errans, leur faisant toute la honte qu'il luy seroit possible. Or estoit il entré en telle furie, qu'il dit ce propos si hault que Galvanes l'entendit, parquoy il luy respondit : Duc, vous entreprenez forte guerre, mesmes encontre ceulx qui sçavent faire amender les tors des aultres, à plus grans seigneurs que vous n'estes. Et ainsi qu'il contestoit contre le Duc, le chevalier du Nain se laissa tumber aux piedz d'Agraies, lequel incontinent le saisit par l'armet, et le luy arracha de la teste, luy donnant du pommeau de l'espée maintz coups sur le visaige en luy criant : Chevalier, confessez la desloyaulté de vostre Nain, ou aultrement vous mourrez presentement. Ha bon chevalier, respondit l'aultre, ne me tuez : car vrayement je confesse que celuy pour qui combatez est bon et loyal chevalier, et si vous prometz faire tirer hors de prison la damoyselle. Mais pour Dieu je vous supplie que je ne die le Nain mon oncle, qui m'a nourry, estre trahistre. Ces paroles furent de tous les assistans aiséement entendues, et à ceste cause Agraies en print pitié et luy dit : Pour le Nain, je ne feroys aulcune chose : mais pour vous, qui estes bon chevalier, je feray ce bien de vous quicter, pourveu que metez vostre povoir à faire sortir la damoyselle de prison comme vous prometez. Or n'avoit le Duc entendu aulcuns de ses propos, car il estoit desja en voye, quand Galvanes saisit la bride de son cheval, luy disant : Par Dieu, Duc, vous ne passerez plus oultre que n'ayez veu l'extremité de vostre champion, car il est mort ou vaincu maintenant. Donques que

respondez vous au droict de la damoyselle, et à l'injure que luy a fait[e] le Nain ? Quoy ? respondit le Duc, pensez vous que je faulce mon serment, et que j'en face aultre chose que ce que j'ay deliberé ? Je ne sçay quelle deliberation vous avez, dit Galvanes. C'est, respondit le Duc, qu'elle sera demain le matin bruslée, si elle ne dit qui la meut de faire venir ceans le chevalier qu'elle y amena. Comment, dit Galvanes, vous ne la delivrerez donc ? Non, respondit il, et si vous deffendz [*v*°] de ne plus sejourner en mes pays, aultrement vous cognoistrez qu'il m'en desplaist. Est il vray ? dit Galvanes, vous nous menassez contre toute equité, et ne voulez delivrer la damoyselle estant justifiée ? Par Dieu, je vous desfie des maintenant, tant de ma part que de celle de tous aultres chevaliers errans. Et bien, respondit le Duc, le semblable fais je à vous, et à ceulx qui vous resemblent. Lors s'en alla le Duc en son chasteau, et Galvanes vers Agraies, tant colleré que rien plus : toutesfois l'aise qu'il eut de trouver son nepveu en si glorieuse victoire luy faisoit passer partie de son ennuy. Non pourtant il luy feit discours des menasses du Duc, et du deffiement qu'ilz avoient fait d'une part et d'autre, dequoy Agraies fut tresplaisant [*sic* 1540, 1548], mesmes pour l'oultraige de laquelle on menassoit la damoyselle, et respondit à Galvanes : Par dieu, monsieur mon oncle, c'est contre raison quand ung tel paillard que le Duc seigneurie si grand terre qu'il possede, puis qu'il est de si maulvais cueur. Et ce disant demanda son cheval lequel l'on luy amena : et ainsi qu'il montoit dessus, dit au chevalier vaincu : Amy, souvienne vous de vostre promesse, et accomplissez au plus tost que vous pourrez ce que vous m'avez promis pour la redemption de la damoyselle prisonniere. En bonne foy, respondit il, j'y mettray tout

mon possible. Je vous en prie, dit Agraies, lequel print avec Galvanes le chemin de la forest Darinida. Mais ainsi qu'ilz y entroient, Galvanes dit à son nepveu : Mon nepveu, vous sçavez comme j'ay deffié le Duc et l'injure qu'il nous a faite, mais si vous me voulez croire, nous [nous] embuscherons quelque temps dans ce boys, où je suis seur qu'aiséement nous le surprendrons ou aulcuns des siens. C'est tresbien advisé, respondit Agraies. Et de ce pas sans passer oultre choisirent l'espaisseur du taillis, où ilz descendirent, et envoyerent leurs Escuyers à la ville querir vivres. Le Duc d'aultre part s'estoit retiré, comme j'ay dit, en son palais tant yrrité contre la damoyselle qu'il la cuida des l'heure envoyer au feu. Et à ceste cause il la feit appeller, et luy dit, qu'elle pensast desormais de son ame, car le lendemain elle seroit bruslée, si promptement ne luy declairoit la verité du chevalier, mais pour menasses n'en sceut tirer parolle d'elle. Et pource que le chevalier vaincu avoit promis à Agraies de moyenner sa delivrance vers le Duc, aussi tost qu'il fut retourné du camp, se vint jecter à deux genoulx devant luy, en le suppliant treshumblement qu'il luy pleust octroyer ce qu'il avoit promis pour la damoyselle : mais il s'en excusa au possible remonstrant qu'il avoit fait serment solennel de la faire mourir, si elle ne luy declairoit ce qu'il avoit envie de sçavoir. Pourtant, dit-il, je consentirois plustost la ruyne de tous mes estatz que la fracture de mon serment. Ainsi fut le chevalier escondduit : car le jour ensuyvant de grand matin feit rappeller la damoyselle, à laquelle il dit : Or çà, pautonniere, choisis presentement le feu, ou le dire de ce que je te demande : car [à] l'ung de ces deux ne peuz tu faillir. Sire, respondit elle, vous ferez ce qu'il vous plaira : mais si je meurs ainsi, ce sera [LXIIII] contre raison. Et

bien, dit le Duc. Lors la feit prendre par douze sergens armez, accompaigné[e] pour sa garde de dix chevaliers bien equipez. Et pour plus grande seureté à ce qu'elle ne fust recousse, luy mesme en personne monta sur ung grand destrier et la feit jecter hors de la ville, et mener aux champs au feu qui luy estoit appareillé le long de la forest, où arrivez, le Duc commanda que sans tarder l'on la jectast dedans, disant ; Meure maintenant ceste pertinax en son oppiniastreté. Mais Galvanes et Agraies de fortune s'estoient embuschez en cest endroict (ne se souspeçonnant toutesfois pour lors de ceste entreprise) car ilz s'y estoient seulement arrestez pour y prendre le Duc ou aulcuns de ses gens qui passeroient par ce destroit. A l'heure estoient ilz armez et prestz à combatre, pource qu'ilz avoient veu sortir la trouppe de la ville et venir vers eulx. Et à ceste cause sans marchander, apres avoir bien expressement commandé à l'ung de leurs Escuyers ne s'amuser à aultre chose qu'à la salvation de la damoyselle, sortirent de leur embusche et veirent la pauvrette preste à lancer dedans : laquelle voyant le danger où elle estoit, pour delayer sa mort presente, s'escria au Duc qu'elle declaireroit entierement ce qu'il demandoit. Le Duc croyant qu'elle dit vray, s'approcha d'elle, et levant la teste advisa Galvanes et Agraies qui se diligentoient de venir vers luy, et desja en estoient si pres qu'il les entendit crier : Duc, force te sera maintenant laisser libre la damoyselle. A ce cry furent les douze chevaliers du Duc trop surprins. Ce nonobstant ilz se meirent en deffense, et commença entre eulx le combat fort rude et furieux : car encore que Agraies et Galvanes fussent seulz contre tant, si se monstrerent ilz si gentilz compaignons, qu'ilz en deffirent la plus grande part à leur arrivée, avant que de leur donner moyen de penser

à ce qu'ilz avoient affaire, dont le Duc fut si estonné que craincte de mort se presenta devant ses yeulx, et se retira derriere sa trouppe. Ce que cognoissant Galvanes, il luy escria : Trahistre Duc, tu commenceras du jourdhuy à sentir la guerre que tu as entreprise contre les chevaliers errans. Et fendant la presse, cuyda charger le Duc, mais il se retira à costé, pressant ses chevaliers de leur tuer les chevaulx, à ce que les gens de pied les peussent plus tost deffaire. Lors les deux chevaliers entrerent pesle mesle, et feirent leurs ennemys escarter, de sorte qu'en peu de temps ilz furent deffaitz ou mis en fuicte, la plus part si navrez, qu'à grand peine avoient ilz la force d'eulx tenir à cheval en fuyant. Mesmes le Duc qui fut mieulx monté que nul des siens, courut tant qu'il eut le moyen de dire premier des nouvelles à ceulx de sa ville. Et combien qu'il fut poursuyvy quelque temps par Galvanes, neantmoins le voyant monté à l'advantaige, il laissa la chasse et tourna bride vers la forest, où son nepveu estoit desja entré avec la damoyselle que l'Escuyer, dont cy dessus vous a esté parlé, avoit charge de saulver. Tel fut le recours de ceste femme, et la honte du Duc, lequel arrivé en la ville, feit armer hastivement ce qu'il [*v*°] peult de ses gens, et retourner en la forest pour venger ceste nouvelle injure, pensant y trouver encores les chevaliers, mais ilz s'estoient deslogez. Parquoy ne les trouvant au lieu où avoit esté le conflict, se meirent cinq à cinq pour plustost les rencontrer, et le Duc mesme en personne se meit comme eulx en queste, accompaigné de cinq de ses chevaliers les meilleurs qu'il peult choisir. Et ainsi qu'il devaloit le long d'une coste, ilz adviserent au bas de la vallée ceulx qui emmenoient la damoyselle, parquoy le Duc dit à ses gens : Mes amys, voila les paillards à qui nous avons affaire : je

vous supplie chargeons les sans leur donner loisir de fuyr, car s'ilz nous appercevoient, je crains qu'ilz courent plus fort que nous. Or à eulx, gardons qu'ilz n'eschappent. Adonc vindrent charger Galvanes et Agraies. Mais il fault que vous entendez, qu'avant qu'ilz y arrivassent, Galvanes les avoit descouvers et monstrez à Agraies, luy disant pour l'asseurer (doutant que pour les effors qu'il avoit souffers le jour precedent il feust lassé) : Mon nepveu, nous avons desja esprouvé que sçait faire ceste canaille, toutesfois il est besoing maintenant de si bien nous deffendre, qu'ilz n'ayent plus d'envie de nous tant importuner. Je cognois le Duc qui marche le premier, si nous tenons bon, j'espere qu'il sera aussi des premiers payez. Pourtant souvienne vous de vous mesmes, et que vous estes eschappé de plus grans dangers que cestuy. Comment ? respondit il, estimez vous que je me voulsisse oublier pour aulcun peril, mesmement estant avec vous ? Non non, donnons dedans, et leur faisons sentir ce que ont desja esprouvé leurs compaignons. Et ainsi qu'ilz achevoient le propos, le Duc donna des esperons à son cheval, et devança les siens, criant tant qu'il povoit contre Galvanes et Agraies : Paillardz, trop me desplaist qu'il vous convient mourir si honorablement, mais apres vostre mort je vous feray pendre au plus hault de ces arbres. A eulx, dit Galvanes. Et ce disant baissa la veue et Agraies aussi, et entrerent dedans ce petit esquadron par telle fureur, qu'ilz donnoient bon tesmoi[g]naige qu'ilz n'avoient envie de recevoir sepulchre si branchu. D'aultre part les gens du Duc faisoient grand devoir, et luy mesme sur tous aultres : parquoy Agraies s'adressa à luy, et de grand collere luy jecta tel coup d'espée au dessoubz de la visiere qu'il luy couppa les narines : parquoy le Duc pensant estre navré à mort,

tourna dos et se meit en fuyte, et Agraies à le suyvre, mais il ne le peut oncques attaindre. Au moyen dequoy le commandant à tous les diables, retourna au secours de Galvanes, qui estoit fort pressé des aultres quatre : toutesfois il se deffendoit si hardiment que nul d'eulx n'en osoit approcher. Parquoy Agraies donnant des esperons à son cheval fendit la presse, combien que devant qu'il y arrivast, Galvanes eust donné tel coup à l'ung d'eulx qu'il luy avoit fait saillir l'espée du poing, et à force de le serrer l'ayant embrassé estoit tumbé du cheval à terre. A l'heure de cest effort, retournoit Agraies de la poursuite du Duc, et au premier qu'il rencontra feit per[LXV]dre la vie. Ainsi n'en restoit plus que deux, lesquelz se trouverent trop foibles pour soustenir l'honneur des vaincuz, et pourtant tournant visaige, au plus tost que peurent courre leurs chevaulx, suyvirent les premiers, fuyans au travers de la forest, si legierement qu'ilz devancerent Galvanes et Agraies, et eschapperent leur fureur : parquoy ilz les laisserent aller, et rentrerent en la forest où la damoyselle les attendoit, à laquelle ilz demanderent s'il y avoit nul villaige pres de là où ilz peussent pour la nuict heberger. Ouy bien, respondit elle, je sçay joignant d'icy le logis d'ung chevalier nommé Olivas, lequel est ennemy mortel du Duc, à l'occasion d'ung sien cousin qu'il occit, qui me fait croire qu'il nous recevra de meilleur cueur. Or nous y conduisez doncques, dit Galvanes. Ce qu'elle feit, et y furent tresbien receuz, et avec meilleur traictement, quand il sceut ce qu'il leur estoit advenu. Puis le lendemain, apres s'estre armez, prindrent congé d'Olivas leur hoste, mais il les tira à part et leur dit : Seigneurs, le Duc occit meschamment ung mien cousin germain bon chevalier, et suis deliberé l'en accuser et combatre devant

le roy Lisuart. Et pource que je sçay que vous estes chevaliers errans, et telz, que sçavez ou povez faire reparer les injures et tors qui sont faitz aux foibles par ceulx qui sans craindre Dieu et leur honneur osent les commettre, je vous supplie me donner conseil et support. Vrayement, mon hoste, respondit Galvanes, vous estes grandement obligé à quereller ceste mort, si meschamment elle a esté commise, et nous aultres à vous ayder si besoing en avez, ayant si juste occasion. Et aussi le ferons nous si le Duc veult mettre aulcuns chevaliers en ceste preuve, car aussi peu que vous l'aymons nous, et sommes de luy deffiez. Je vous mercie humblement, dit le chevalier, et pour ceste cause m'en yray je avec vous s'il vous plaist. Au nom de Dieu soit, dirent ilz. Adonc s'arma Olivas, et se meirent ensemble en chemin droit à Vindilisore, où ilz esperoient trouver le roy Lisuart.

Comme Amadis estant bien voulu en la maison du Roy Lisuart, entendit nouvelles de son frere Galaor.

CHAPITRE XVIII

Par le discours cy devant descript avez peu sçavoir, comme Amadis (au temps qu'il defit en camp cloz ce superbe et audacieux Dardan) fut arresté en la maison du roy Lisuart à la requeste des dames, expressement pour estre chevalier de la Royne, semblablement le grand recueil et bon visaige que luy faisoit le roy, et tous les aultres qui le cogneurent. Or advint qu'ung jour, ainsi

qu'il devisoit avec les dames, entra une damoyselle en la chambre de la Royne, laquelle mettant les genoulx à terre devant elle, luy dit : Madame, est ceans ung chevalier qui porte les armes des lyons ? La Royne qui entendit bien qu'elle le disoit pour Amadis, luy respondit : Damoyselle, que luy voulez vous ? Madame, dit elle, je luy apporte nouvelles d'ung nouveau chevalier, qui a fait le plus grand commencement d'armes que nul aultre feit oncques. Vous dites beaucoup, respondit la Royne : car il y en a tant de bons, que peult estre ne sçavez encores ce qu'ilz ont fait. Madame, dit la damoyselle, vous dites vray, et toutesfois quand vous sçaurez ce que cestuy a parachevé, je croy que vous accorderez à mon dire. Je vous prie donc, respondit la Royne, que vous nous dites que c'est. Si je voyois, dit la damoyselle, le bon chevalier, celuy qui plus que tous aultres est estimé, je le luy dirois en vostre presence, et aultres nouvelles qui me sont chargées luy faire sçavoir. La Royne alors ayant envie plus grande que devant d'entendre qui ce povoit estre, luy respondit : Damoyselle, voicy celuy que vous demandez. Madame, dit elle, puis que vous le dites je le croy : car tant haulte princesse que vous ne me vouldroit decevoir. Puis s'adressant à Amadis, luy dit : Monseigneur, le beau damoysel que vous feistes nagueres chevalier devant le chasteau de Baldoid, lors que vaincquistes les deux chevaliers du pont, et ceulx de la chaussée, où vous prinstes le seigneur de leans prisonnier (tirant par force d'armes l'amy d'Urgande) se recommande humblement à vostre bonne grace, comme celuy qui vous repute son seigneur, et vous fait sçavoir par moy qu'il mettra peine d'estre homme de bien, ou il mourra à la poursuyte, et que s'il est tel qu'il merite aulcun loz de chevalerie, il vous dira plus de son affaire qu'à

present ne sçavez, et aussi s'il est aultre il s'en taira. A l'heure Amadis se souvint que c'estoit de son frere qu'elle parloit : parquoy de grande joye qu'il en eut luy en vindrent les lermes aux yeulx. Or estoient les dames regardans la contenance d'Amadis, et quand elles le veirent larmoyer, elles furent trop esbahies, specialement Oriane, laquelle (comme cy devant vous a esté desduict) estoit si affectionnée envers luy, qu'elle ne sçavoit souvent comme le dissimuler. Ce pendant la Royne desirant sçavoir quelle prouesse avoit faite ce chevalier nouveau, [LXVI] dit à la damoyselle : Je vous prie continuez vostre propos, et nous declairez ce grand commencement de chevalerie que vous dites. Madame, respondit elle, le premier lieu où il s'est essayé, a esté en la Roche de Galtares, où il a combatu le grand et terrible Geant Albadan, lequel en plain champ, seul à seul, il a deffait et occis. Puis leur compta la maniere de leur bataille qu'elle asseuroit avoir veue. G[r]andement furent tous les escoutans esbahis de ces nouvelles, mesmement la Royne qui demanda à la damoyselle si elle ne sçavoit quel chemin il avoit prins depuis. Madame, respondit elle, je m'en partis tost apres, et le laissay aller avec une damoyselle, qui l'estoit venu querir pour le mener vers sa maistresse qui avoit envie de le cognoistre, et oncques puis ne le veiz. Que vous en semble, seigneur Amadis, dit la Royne, ne sçavez vous qu'il est ? Ouy bien, madame, respondit il, et encores que je le cognoisse peu, je croy qu'il soit mon propre frere, ainsi que m'asseura Urgande, n'a pas long temps. Certes, respondit la Royne, la fortune de vous deux est admirable, et m'esbahis comme avez peu cognoistre ceulx de vostre lignée, ny eulx vous. Et croyez que je serois bien aise de veoir tel chevalier au service du Roy. Durant ce propos, Oriane qui estoit

loing de la Royne, et n'avoit entendu aulcune chose de ces nouvelles, estoit en si grand peine pour avoir veu pleurer Amadis, que ne sachant plus dissimuler, dit à Mabile : Je vous prie, belle dame, appellez vostre cousin, et sachons de luy ce qu'il luy est presentement survenu, qu'il l'a fait larmoyer. Lors Mabile feit signe à Amadis qu'il s'approchast, et quand il fut avec elles, Oriane faisant la marrie, lui demanda : Seigneur Amadis, il fault bien dire qu'il vous est maintenant souvenu de quelque damoyselle qui vous a meu à pitié. Je vous prie dites nous qui elle est, et la damoyselle qui vous en a apporté les nouvelles. Lors Amadis cognoissant le mal de celle qui l'interrogeoit, luy recita de point en point ce que la damoyselle avoit dit à la Royne, qui appaisa la jalousie de ceste amante, telement qu'elle reprint sa bonne chere, disant à Amadis : Helas, mon amy, je vous supplie me pardonner le souspeçon que j'ay eu à tort contre vous. Je vous prometz, madame, respondit il, il n'y a que pardonner, puis que oncques mon cueur mal ne pensa en vostre endroit. Mais vous seroit il point agreable que j'allasse chercher celuy duquel la damoyselle parle, et que je le feisse ceans venir pour vous servir ? estant asseuré que si je ne l'amene, qu'il sera difficile le y povoir attraire. Vrayement, respondit Oriane, je serois tresaise que si bon chevalier aymast à demeurer ordinairement en ceste compaignie, pourtant il me semble que vous ferez bien de l'aller querir. Toutesfois devant que partir parlez en à la Royne, à ce qu'elle estime que par son commandement seul vous faites ceste entreprise. Bien humblement la remercia Amadis, et suyvant le conseil d'Oriane se retira vers la Royne, à laquelle il dit : Madame, il seroit bon que le Roy eust ce chevalier en sa compaignie. Certes, respondit elle, je desireroys

gran[v^o]dement que cela se peult faire s'il estoit possible. Madame, dit Amadis, s'il vous plaist me donner congé de l'aller trouver, je l'ameneray ceans, aultrement je croy qu'il sera difficile le luy faire venir premier qu'il ne se soit fait cognoistre en maintz lieux. Vous ferez beaucoup pour le Roy, respondit elle, s'il vient, toutesfois faites en ce que pourrez. Je vous donne congé, par tel si, que l'ayant trouvé vous retournerez aussi tost. Et bien, madame, respondit Amadis, lequel partit le lendemain de grand matin, menant seulement pour compaignie Gandalin, et là cheminerent tout le jour sans adventure trouver, jusques au soir qu'ilz logerent chez ung ancien chevalier. Puis le jour suyvant entrerent en une forest, par laquelle ayant desja cheminé la plus part du jour, veirent venir une dame accompaignée de deux damoyselles et de quatre Escuyers : lesquelles pleurans amerement, conduisoient ung chevalier dans une lictiere, dont Amadis esbahy leur demanda qui les mouvoit d'estre tant tristes, et qu'il y avoit dans la lictiere. C'est, dit la dame, tout mon soucy, et ma tristesse entiere, mon seigneur et mary, lequel est telement navré que je n'en espere plus la vie. Lors Amadis s'avança pour regarder quel personnaige c'estoit, et levant la couverture de la lictiere, veid couché ung chevalier assez grand, et de bonne taille, ce luy sembla : mais de sa beaulté n'en peut juger, pource qu'il avoit le visaige meurdry, enflé, et en plusieurs endroictz entamé à force de coups, lequel il appella, disant : Mon compaignon, qui vous a ainsi oultraigé ? Toutesfois le chevalier ne luy respondit mot, ce que voyant le laissa, et demanda à la dame qui luy avoit fait ce mal ? Seigneur, respondit elle, c'est ung chevalier qui garde le long de ce chemin ung pont, sur lequel ainsi que passions, a dit à monseigneur qu'il con-

venoit qu'il jurast s'il estoit de la maison du roi Lisuart ou non. Lors mon mary s'enquist pourquoy il le vouloit sçavoir. Pource, respondit le chevalier, qu'il ne passera par icy nul qui sien soit que je ne tue. Et quelle est l'occasion de vostre hayne? luy dit mon mary. Je veulx, respondit le chevalier, tant de mal à ce Roy malheureux, que je le vouldrois tenir à mon povoir, pour en prendre vengeance à mon plaisir, et par despit de luy je feray desormais mourir tous ceulx qui s'avouront de sa maison : car il y tient ung chevalier lequel tua le vaillant Dardan, pour l'amour duquel j'essaieray que ce Roy et les siens recevront de moy, et d'infiniz aultres ennuy et deshonneur. Quand mon mary l'entendit (ennuyé de telles menasses) luy respondit : Saches que je suis sien, et son vassal, qui pour toy ny pour aultre ne le vouldrois nyer. Trop despleut au chevalier du pont ceste response, parquoy sans plus contester chargea mon mary, et commença entre eulx le combat cruel. Mais à la fin mon seigneur fut ainsi mal mené que vous le voyez, et pis encores l'estimoit le chevalier, car il pensoit qu'il feust mort. Et à ceste cause nous commanda que dedans trois jours le portissions en la maison du roy Lisuart pour luy faire despit. Dame, dit Amadis, je [LXVII] vous prie me prester l'ung de voz Escuyers qui me sçache monstrer ce chevalier: car puis que vostre mary a receu le dommaige pour l'amour de moy, il m'est plus convenant qu'à nul aultre de le venger. Comment, respondit la dame, estes vous celuy pour l'amour duquel il hait tant le Roy ? Ouy vrayement, dit Amadis, et si je puis je feray qu'il ne luy vouldra jamais mal, ny à aultre aussi. Ha gentil chevalier, respondit la Dame, Dieu vous doint bon voyage. Puis luy bailla ung Escuyer qui s'en alla avec luy. La dame passa oultre, et Amadis chemina tant qu'il arriva au pont,

où il advisa le chevalier jouant aux tables avec ung aultre : lequel soubdain laissa le jeu, et vint armé et monté sur ung grand cheval contre Amadis, auquel il escria : Holla, holla, je vous deffendz marcher plus oultre que premier ne jurez. Et quoy ? respondit il. Si vous estes, dit le chevalier, de la maison du Roy Lisuart : car si vous estes sien, je vous feray perdre la teste. Je ne sçay, respondit Amadis, que vous ferez : mais je vous asseure que je suis chevalier de la Royne sa femme, encores que ce soit depuis nagueres. Et depuis quand ? dit le chevalier. Depuis, respondit Amadis, qu'il y vint une damoyselle desheritée. Comment, dit le chevalier, estes vous celuy qui se combatit pour elle ? Je luy feiz recouvrer son droict, respondit Amadis. Par ma teste, dit le chevalier, je vous feray perdre la vostre si je puis : car vous occistes l'ung des meilleurs de mon lignaige. Je ne le tuay pas, respondit Amadis : mais je luy feiz seulement quicter l'oultrageuse demande qu'il faisoit, et luy mesmes apres comme meschant se tua. Tout cela ne vous peult proffiter, dit le chevalier : car pour vous il mourut, et non pour aultre, aussi pour luy mourrez vous maintenant. Et sur ce point donna des esperons à son cheval, et vint contre Amadis au plustost qu'il peut, et Amadis au semblable : et se donnerent des lances aux escuz, si rudement qu'elles vollerent en esclatz, et le chevalier du pont à terre, dont il fut trop esbahy. Toutesfois pource que l'armet d'Amadis s'estoit deslacé en courant, tandis qu'il le racoustroit, le chevalier eut loisir de remonter, et de donner à son ennemy deux ou trois coups d'espée, premier qu'il eust moyen mettre la main à la sienne. Mais apres il s'en sceut bien venger : car il l'attainct sur le derriere de l'armet de tel coup qu'il luy en abatit une piece, et de roideur devala l'espée sur le chinon du col, qu'il entama si au vif, que la teste ne

se peut soustenir qu'elle ne demeurast pendante sur ses espaulles, au moyen dequoy il rendit à l'instant l'ame. Quand ceulx du pont l'apperceurent, ilz se meirent tous à fuyr : ce que voyant Amadis ne les voulut poursuyvre, mais tournant bride, dit à l'Escuyer qui l'avoit conduict, qu'il s'en retournast vers sa maistresse pour luy faire entendre la vengeance qu'il avoit faite pour son mary. Ce que feit l'Escuyer, sans oublier à reciter les deux grands coups d'espée et de lance, qu'il avoit veu donner sur le chevalier du pont. De là en avant Amadis chemina si longuement qu'il saillit de la forest, et entra en une plaine belle [*v*°] et [de] grande estendue, laquelle estoit couverte de violettes, et d'herbes diversifiées des fleurs croissantes par le champ, qui luy augmenta le souvenir de son Oriane. Et ainsi qu'il estoit en ceste pensée, il apperceut assez pres de luy ung Nain fort contrefait monté sur ung pallefroy, lequel il appella pour sçavoir dont il venoit. Monseigneur, respondit le Nain, je viens de la maison au conte de Claire. N'y as tu point veu ung chevalier nouveau nommé Galaor ? Non certes, respondit il : mais je sçay où dans trois jours je vous pourray monstrer le meilleur chevalier qui oncques porta harnois pardeça. Quand Amadis l'entendit, pensant qu'il parlast de son frere, luy dit : Ha Nain mon amy, par la foy que tu dois à Dieu je te prie conduictz moi là où il est, affin que je le voye. Je le veulx tresbien, dit il, pourveu que vous m'octroyez ung don, et venez avec moy où je vous meneray. Lors, de grand desir qu'il eut de trouver son frere Galaor, le luy octroya. De par Dieu soit, respondit le Nain. Or cheminons donc presentement, et je vous conduiray où vous verrez le bon chevalier. Je te prie, dit Amadis, allons par le plus court chemin que nous pourrons. J'en suis content, respondit le Nain. Et des l'heure

prindrent aultre adresse, par laquelle ilz allerent sans adventure trouver, tant que la nuict les surprint assez pres d'une forest. Ce que voyant le Nain, dit à Amadis : Monseigneur, joignant d'icy est ung chasteau où nous pourrons heberger pour meshuy, lequel est à une damoyselle qui vous recevra de bon cueur. Amadis le creut, et de fait y trouva la damoyselle qui luy feit tresbon racueil, et apres qu'ilz eurent souppé, luy feit appareiller ung bien riche lict pour s'aller reposer. Mais il ne sceut oncques dormir, car son penser fut si continuel à sa dame, qu'en toute la nuict oncques ne sommeilla. Puis le lendemain ayant prins congé de son hostesse, continuerent leur chemin jusques sur le midy qu'ilz rencontrerent ung chevalier, lequel se combatoit contre deux. Lors Amadis s'approchant leur dit : Seigneurs, s'il vous plaist vous arresterez, et me direz l'occasion de vostre querelle. A la parole de luy, cesserent leur combat, et l'ung des deux respondit : C'est pour ce que cestuy maintient qu'il vault luy seul autant que nous deux ensemble, pour mettre fin à une haulte entreprise. Certes, dit Amadis, vostre different est bien meigre : car la bonté de l'ung n'amoindrist en rien celle de l'aultre. Les chevaliers cogneurent qu'il disoit vray, parquoy ilz firent paix, demandans à Amadis s'il cognoissoit le chevalier qui en la maison du Roy Lisuart avoit combatu pour la dame, à l'occasion dequoy Dardan le bon chevalier s'occit. Pourquoy le demandez vous ? respondit Amadis. Pource, dirent les chevaliers, que nous le vouldrions bien rencontrer. Je ne sçay, respondit il, si c'est pour bien ou pour mal : toutesfois il n'y a pas long temps que je le veiz en la court du roy Lisuart. Et ce disant se partit d'eulx suyvant son chemin : mais il ne fut gueres esloigné que les trois chevaliers pourpa[r]lerent ensemble, et peu apres se meirent à courir contre luy [LXVIII]. Et pource

qu'il les entendit venir tourna la teste, et veid qu'ilz estoient ja tout au plus pres de luy : parquoy doubtant qu'ilz le voulsissent oultrager, print son armet et son escu. Or n'avoit il point de lance, ny eulx au semblable. Lors le Nain voyant que Amadis deliberoit de se deffendre contre eulx, luy dit : Ha, Seigneur, que voulez vous faire ? ne voyez vous qu'ilz sont trois, et vous seul ? Il ne m'en chault, respondit il, s'ilz m'assaillent sans raison, par droict j'essayeray à me deffendre si je puis. Sur ce propos arriverent les trois chevaliers qui luy dirent : Chevalier, nous voulons vous demander ung don, lequel vous prions ne nous refuser, ou aultrement vous ne partirez aiséement d'avec nous. Plustost le vous octroyeray, respondit Amadis, s'il est raisonnable. Dites nous doncques comme loyal chevalier, où vous pensez que nous puissions trouver celuy pour lequel mourut Dardan. Lors luy qui ne povoit aultrement faire que leur dire la verité, respondit : Ce suis je : combien que se j'eusse pensé, je ne vous eusse accordé ceste requeste, pour ne me louer moy mesmes. Quand les chevaliers l'entendirent, ilz s'escrierent tous : Ha trahistre tu es mort. Et ayant les espées es poings le chargerent ensemble. Adonc Amadis despité pour estre si laschement assailly de ceulx qu'il avoit nagueres ostez de debat, les rembarra si vivement que du premier coup qu'il rua, separa l'espaule d'avec les costes à celuy qu'il rencontra, et de la grand douleur qu'il en receut tumba du cheval à bas. Puis tourna aux aultres qui le poursuyvoient chauldement : mais il frappa le second de telle force au plus hault de l'armet, qu'il le luy feit saillir hors de la teste, et glissant l'espée descendit sur le chinon du col, où il le navra mortelement, et le feit cheoir comme le premier. Quand le tiers veid ses coups, il se meit à tourner bride et fuir tant

qu'il peut. Et pource qu'Amadis n'estoit trop bien monté, ne le suyvit plus oultre, ains retourna vers Gandalin. Lors luy dit le Nain : Certes, monseigneur, je me tiens desormais plus asseuré en la promesse que vous m'avez faite que je n'esperois, et pourtant diligentons s'il vous plaist. Adonc suyvirent leur chemin tant que la nuict les surprint pres d'ung hermitaige, où ilz furent contrainctz heberger jusques au lendemain qu'ilz reprindrent leur erre. Et cheminerent jusques sur les trois heures, que le Nain monstra à Amadis au fons d'ung plaisant val deux haulx pins, au prez desquelz estoit ung chevalier monté sur ung grand destrier, et deux aultres qui nagueres avoient esté par luy abatuz : lesquelz couroient par le champ pour reprendre leurs chevaulx qui estoient eschappez. Et regardant plus oultre, apperceurent ung aultre chevalier couché sur son armet, et joignant de luy son escu avec vingt lances dressées autour des pins, et deux chevaux prestz à monter dessus, Lors demanda au Nain s'il cognoissoit les chevaliers. Seigneur, respondit il, voyez vous celuy qui est couché soubz le pin ? Ouy, dit Amadis. C'est, dit le Nain, le bon chevalier que je vous ay promis monstrer. Sçais tu son nom ? dit Amadis. Il [*v*°] se nomme, respondit le Nain, Angriote d'Estravaus, et est le meilleur chevalier que je [vous] pourrois de long temps faire cognoistre. Or me diz maintenant pourquoy il tient en ce lieu tant de lances ? Cela feray je bien, respondit le Nain. Il ayme une dame de ce pays, qui le hait plus que rien. Toutesfois il luy a tant fait la guerre, que ses parens ont esté contrainctz la luy bailler. Puis quand il l'a eue en son povoir, il s'est estimé le plus heureux du monde, mais elle luy a dit que pour avoir prins une jeune damoyselle par force il ne s'estimast tel. Car combien que je soye forcée ne partir d'avec vous, a

dit la damoyselle, jour de ma vie ne vous aymeray, si une chose ne faites pour moy. Comment, dame, respondit Angriote, est elle en ma puissance ? Ouy bien, dit elle. Or commandez donc, respondit Angriote : car je l'accompliray jusques à la mort. La dame qui trop luy veult de mal, pensant le mettre en lieu où il recevroit mort, ou y acquerroit tant d'ennemys que les parens d'elle se sçauroient bien deffendre de luy, et la retirer, le pria que luy et son frere gardassent ce val des pins contre tous les chevaliers errans qui par là passeront, et qu'ilz leur feissent accorder à force d'armes, [que] comparans en la court du Roy Lisuart, ilz confesseroient qu'elle estoit plus belle que celle qu'ilz aymoient. Et que si d'adventure ce chevalier, frere d'Angriote, que vous voyez à cheval, estoit vaincu, et qu'il ne se peult plus combatre, que Angriote seul l'entreprint l'espace d'ung an entier. A ceste cause, de jour il n'est par eulx habandonné, et de nuict se retirent à ung chasteau joignant ceste montaigne que vous voyez. Et y a ja trois moys qu'ilz ont commencé ceste entreprise, que jusques à present pour ceste affaire Angriote n'a mis la main à l'espée contre aulcun chevalier : car son frere les a tous conquis. Vrayement, respondit Amadis, je croy que tu diz vray, et ainsi l'ay je entendu en la maison du Roy Lisuart, où arriva ung chevalier qui accorda que la dame dont tu parles estoit plus belle que s'amye, et me semble qu'elle a nom Grovenese. Vous dites vray, dit le Nain : mais puis que je vous ay satisfait, ayez souvenance de me tenir promesse, et venez avec moy comme m'avez promis. J'en suis trescontent, respondit Amadis, où est le droict chemin ? Par ceste vallée, dit le Nain : toutesfois puis qu'il y a tel empeschement nous [n']y passerons pour ceste heure. Ne te soulcie, respondit Amadis. Et ce

disant donna des esperons au cheval et passa devant. Mais il n'eust gueres cheminé qu'il trouva à l'entrée du val ung Escuyer qui luy dit : Seigneur, ne passez plus oultre, si vous n'octroyez que plus belle est l'amye du chevalier couché soubz le pin que la vostre. Si Dieu m'ayde, respondit Amadis, si grand mensonge ne diray je de ma vie sans force ou extreme contraincte. Quand l'Escuyer l'entendit : Or retournez doncques, dit il, aultrement il vous conviendra combatre contre ces deux que vous voyez là bas. S'ilz m'assaillent, respondit Amadis, je me deffendray si je puis. Et ce disant marcha oultre sans aultre propos luy tenir.

[LXIX] Comme Amadis combatit contre Angriote et son frere, qui gardoient le passaige du val contre ceulx qui ne vouloient accorder que leur amye estoit moins belle que celle d'Angriote.

CHAPITRE XIX

Quand le frere d'A[n]griote l'advisa venir, il print ses armes et vint contre, puis estant tout joignant luy dit : Certes, chevalier, vous avez fait grand folie à n'accorder ce que l'on vous a demandé, car il vous convient combatre contre moy. Ce combat, respondit Amadis, m'est trop plus agreable que de dire la plus grand menterie du monde. Je sçay bien, dit le chevalier, qu'en aultre lieu l'accorde[re]z à vostre plus grand desavantaige. Je ne le cuyde pas ainsi, respondit Amadis. Or vous gardez doncques de moy, dit le chevalier. Et à l'instant laisserent courre leurs chevaulx au plus roide qu'ilz purent

l'ung contre l'aultre, et furent les attainctes dans les escuz. Le chevalier faulça celuy d'Amadis, mais le coup s'arresta contre le harnois, et Amadis le rencontra si durement qu'il le desarçonna : toutesfois oncques ne lascha les resnes du cheval, jusques à ce qu'elles luy rompirent es mains, au moyen dequoy il donna du col et des espaules contre terre si grand coup, qu'il demeura couché sans avoir de luy ne d'aultre souvenance. Pourtant descendit Amadis, et luy arrachant l'armet veid qu'il estoit seulement pasmé. Lors le tira par le bras si roidement qu'il revint à soy, et ouvrit les yeulx. Vous estes mort, dit Amadis, si ne vous rendez prisonnier. Adonc le chevalier qui advisa l'espée sur sa teste nue, craignant mourir, s'y accorda. Parquoy remonta Amadis et apperceut que Angriote estoit ja à cheval, s'appareillant de venger l'injure de son frere, et venoit ung Escuyer vers luy, luy apporter [*v*°] une lance laquelle il luy presenta de la part d'Angriote. Lors s'emurent l'ung contre l'aultre, et fut leur rencontre si rude qu'ilz feirent voler leurs lances en esclatz, sans toutesfois faire aulcun mal, et parfaisans la carriere passerent oultre. Mais Amadis meit promptement l'espée au poing, et tournant visaige Angriote luy dit : Chevalier, ne vous hastez encores de venir au combat de l'espée : car assez à temps y serez vous pour vous (et ce disoit il pource qu'il s'estimoit le mieulx frappant d'espée que l'on eust sceu pour lors trouver) mais je vous prie bien fort que nous joustons tant que les lances soyent faillies, ou que l'ung de nous deux soit mis bas. Chevalier, respondit Amadis, j'ay ailleurs affaire, et ne puis icy long temps sejourner. Comment, dit Angriote, pensez vous sortir de moy ainsi legerement? Certes ce n'est pas mon advis, toutesfois je vous prie joustons encores un coup. Ce que Amadis luy

octroya, et s'esloignerent l'ung l'aultre, prenant chascun d'eulx la lance qui plus leur fut agreable, puis à course de cheval se chocquerent de telle force que Angriote fut renversé et son cheval sur luy. Mais Amadis parfaisant son poindre rencontra le cheval abatu, qui feit le sien tresbucher de l'aultre costé, et par fortune ung tronson de lance qui estoit demeuré en son escu luy entra dans le corps, non pas beaucoup. Toutesfois il se releva legerement comme celuy qui ne vouloit que la honte fust de son costé, combatant pour l'honneur et beaulté de son Oriane, au moyen dequoy tira le tronson, et meit hardiment l'espée au poing marchant droict à Angriote, lequel le voyant approcher luy dit : Chevalier, je vous voy fort jeune, et me semble qu'avant que d'avoir pis me devez accorder que m'amye est plus belle que la vostre. Par Dieu, respondit Amadis, je mentirois grandement, et ja à Dieu ne plaise que je die chose tant esloignée de la verité. A ceste parole la colere leur enflamma, et se prindrent à chamailler l'ung contre l'aultre par telle vivacité, que non seulement ceulx qui les regardoient, mais eulx mesmes en estoient espoventez, estimant, d'eulx mesmes, qu'il leur seroit impossible longuement entretenir ceste extremité. Et à dire vray il eust esté difficile : car Amadis l'entreprenoit, comme j'ay dit, à la conservation de l'honneur de sa dame, pour laquelle il eust plustost choysi mourir de mille mors qu'elle n'eust esté maintenue en toute excellence. Et pourtant se meit à renforcer ses coups, si que tout le sçavoir ne l'adresse qu'eut Angriote à frapper, ne luy peurent tant proffiter qu'en peu d'heure (pour les grandes attainctes que luy donnoit Amadis) ses forces ne feussent estainctes et amoindries, et navré en plus de vingt lieux. Parquoy voyant sa mort prochaine, se retira à costé au mieulx

qu'il peult, et dit à Amadis : Certes, chevalier, il y a en vous plus de bonté qu'on ne pourroit juger. Rendez vous, disoit Amadis, et vous ferez saigement, veu que vous estes si mal accoustré que prenant la bataille fin, si plus combatons, vostre vie la prendra aussi, que j'auray peu agreable : car je vous estime plus [LXX] que ne pensez. Et cecy disoit il, tant pour la bonne chevalerie qui estoit en Angriote, que pour la grande honnesteté de laquelle il avoit usé envers la damoyselle qu'il avoit en sa possession. Lors Angriote qui plus n'en povoit, luy respondit : C'est raison que je me rende au meilleur chevalier du monde, et le semblable doivent faire tous autres qui portent armes. Et croyez, chevalier, que je n'ay regret à chose que je face, sinon pour le dommaige qui m'en advient, perdant aujourd'huy la chose du monde que plus j'aymois. Non ferez, si je puis, respondit Amadis, et d'advantaige la dame seroit bien ingrate si elle ne recognoissoit l'honneste courtoisie que luy avez gardée, et ne peult estre qu'elle ne vous recompense le bien que meritez. Et quant à moi je vous prometz que j'y emploiray toutes mes forces pour la y faire condescendre incontinent que je seray du retour d'une queste où je voys presentement. Seigneur, dit Angriote, et où vous pourray je desormais trouver ? En la maison du Roy Lisuart, respondit Amadis, où en brief je seray Dieu aydant. Et ce disant, print congé d'Angriote lequel l'importuna fort de sejourner en son chasteau, mais il ne voulut se desvoyer de son chemin. Parquoy suyvit le Nain, qui le guidoit, par cinq jours entiers sans adventure trouver, et tant que le sixiesme ensuyvant il luy monstra ung plaisant chasteau fort à merveilles, et luy dit : Seigneur, leans me devez donner le don promis. De par Dieu soit, respondit Amadis, je le te donneray si

je puis. J'y ay eu bonne esperance, dit le Nain, depuis que je vous veiz faire si haulx faitz d'armes. Mais, seigneur, sçavez vous comme ce lieu se nomme? Non, respondit il, car oncques je ne fuz en ce pays. Il a nom Valderin, dit le Nain. Et ainsi devisans arriverent tout au plus pres du chasteau. Lors luy dit le Nain : Seigneur, prenez voz armes. Comment, respondit Amadis, est il necessaire? Ouy, dit le Nain, car ilz ne laissent sortir ceulx qui y entrent si legerement. Lors print Amadis son armet et marcha devant, et le Nain et Gandalin apres : et quand il fut entré dedans il regarda d'ung costé et d'aultre et ne veid personne, parquoy dit au Nain : Ce lieu me semble habandonné. Par dieu, monseigneur, respondit il, aussi fait il bien à moy. Pourquoy doncques, dit Amadis, m'y as tu amené? Où est le don que tu veulx que je te donne? Certes, seigneur, respondit le Nain, j'ay veu autrefois ceans le plus brave chevalier, et plus roide aux armes que je pense de ma vie avoir veu, qui occist joignant ce portail deux chevaliers, l'ung desquelz estoit mon maistre, lequel il feit mourir trop cruellement, sans jamais n'avoir mercy. Et à ceste cause je vous voulois demander la teste de ce trahistre, laquelle j'ay plusieurs fois failly à avoir : car tous ceulx que j'y ay amenez y ont perdu la leur, ou ont esté mis en grande captivité. Tu faiz tour de loyal serviteur, dit Amadis, neantmoins tu ne dois y amener chevaliers devant que leur dire contre qui ilz ont à eulx combatre. Seigneur, respondit le Nain, le chevalier est assez cogneu et repu[*v°*]té pour l'ung des meilleurs du monde : pourtant si je le nommois, je ne trouveroy aulcun si hardy qui osast entreprendre ceste vengeance. Tu sçais donc son nom, dit Amadis. Ouy bien monseigneur, respondit le Nain, il se nomme Arcalaus l'enchanteur. Lors Amadis passa

plus oultre et jecta sa veue de tous costez pour veoir s'il appercevroit aulcun, mais ce fut en vain : parquoy s'appuyant sur son cheval, demeura quoy [*sic*, 1540, coy 1548], jusques sur les vespres, qu'il dit au Nain : Que veulx tu que je face meshuy ceans ? Seigneur, respondit il, la nuict approche, il me semble pour le meilleur que nous devons desloger d'icy. Par dieu, dit Amadis, je n'en partiray jusques à ce que le chevalier vienne, ou quelque aultre, qui m'en die nouvelles. Certes, respondit le Nain, si je puis je n'y demeureray pas : car je crains trop que Arcalaus me cogneust, et qu'il sçache que je travaille pour le faire mourir. Toutesfois, dit Amadis, tu me tiendras compaignie, aussi je ne me veulx excuser du don que je t'ay promis. Et ainsi qu'ilz devisoient, Amadis advisa une court plus arriere, dans laquelle il entra et n'y trouva personne : mais il apperceut ung lieu fort obscur, et uns degrez qui alloient soubz terre. A l'heure Gandalin tenoit le Nain qui s'en vouloit fuyr, et prenoit Amadis si grand plaisir à le veoir en telle tremeur qu'en se gaudissant luy dit : Nain, asseure toy, et devalons ces degrez pour sçavoir qu'il y a là bas. Monseigneur, respondit il, pour Dieu mercy, il n'y a chose pour qui j'entrasse en lieu tant espoventable. Helas, je vous supplie laissez moy aller, car je meurs tant j'ay de paour. Si ne partiras tu de ceans, respondit Amadis, que tu n'ayes le don que je t'ay promis, ou que tu cognoisses le devoir que j'en feray. Ha, respondit le Nain, je vous le quicte, et m'en tiens pour bien content. Et moy non, dit Amadis, pource qu'apres tu pourrois dire que je t'aye failly de promesse. Seigneur, respondit il, sur ma foy je vous en quicte et me tiens plus que satisfait, et s'il vous plaist j'attendray vostre retour sur le chemin par où nous vi[n]smes. Or y va doncques en bonne heure, dit Ama-

dis, et je demoureray en ce lieu pour ceste nuict jusques au matin, attendant si le chevalier viendra. Par ce moyen eschappa pour ce coup le pauvre Nain. Adonc Amadis devala les degrez, et estant au plus bas il se trouva en ung lieu plain, si obscur toutesfois qu'il ne sçavoit quelle part il estoit. Ce nonobstant, il ne s'arresta, ains tastonnant çà et là des mains rencontra une muraille contre laquelle, en cheminant il s'appuya, et marchant plus oultre entreveid une barre de fer, à laquelle pendoit une clef qu'il print, et en ouvrit ung cadenas qui fermoit une porte coulisse. Lors ouyt une voix trop lamentable, qui disoit : Las, seigneur Dieu, jusques à quand serons nous en ceste misere ? Helas, mort, que tardes tu à secourir ceulx qui t'appellent pour leur dernier refuge ? Adonc Amadis s'arresta quoy, et escouta un long temps : mais pour l'heure la voix se teut, au moyen dequoy il continua son chemin et entra dans une voulte, tenant l'escu et l'espée nue au poing. Et passant plus avant ce trou[LXXI]va dans ung grand pallais, à l'entrée duquel estoit une lampe ardente, et six hommes armez dormans, ayans joignans d'eulx leurs escuz et chascun une hache, desquelles il choisit la meilleure. Puis sans les esveiller passa parmy eulx : et peu apres il entendit, ce luy sembla, une lamentation nouvelle de quelque personne qui disoit : Dieu pitoyable et misericors, envoye nous s'il te plaist la mort pour nous oster de cest enfer. Adonc en plus grand peine que devant fut Amadis, car ainsi qu'il escoutoit s'esveillerent les gardes, l'ung desquelz dit à l'aultre : Lieve toy, prendz ces verges et faitz chanter aultre musicque à ceste chetive creature qui nous fait rompre nostre somme. A cela ne tiendra, respondit il. Puis à l'instant se leva et print unes verges. Mais ainsi qu'il s'acheminoit, il apperceut devant luy marcher

Amadis, qui l'espoventa fort, parquoy pour s'asseurer demanda : Qui esse qui passe ? C'est moy, respondit Amadis. Et qui es tu ? dit l'aultre. Je suis, respondit il, ung chevalier estrange. Qui t'a donc mis ceans sans licence aulcune ? dit la garde. Personne, respondit Amadis, que moy seul. Tant pis pour toy, dit la garde, car maintenant tu seras mis avec ces malheureuses gens qui crient comme tu peulx entendre. Lors se retira et ferma la porte contre Amadis, puis esveillant ses compaignons leur dit : Mes amys, maintenant j'ay trouvé ung chevalier qui à son malheur est entré ceans de son bon gré. Or me le laisse gouverner, respondit le Geolier, et si je ne le loge pis que les aultres, diz mal de moy. Adonc print sa hallebarde et ung pavoys, puis vint vers Amadis auquel il dit : Chetif, si tu ne veulx mourir, jecte bas tes armes, sinon avec ma hache je feray carbonnades de ton corps. Trop fut Amadis ennuyé de se ouyr menasser et luy respondit : Tu as raison de me cuyder espoventer de tes paroles, mais les diables t'espoventeront d'advantaige, car je leur feray present de ton ame, qui a si longuement maintenu ton meschant corps en povoir de faire tant de maulx. Et à mesme instant tous deux leverent les haches, et portirent leurs coups, telement que le Geolier attaignit Amadis sur son heaulme de sorte que la hache y entra fort avant, et Amadis rencontra son escu de telle force qui le couppa quasi oultre, si que le Geolier fut contrainct se desaisir d'escu et de hallebarde, et jecter le tout à terre pour mettre la main à l'espée, de laquelle il luy donna tel coup qu'il rompit la hante de la hache d'Amadis, et de ce pas le voulut saisir au corps pour le renverser : car il estoit fort à merveilles, mais il advint aultrement, pource que Amadis estoit l'ung des plus roides chevaliers du monde. Ce

nonobstant le Geolier le tenait entre ses bras et le pressoit merveilleusement, quand Amadis luy donna sur le visaige tel coup de poing qu'il luy rompit les maschoueres, et de ce coup le rendit tout estendu en la place, puis par le trenchant de son espée luy tint la promesse qu'il luy avoit faite, luy separant l'ame d'avec le corps. Alors ceulx qui les regardoient combatre, estimant que le Geolier ne [*v*°] fust mort, crierent tous à Amadis que sur sa vie il ne le tuast, aultrement que luy mesmes en mourroit. Je ne sçay qu'il en adviendra, respondit Amadis, mais de cestuy seray je desormais asseuré. Et ce fait, remeit l'espée au fourreau et print la hache qui estoit tumbée avec la targe et marcha contre ceulx qui venoient à luy, lesquelz d'arrivée le chargerent bien roidement. Toutesfois le premier qu'il rencontra tint compaignie à son compaignon mort, et le second semblablement : puis s'adressa au quart, auquel il rua si grand coup qu'il luy feit ployer les genoulx à terre, et ainsi que Amadis le vouloit tuer, il luy cria mercy, et l'aultre qui restoit semblablement. Metez bas les armes, dit Amadis, et me monstrez ces gens qui si fort se lamentent. Ce qu'il[z] feirent et marcherent devant où estoient les captifz. A l'heure Amadis les suyvoit, et entendit encores une aultre voix gemir assez pres de luy. Qui se plainct leans ? dit-il. Seigneur, respondirent les gardes, c'est une dame qui est en grande angoisse. Ouvrez la porte que je la voye, dit Amadis. Adonc l'ung des deux courut où le Geolier gisoit mort prendre deux clefz qui pendoient à sa ceincture, et vint ouvrir la fosse où la damoyselle estoit, laquelle pensant que ce fust le Geolier, s'escria : Helas, homme, ayez pour Dieu mercy de moy et me donnez la mort, non pas les martires que je reçoys. Ha a Roy, dit elle en souspirant, en malheure

fuz je oncques de vous trop aymée que tant chere m'est vostre amour. Ceste plaincte donna telle compassion à Amadis que les larmes luy vindrent aux yeulx, et luy respondit : Dame, je ne suis le Geolier qui vous enferma, mais celuy qui vous jectera hors si je puis. Ha mere pucelle, dit la damoyselle, qui estes vous qui ceans avez peu entrer ? Je suis ung chevalier estrange, respondit Amadis. Helas, seigneur, qu'est devenu le Geolier et les aultres gardes ? Ils sont avecques tous les diables, leurs semblables, respondit Amadis. Puis commanda à l'ung d'eulx qu'il apportast la lumiere. Ce qu'il feit. Lors Amadis advisa la damoyselle attachée d'une grosse chesne par le col, qui avoit tous ses vestemens rompuz, et si pourriz que sa chair nue paressoit en plusieurs endroictz. Et quand elle apperceut qu'Amadis la regardoit en pitié, elle luy dit : Seigneur, encores que je soye à present desnuée de tous biens, si fut il ung temps que j'estoys riche comme fille de Roy que je suis, et pour ung Roy me trouvez vous en la misere presente. Dame, respondit Amadis, il fault prendre patience, ce sont tours de fortune que nul ne peult evader ny fuyr. Et si le personnaige pour lequel avez tant enduré est homme qui rien vaille, et aye moyen, je suis seur que ceste grande pauvreté se convertira de brief pour vous en plus abondante richesse, et l'ennuy et mal aise qu'avez souffert, en joye et repos. Puis luy feit tirer la chesne du col, et commanda qu'on luy apportast quelque accoustrement pour la couvrir. Parquoy celuy qui portoit les chandelles courut querir ung manteau d'escarlatte que Arcalaus avoit puis nagueres donné à son Geolier qu'il jecta sur la damoyselle. Ce [LXXII] fait, Amadis la prit par la main, et la conduict hors de ce lieu tenebreux, la persuadant qu'elle n'eust plus de craincte d'y retourner, si premier

il ne perdoit la vie. Et ainsi cheminans vindrent où le Geolier et ses compaignons gisoient mors, lesquelz advisez par la dame commança à dire : Ha mains cruelles, quantes playes et divers tourmens vous m'avez faitz souffrir, et à maintz aultres qui sont ceans sans l'avoir merité. Et encores que voz corps à present n'en peuvent recevoir vengeance, voz ames malheureuses qui vous soustenoient en puissent à jamais souffrir. Dame, dit Amadis, tandis que je yray delivrer les aultres, je vous donneray en garde à mon Escuyer. Et ce disant, ainsi qu'ilz estoient soubz la porte coulisse, survint ung des aultres gardes qui dit à celuy qui portoit les chandelles : Arcalaus demande où est le chevalier qui est entré ceans, et s'il est mort ou prins. A ceste parole celuy qui alloit devant eut si grand peur qu'il ne sceut aulcunement respondre, et laissa tumber les chandelles, lesquelles Amadis feit relever, luy disant : Paillard, crains tu estant en ma garde ? marche devant. Lors monterent les degrez et saillirent en la court, où ilz apperceurent la plus part de la nuict estre ja passée. La lune estoit lors claire, et le temps serain : parquoy la damoyselle sentant l'air et voyant le ciel, fut remplie de telle joye, que se mettant à genoulx devant Amadis, luy dit : Ha, bon chevalier, Dieu te garde, et te rende le bien que par toy je reçoys, me jectant hors de ces tenebres. Adonc Amadis regarda où il avoit laissé Gandalin, et voyant qu'il n'y estoit plus, soupeçonna et eut grand craincte de l'avoir perdu, puis disoit en soy mesmes : Si le meilleur Escuyer du monde est mort, pardieu j'en prendray telle et si cruelle vengeance si je veiz, que oncques n'en fut de telle. Mais ainsi qu'il estoit en cest ennuy, entendit aulcun crier, parquoy courut celle part où il trouva le Nain, qui s'estoit le soir party de luy, pendu par une jambe à une

grosse piece de boys, et au dessoubz de luy ung feu plein de bien puantes et maulvaises odeurs, et assez pres Gandalin qui semblablement estoit lyé à ung arbre, vers lequel il se print à courir pour le secourir. Mais il luy escria que le Nain en avoit trop plus de haste et qu'il luy aydast. Ce qu'il feit, couppant les cordes qui le tenoient en l'air, et en le soustenant d'ung bras le meit à terre. Autant en feit à Gandalin, luy disant : Certes, amy, quiconque t'a mis icy ne t'avoit en l'estime que tu merites. Et pource qu'il vouloit retourner delivrer les aultres, delibera mettre hors du chasteau la damoyselle, ce que voulant faire trouva les portes fermées, au moyen dequoy attendant que la nuict se passast, se retira en ung coing de la court, et s'assist sur ung posteau, joignant de la damoyselle, accompaigné des deux gardes, du Nain et de Gandalin. Et ainsi qu'ilz devisoient, Gandalin luy monstra ung lieu où il avoit veu mener ung cheval, au moyen dequoy Amadis couvoiteux de le veoir vint à l'huys, lequel il trouva fermé, mais il donna du pied contre si rudement qu'il l'enfonça, et y trouva ce [*v°*] cheval sellé et bridé sur lequel il monta, attendant le jour et la venue d'Arcalaus, lequel il sçavoit estre arrivé dans le chasteau par ce que luy en avoit dit Gandalin et le Nain. Et ce pendant se meit à deviser avec la damoyselle, luy demandant qui estoit le Roy qu'elle aymoit tant, et pour lequel elle avoit receu le mal qu'elle disoit. Seigneur, respondit elle, estant Arcalaus adverty de l'amytié que me portoit le prince que j'ayme si loyaulment, et duquel Arcalaus est mortel ennemy, pensa que mieulx ne se pourroit venger de luy, que de me priver de sa presence, estimant que cest ennuy luy seroit plus grand que nul autre. Au moyen dequoy il me vint ravir estant avec maintz grandz personnaiges, lesquelz perdirent le

moyen de me secourir par l'enchantement que leur feit ce trahistre : car à l'instant ilz ne sceurent que je devins, pource que je fus environnée dans une nuée si obscure qu'il ne leur fut possible me povoir suyvre en ce lieu obscur où je fuz des l'heure mise, et oncques puis n'en partis jusques à ce que vous m'en avez retirée. Et me disoit ce meschant en m'y conduisant, qu'il se vengeroit de mon amy et de moy par ung mesme moyen, moy pauvre endurant ceste peine, et luy l'ennuy de me veoir absente, sans qu'il sceust où. Dame, dit Amadis, je vous prie me nommer celuy duquel vous parlez. C'est le Roy Arban de Norgales, respondit la damoyselle, que peult estre vous cognoissez. Helas mon Dieu, dit Amadis, je le puis bien cognoistre, car je l'ayme sur tous aultres : et certes j'ay maintenant moins de pitié de vous que je n'avois paravant, considerant [que] ce que vous avez enduré a esté pour l'une des meilleures personnes de ce monde qui mieulx vous en satisfera, tellement qu'en vous rendant double joye, vostre honneur et volunté seront contentez. Et continuant ce propos, la nuict se passa et s'apparut le jour. Lors Amadis advisa ung chevalier estant appuyé sur une fenestre qui luy demanda : Esse vous qui avez occis mon Geolier et mes gens ? Comment, luy respondit Amadis, estes vous celuy qui si meschamment faites mourir chevaliers, et forcez dames et damoyselles ? Par dieu vous estes bien l'ung des plus lasches paillards dont j'ouysse onc parler. Encores ne sçavez vous tout ce qui en est, dit Arcalaus, mais de brief vous en aurez l'experience, et vous osteray desormais l'envie d'amender chose que je face, soit à droict ou à tort. Et ce disant se retira de la fenestre, et de là ne tarda gueres à venir en la court, bien armé de toutes pieces, et monté sur ung grand cheval bay. Or estoit

cest Arcalaus duquel je vous parle, l'ung des plus grans chevaliers du monde sans estre geant : parquoy quand Amadis le veid de ceste taille, il estima bien qui devoit avoir en luy grand force. Lors Arcalaus voyant qui le regardoit, luy dit : Qui te meut, beau sire, de tant me regarder ? Je pensois, respondit Amadis, que selon ta grandeur tu devrois estre homme chevaleureux : mais tes perverses œuvres et grande desloyaulté te rendent meschant tout oultre. Vrayement, dit Arcalaus, je suis bien tenu à fortune [LXXIII] qui t'a amené ceans pour me faire ce beau sermon. Or ne cause poinct tant et te deffendz. Lors baisserent leurs lances et se donnerent dans les escuz, si que les esclatz volerent en l'air, puis se joignirent de corps et de chevaulx si lourdement qu'ilz tumberent tous deux en la place : mais ilz se releverent legerement, et commença entre eulx le combat aux espées si cruel que merveilles. Toutesfois l'adresse d'eulx deux, l'ardent desir de vaincre, et la magnanimité de leurs couraiges, les feit durer par longue espace, et tant que Arcalaus se retira à costé, disant à Amadis : Chevalier, tu es en hazard de mort, et pource que je ne sçay qui tu es, dis le moy, à ce que te ayant fait mourir, je sçache compter ta temerité d'estre ainsi entré ceans. Ma mort, respondit Amadis, est en la volunté de Dieu, lequel je crains, et la tienne est en celle du diable, qui se fasche de plus t'ayder, et veult que le corps que tu as ordonné à tant de malheuretez perisse à l'instant avec ton ame. Mais puis que tu veulx sçavoir mon nom, je t'advise que l'on m'appelle Amadis de Gaule, chevalier de la Royne Brisena. Pourtant desormais finissons propos et recommençons le combat, car de ma part je n'espere plus te laisser en paix. A ceste parole Arcalaus redressa son escu, et ayant son espée au poing vint charger

Amadis qui luy sçavoit assez rendre son retour, et si souvent que la place fut à l'instant semée de pieces de leurs escuz, et des mailles de leurs haulbers. Desja estoit l'heure de tierce, et avoit Arcalaus beaucoup perdu de sang, quand de toute sa force rua sur l'armet d'Amadis tel coup, que pour la roideur d'iceluy il s'engourdit le bras, et luy sortit l'espée du poing, laquelle cuydant relever, ainsi qu'il se baissoit Amadis le poussa si rudement qu'il luy feit donner du nez à terre, et se voulant resouldre le chargea de la sienne de sorte qu'il l'estourdit à demy. Ce nonobstant, se sentant en danger de mort, se meit à fuyr vers le pallais d'où il estoit nagueres sorty : parquoy Amadis pour luy augmenter sa paour, le suyvit de si pres qu'ilz entrerent au dedens pesle mesle. Toutesfois Arcalaus se retira à costé en une chambre, à la porte de laquelle l'attendoit une dame qui regardoit leur combat. Et aussi tost qu'il[z] y furent entré, print une aultre espée, et retourna vers Amadis à qui il dit : Entre maintenant et achevons nostre combat. Ce pallais est plus spacieux et mieulx à propos, respondit Amadis. Si ne sortiray je pas de ceans pour ton plaisir, dit Arcalaus. Comment, respondit Amadis, cuydes tu par ce moyen eschapper ? Et mettant l'escu au devant soy entra en la chambre. Mais ainsi qu'il cuydoit lever l'espée pour le frapper perdit entierement sa force, avec le sentement de tous ses membres, et tumba à terre comme mort. Vrayement, dit Arcalaus, c'est le moyen pour te faire mourir comme je le desire. Or dors tant que je te reveille. Et vous dame, dit il à celle qui les regardoit, à vostre advis me puis je maintenant bien venger de luy ? Ouy vrayement, respondit elle, il est du tout à vostre commandement. Lors le feit desarmer, comme celuy qui ne sentoit chose que l'on luy feist, et s'ar[*v*°]ma de ses

armes, puis dit à la dame : Dame, gardez sur vostre vie que nul ne le remue d'icy, tant que l'esperit luy soit party du corps. Puis retourna à la court où chascun qui le veid armé des armes d'Amadis pensa qu'il l'eust occis, mesmes la triste damoyselle qui nouvellement estoit sortie de prison, laquelle se print à faire le plus grand dueil du monde. Vous povez penser quelle estoit la contenance de Gandalin. Quand Arcalaus apperceut la damoyselle tant se contrister, il luy dit : Dame, cherchez quelque aultre qui vous delivre de prison : car de celuy qui vous en tira me suis tresbien despeché. A ceste parole Gandalin se cuyda desesperer, et se jecta à terre comme hors du sens. Lors Arcalaus appella la damoyselle et luy dit : Venez avec moy : si verrez comme meurt ce malheureux qui contre moy osa combatre. Lors luy fut monstré Amadis. Et bien, damoyselle, que vous en semble ? Est il en ordre ? Lors la pauvrette le voyant en si piteux estat, à force de larmes se meit à renforcer son dueil, criant piteusement : Helas, bon chevalier, combien grande et ennuyeuse sera vostre mort à beaucoup ? Mais ainsi qu'elle se lamentoit, Arcalaus dit à sa femme : M'amye, incontinent que ce chetif sera mort, renvoyez la damoyselle en la prison où elle estoit n'a gueres, car je m'en voys en la court du Roy Lisuart declairer comme je me suis combatu contre Amadis, par convenant que le vaincqueur tailleroit la teste au vaincu, et dedans quinze jours apres viendroit en la grand Bretaigne publicquement le manifester. Par ainsi nul ne me pourra quereller sur sa mort et si obtiendray la plus grand gloire du monde, ayant vaincu celuy qui vaincquoit tous aultres. Puis retournant où il avoit laissé Gandalin et le Nain, commanda les mettre en prison. Toutesfois Gandalin qui desiroit mourir, pensant que son maistre fust ja expiré,

ne vouloit aulcunement marcher, ains crioit qu'on le tuast : et pour à ce esmouvoir Arcalaus, l'appelloit trahistre meschant d'avoir fait mourir le plus loyal chevalier du monde. Ce nonobstant Arcalaus n'en faisoit compte, et pource qu'il faignoit à marcher, le feit traisner par les cheveulx et mettre en la fousse. Car si je [te] faisois maintenant occire, disoit il, tu n'aurois plus de peine, et là dedens recevras du mal pire que la mesme mort. Ce fait monta Arcalaus sur le cheval d'Amadis ayant avec luy trois Escuyers, puis print le chemin pour aller en la court du Roy Lisuart.

Comme Amadis fut enchanté par Arcalaus, lors qu'il voulut delivrer la dame Grindaloia de prison et aultres, puis eschappa de ses enchantemens par l'aide d'Urgande.

CHAPITRE XX

[LXXIIII] La damoyselle Grindaloia que Amadis avoit mise hors de prison se lamentoit si pitoyablement pour luy que c'estoit pitié, et disoit à la femme d'Arcalaus, et à celles de sa compaignie : Helas, mes dames, ne voyez vous la grand beaulté de ce gentilhomme, lequel en si jeune aage fut l'ung des meilleurs chevaliers du monde ? Malencontre ayent ceulx qui par enchantement sçavent porter tel dommaige à preud'hommes. O seigneur Dieu, comment les povez vous si longuement souffrir ? Mais la femme d'Arcalaus (qui d'autant que son mary estoit enclin à vice et cruaulté, estoit vertueuse et pitoyable, et avoit grand ennuy en son ame des maulx qu'il faisoit,

si que continuellement en ses prieres supplioit à Dieu de l'amender) consoloit la damoyselle le mieulx qu'elle povoit. Et ainsi qu'elles estoient devisans vont entrer par la porte du pallais deux aultres damoyselles, portant chascune d'elles en leurs mains grand quantité de chandelles allumées qu'elles attacherent aux quantons de la chambre, où Amadis gisoit en la presence de la femme d'Arcalaus et aultres, lesquelles ne s'eussent peu pour l'heure mouvoir en aulcune maniere du lieu où celles qui portoient les chandelles les avoient trouvées. Lors l'une des damoyselles nouvellement arrivées tira (d'ung coffret qu'elle portoit soubz le braz) ung livre, auquel elle commença à lire, et quelque fois une voix luy respondit : et continuant la lecture dedens la chambre, plusieurs aultres voix luy respondoient, et sembloit certainement qu'elles fussent plus de cent. Puis s'apparut ung aultre livre voltilant parmy la chambre comme si le vent l'eust porté, lequel se vint rendre aux piedz de la damoiselle lisante qui le print, et le meit en quatre pars, puis le feit ardre aux quatre coings de la chambre où les chandelles brusloient. Ce fait, retourna vers Amadis qu'elle soubzleva par la main dextre, luy disant : Seigneur Amadis, levez vous, vous avez trop longuement dormy à malaise. Aussi tost s'esveilla Amadis, et en sursault se print à crier : O Jesus, helas, où suis-je, je m'esbahis comme je viz. Certes, respondit la damoyselle, tel personnaige que vous ne doit ainsi mourir, plustost permette Dieu que par vostre main [*v*°] feussent ceulx qui mieulx le meritent. Adonc les deux damoyselles estrangieres, sans aultre propos, reprindrent le chemin qu'elles estoient venues, et demeura Amadis fort estonné de ceste surprinse, cherchant Arcalaus. Mais il fut adverty par Grindaloya comme il s'en estoit allé à la court du

Roy Lisuart armé de ses armes, et monté sur son cheval, faire entendre qu'il l'avoit occis au combat. Puis luy recita comme il avoit esté enchanté. J'ay bien sentu, respondit Amadis, qu'il me desarmoit, mais, sur ma foy, je pensoys songer : toutesfois puis qu'il a prins mon harnois, le sien me servira pour ceste heure. Parquoy rentra en la chambre, où Arcalaus s'estoit desarmé, où il trouva les armes qu'il avoit laissées, desquelles il s'arma, puis sortit du pallais demandant à Grindaloya qu'estoient devenus Gandalin et son Nain. Ilz ont esté mis en prison, dit elle. Ha, respondit Amadis, mal puisse avoir le meschant qui si mal les a traictez. Puis dit à la femme d'Arcalaus : Dame, je vous laisse sur vostre vie ceste damoyselle en garde, tant que je soye de retour. Et devala les degrez. Et ainsi qu'il entra en la court basse, et que les gens d'Arcalaus l'apperceurent, c'estoit plaisir que de les veoir fuyr, car ilz s'escarterent de tous costez. Mais Amadis, qui ne les cherchoit, les laissa courre, et s'en alla aux prisons qui estoient fort obscures, et pleines de tristes captifz. Et pour vous declairer quelles elles estoient, entendez que c'estoit une voulte ayant bien cent toyses de long, et ung pied et demy de large seulement, sans air ou clairté aulcune : et, qui pis est, si pleine de prisonniers, qu'ilz n'eussent peu estre aultrement que debout. Quand Amadis fut dedans, il appella Gandalin, lequel estoit pis que mort : toutesfois entendant la voix de son maistre commença à fremir, mais il ne povoit comprendre que ce fust il, pource qu'il cuydoit estre seur de sa mort : puis quelque fois pensoit en soy, s'il resvoit ou s'il estoit enchanté. Amadis ce pendant estoit en grande peine, d'autant que Gandalin ne luy respondoit aulcunement, et n'en povoit avoir nouvelles : parquoy de plus en plus fort se debatoit, et appelloit à

haulte voix : Gandalin, où es tu, que tant me travailles ? respondz, je te supplie. Mais c'estoit pour neant, car Gandalin n'eust sceu parler. Lors Amadis ne sçachant plus que faire, s'adressa aux aultres, leur disant : Mes amys, pour Dieu dites moy si l'Escuyer qui nagueres a esté amené ceans est mort ou non ? Le Nain cogneut lors Amadis à la parole, parquoy il luy escria : Helas, Monseigneur, nous voicy tous deux encores en vie, combien qu'assez nous ayons soubzhaicté la mort. Quand Amadis l'entendit, il commanda allumer les chandelles qu'il trouva joignant une lampe ardente qui donnoit clairté à l'entrée de la fosse, puis entra plus avant et vint trouver Gandalin, lequel il feit aussi tost sortir hors, et les aultres semblablement. Lors les tristes captifz des[es]perez peu devant de toute liberté, se voyant tirer de si grande misere, commencerent à dire à haulte voix : Ha, a, bon chevalier, Jesuchrist qui des enfers ses serviteurs de[LXXV]livra, te vueille sçavoir gré du bien et secours que tu nous as fait. Et quand ilz sentirent l'air de la court et veirent la clairté du jour, se meirent tous à genoulx levans les mains au ciel, et rendirent louenges à Dieu, qui avoit tant donné de force à si gentil personnaige pour les tirer de lieu si desordonné. Ce que voyant Amadis, mesmes leurs visaiges maigres, palles et deffaitz, tenant plus du mort que du vif, en eut pitié et joye extreme, mesmes que de cent quinze prisonniers qu'ilz estoient, s'en trouva trente chevaliers, sur lesquelz Amadis jecta l'œil. Et comme il les contemploit les ungs apres les aultres, il en choisit l'ung de tous, lequel nonobstant sa pauvreté et foiblesse, se monstroit de plus belle taille que nul des aultres. Cestuy voyant qu'il estoit regardé de bon œil, s'avança et dit à Amadis : Seigneur, qui dirons nous qui nous a fait ceste grace et heureuse

delivrance de l'obscure et espoventable prison ? Je le vous diray de bon cueur, respondit il. Ceulx qui me cognoissent m'appellent Amadis de Gaule, filz du Roy Perion, chevalier de la Royne Brisena, et serviteur domesticque du Roy Lisuart son mary, qui cherchant ung chevalier, ay esté amené ceans par ung Nain auquel j'avois promis ung don. Helas, seigneur, dit l'aultre, je suis aussi chevalier, et de la maison mesmes de ce bon Roy, qui bien me cognoist, et la plus part des siens, avec lesquelz je me suis veu en plus d'honneur qu'à present. En bonne heure, respondit Amadis. Certes, dit le chevalier, au partir de la court, oncques puis n'y fuz je, je vins tumber en la misere de laquelle vous m'avez rachepté. Quel est vostre nom ? respondit Amadis. Brandoyvas, dit il. Quand Amadis l'entendit nommer, il luy souvint d'avoir ouy souvent parler de luy, parquoy il courut l'embrasser, luy disant : Dieu soit loué, quand il m'a tant favorisé de me donner moyen de vous delivrer et ces aultres aussi de tant malheureux lieu, vous asseurant, [que] encores que oncq[u]es je ne vous aye veu jusques à present, si ay je souvent entendu du Roy et d'aultres la preudhommie et valleur qui est en vous, qui leur causoit ung merveilleux ennuy de vostre longue absence. A peine eut il achevé ce propos, que le reste des prisonniers luy dirent : Seigneur, l'obligation grande que nous avons en vous, nous commande tant à estre vostres, que nous sommes entierement deliberez d'obeyr à ce qu'il vous plaira nous ordonner. Mes amys, respondit Amadis, face ung chascun ce qu'il advisera pour le mieulx. Seigneur, dirent ilz, encores que ne nous cognoissez, ne sçavez de quel pays nous sommes, nous vous cognoissons tous pour vous servir quand il vous plaira, et que entendrons que aurez besoing, sans que vous nous mandez. Puis luy besant les

mains, prindrent congé de luy, suyvant tel chemin qu'ilz voulurent eslire, telement que de toute la trouppe ne demeura avec Amadis que Brandoyvas et leurs Escuyers, qui s'en allerent vers la femme d'Arcalaus, à laquelle Amadis dit : Dame, pour l'amour de vous, et de ces aultres femmes, je differe à met[*v*°]tre le feu ceans, combien que la meschanceté de vostre mary me donne occasion de faire le contraire : mais pour le respect de la courtoysie que les chevaliers doivent aux dames, je remetz le tout pour le present. La dame en pleurant luy respondit : Helas, monseigneur, Dieu soit tesmoing de la douleur et ennuy que mon ame sent, de ce que Arcalaus monsei[g]neur fait. Ce nonobstant je ne puis aultre chose [faire], sinon luy estre obeissante comme femme à mary, et prier Dieu pour luy : toutesfois en vous est de me faire ce qu'il vous plaira. Ce que je feray, dit Amadis, est ce que desja je vous ay dit. Au demeurant je vous prie donner à ceste dame Grindaloya quelque riche accoustrement, car elle est de maison qui le merite, et au chevalier unes armes pour les siennes qui ceans luy furent ostées, et ung cheval aussi. Neantmoins si vous sentez grevée de ma requeste, faites en moins. Mais quant à moy, j'emporteray le harnoys d'Arcalaus pour le mien, et son cheval pour celuy qu'il m'a desrobé. Bien vous advise que j'aymeroys mieulx l'espée qu'il m'a ostée que tout le reste. Seigneur, dit la dame, vostre demande est tant raisonnable, que oultre le povoir que vous avez ceans, vostre honnesteté seule, sans aultre moyen, m'oblige de faire ce que vous commandez. Lors envoya querir les mesmes armes de Brandoyvas, et luy feit delivrer ung cheval. Quant à la damoyselle, elle la mena en sa chambre, où elle luy donna ung tresbon accoustrement, puis retourna vers Amadis qu'elle pria tres instam-

ment, que devant que de partir il luy pleust menger quelque peu, ce qu'il luy accorda. Et à ceste cause furent apportées les meil[l]eures viandes qu'elle peult finer. Mais de haste qu'avoit Grindaloya à sortir, n'en peult oncques gouster, dequoy Amadis et Brandoyvas se meirent à rire, et encores plus du Nain, qui d'effroy estoit si palle et tant deffait, qu'il luy eust esté impossible sçavoir seulement proferer une seule parole : parquoy Amadis en se mocquant luy dit : Veulx tu, Nain, que nous attendons ceans Arcalaus, et je te donneray le don que tu m'as demandé. Monseigneur, respondit il, tant me couste cher la requeste que je vous feiz, que de ma vie à vous ny à aultre ne m'aventur[er]ay d'en faire de telle. Et pour Dieu sortons d'icy devant que ce diable y retourne : car je ne me peulx soustenir sur ceste jambe qu'il m'avoit liée, et qui pis est, j'ay les narines tant pleines de souffre et de puanteur, que oncques puis je ne cessay d'esternuer. Grande fut la risée de la compaignie : et apres qu'ilz eurent repeu, Amadis commandant à Dieu la femme d'Arcalaus, monta à cheval avec sa compaignie. Toutesfois la bonne dame luy dit au desloger : Seigneur, Dieu vueille par sa grace mettre paix entre vous et mon mary. Certes dame, respondit il, encores que je ne la desire avec luy, avec vous l'auray je, pource que le meritez. Et telle fut depuis la fortune, que ceste parole vint en effect, et proffita grandement à la dame, ainsi qu'en quelque endroict de ceste histoire vous sera recité. Lors partirent du chasteau d'Arcalaus, et cheminerent tant que [LXXVI] la nuict les contraignit loger en la maison d'un vavasseur, qui en estoit à cinq lieues, lequel leur feit tresbon recueil. Puis le lendemain, apres avoir ouy messe et renduz les grans merciz à leur hoste, reprindrent leur chemin. Lors dit Amadis à Brandoyvas :

Mon grand amy, je suis entré en la queste d'ung chevalier, ainsi que je vous ay dit, et croy que auriez peu de plaisir de me suyvre, pourtant il seroit bon que nous departissions. Seigneur, respondit il, je yrois voluntiers en la court du Roy Lisuart : toutesfois, s'il vous plaist, je vous tiendray compaignie. Il n'en est ja besoing, dit Amadis, pource que je suis contrainct d'aller seul, incontinent que j'auray mis ceste damoyselle en lieu seur, comme elle desire. Seigneur, respondit elle, je suyvray ce gentilhomme s'il vous plaist et à luy aussi, puis qu'il va à la court du Roy Lisuart, car j'espere y trouver celuy pour lequel je fuz mise prisonniere, qui sera, comme je suis seure, tresaise de m'avoir recouverte. De par Dieu soit, dit Amadis, allez donc, et à Dieu vous commande. Ainsi se departirent. Or ne restoit plus avec Amadis que le Nain, auquel il demanda : Et toy, que veulx tu devenir ? Monseigneur, dit il, je feray ce qu'il vous plaira. Ce qu'il me plaist, respondit Amadis, est que tu faces ce que tu vouldras. Monseigneur, dit le Nain, puis que vous en remetez en moy, je veulx demeurer vostre pour vous servir s'il vous est agreable : car pour le present je ne pourrois trouver avec qui sçavoir mieulx vivre. Si tu le veulx, respondit Amadis, j'en suis content et te reçoys Lors prindrent leur chemin comme la fortune les voulut conduire : mais il ne tarda gueres qu'ilz rencontrerent l'une des damoyselles qui l'avoit desenchanté, laquelle pleuroit amerement : parquoy Amadis compassionné de son pleur, luy en demanda la cause. C'est, dit elle, ung chevalier qui devant nous chemine, lequel m'a par force osté ung petit coffret qui m'est de grande consequence, sans qu'il luy puisse en rien proffiter, combien qu'il y ayt telle chose dedens, que depuis trois jours une mienne compaigne et moy, en avons guarenty de mort le meil-

leur chevalier du monde. Et celle de qui je vous parle est menée par force par ung aultre chevalier, qui marche devant nous pour la violer. Or entendez que ceste damoyselle qui parloit à Amadis ne le cognoissoit pour lors, car il avoit armet en teste. Mais quand il entendit que le chevalier emportoit par force le coffret d'elle, il picqua si roidement qu'il l'ataignit, et d'arrivée luy dit : Chevalier, vous ne faites courtoysie donnant occasion à ceste damoyselle d'ainsi se plaindre de vous, et me sembleroit meilleur que cessant ceste façon de faire, vous luy rendissiez le coffret que luy avez osté. Quand le chevalier l'entendit ainsi parler, il se print à rire. Dequoy riez vous ? dit Amadis. De vous, respondit le chevalier, que je n'estime saige de donner conseil à qui ne le vous demande, et moins espere faire de ce que vous pourchassez. Il pourroit bien estre, dit Amadis, qu'il ne vous en prendra ja bien, et me semble que devez rendre ce qui n'est vostre. Vous me [*v*°] menassez, respondit le chevalier. Non pas vous, dit Amadis, mais vostre grande audace qui vous fait mettre la force où elle ne devroit estre. Est il vray ? respondit le chevalier. Et ce disant courut pendre l'archer [*sic*] en ung arbre, puis retourna à Amadis, et luy dit : Si vostre braveté est telle que les paroles, venez le donner à cognoistre et en recevoir son loyer. Et à l'instant courut contre Amadis, lequel desja se sentoit oultragé de sa menasse, et luy donna sur l'escu tel coup de lance qu'il le faulça, non pas le harnois qui estoit bien aceré. Lors Amadis qui ne luy vouloit faillir, l'attaignit de telle sorte qu'il le desarçonna, et le porta du cheval bas si lourdement qu'il ne se peult pour l'heure relever. Parquoy Amadis alla prendre le coffret, et le rendit à la damoyselle luy disant : Damoyselle m'amye, demourez cy tandis que je yray secourir vostre

compaigne. Puis donnant des esperons au cheval courut secourir l'aultre que le chevalier emmenoit, lequel il attaignit assez tost soubz aulcuns arbres où il avoit attaché son cheval, [et] le pallefroy de la damoyselle, laquelle il traignoit par les cheveulx en ung fort taillis pour la forcer et en faire son plaisir. Mais elle crioit tant qu'elle povoit : Trahistre, de malle mort puisses tu mourir, qui sans t'avoir fait offense me faitz tant d'oultraige. Et ainsi que le chevalier se penoit de la faire entrer dans le boys, il apperceut Amadis qui venoit au grand gallot vers luy. Et à ceste cause laissa la damoyselle et courut prendre ses armes et monter à cheval, puis s'approchant luy escria : Par dieu, chevalier, en malheure pour vous m'avez vous destourné de faire ma volunté. Telle volunté, respondit Amadis, qui fait perdre l'honneur, puisse Dieu confondre. Certes, dit le chevalier, si je n'en sçay prendre vengeance, je ne porteray jamais harnois. Le monde y perdra beaucoup, respondit Amadis, puis que vous en sçavez si vilainement accoustrer, et prendre ainsi à force les damoyselles qui doivent en toute honneur et liberté estre maintenues, mesmes par tous loyaulx chevaliers. A peine eut Amadis mis fin à ce propos qu'ilz baisserent les lances, et se rencontrerent de telle furie que le chevalier rompit la sienne, et Amadis luy feit perdre les arçons, et tumber à terre si lourdement que pour la pesanteur du corps et des armes il s'esvanouit, et sans se mouvoir demeura estendu en la place. Ce que voyant Amadis pour l'achever de tuer, luy feit plusieurs fois passer son cheval par dessus le ventre en luy disant : De ceste sorte perdrez vous l'envie que vous avez de forcer les dames. Et vous, damoyselle, je croy que desormais vous n'aurez desplaisir de luy. En bonne foy, seigneur, vous dites vray, respondit elle, que

pleust à Dieu que ma compaigne à qui l'on a osté ung coffret, feust aussi bien delivrée que je suis. Par dieu, dit Amadis, c'est la premiere que j'ay rencontrée, et la premiere de vous deux que j'ay secourue, si bien qu'elle a recouvert ce que l'on luy avoit osté, et voicy mon Escuyer qui la conduit. Et pource que la chaleur estoit grande, Amadis, pour prendre l'air, osta son armet. Lors la damoy[LXXVII]selle le recogneut, car c'estoit elle qui au retour de Gaule l'avoit mené à Urgande la descogneue, quand il tira par force d'armes son amy du chasteau de Baldoid, et à ceste cause elle luy ramentut. Parquoy il en souvint aussi à Amadis, lequel mettant pied à terre vint l'embrasser, et ainsi qu'il la caressoit, l'aultre damoyselle arriva, à laquelle il feit le semblable. Helas, dirent elles, si nous eussions pensé avoir ung tel protecteur, nous eussions eu peu de craincte des meschans qui nous ont tant fait de mal : et, sur ma foy, le secours que nous vous avons donné depuis deux jours, nous est tresbien recompensé. Si y a il bien difference, respondit il, car j'estois en trop plus d'extremité que vous : mais dites moy comme il fut possible que vous le sceustes? Seigneur, respondit celle qui par la main le leva quand il fut desenchanté, ma tante Urgande me commanda il y a bien huyt jours, que je meisse peine d'estre au chasteau d'Arcalaus à l'heure que nous y arrivasmes pour vous delivrer. Dieu gard de mal tant bonne dame, respondit Amadis, qui m'a si souvent obligé à luy estre à jamais obeissant serviteur. Et vous, damoyselles, qui au besoing m'avez si bien secouru, regardez si avez plus affaire de moy. Seigneur, respondirent elles, reprenez s'il vous plaist le chemin que vous avez laissé, et nous en yrons le nostre. Or allez à Dieu, dit il, mais je vous prie, ayez souvenance de faire mes humbles recommandations à la

bonne grace de vostre maistresse, et luy dites qu'elle sçait bien que je suis son chevalier. Ainsi se separerent les damoyselles d'ung costé, et Amadis de l'aultre. Parquoy nous continu[e]rons le propos que devint Arcalaus depuis qu'il fut party de Valderin.

Comme Arcalaus porta nouvelles a la court du Roy Lisuart que Amadis estoit mort, qui fut occasion de maintes lamentations et regretz que feirent ses amys, especialement la princesse Oriane.

CHAPITRE XXI

Tant chemina Arcalaus depuis qu'il fut party de Valderin, où il laissa Amadis enchanté (estant comme j'ay dit armé de ses armes, et monté sur son cheval) que le dixiesme jour suyvant, ainsi que le jour commençoit à poindre, il arriva en la court du Roy Lisuart, lequel estoit desja aux champs pour prendre la fraischeur, et s'esbatoit le long de la forest avec grande compaignie de ses gentilz hommes, lesquelz de loin adviserent venir Arcalaus armé des armes d'Amadis. Parquoy pensant que ce feust [*v*°] il, aulcuns jeunes gentilz hommes coururent au devant pour le caresser et le bien recueillir. Mais peu leur dura cest ayse : car approchant plus pres, ilz apperceurent certainement qu'ilz estoient deceuz, car Arcalaus avoit les mains et la teste desarmez, lequel sans les saluer passa oultre, tant qu'il fut devant le Roy. Lors s'arresta et luy dit : Sire, je viens vers vous m'acquiter d'une promesse où je me suis obligé, c'est de comparoistre au jourdhuy devant vostre majesté, pour faire entendre que

j'ay occis en bataille ung chevalier duquel je porte les armes. Combien, Sire, que je seroys content ne declairer de moymesme la louenge qui me seroit plus avantageuse recitée par aultre en mon absence, toutesfois ce m'est force d'ainsi le faire, veu que le convenant qui fut entre moy et celuy que j'ay fait mourir est tel, que le vaincqueur tailleroit la teste au vaincu, et se presenteroit devant vous à ce mesme jour. Or en suis je desplaisant, d'autant qu'il me dit qu'il estoit chevalier de la Royne, appellé communéement Amadis de Gaule, et que tel le nommasse, si je le vaincquoye. Quant à moy, Sire, je luy diz, comme la verité est, que j'estoys Arcalaus, à qui fortune a esté si favorable qu'elle m'a donné le dessus de nostre combat, car j'y ay occis celuy duquel voicy le cheval et les armes. Hée Dieu, respondit le Roy, est donc mort le plus vertueux et accomply chevalier qui fust au monde ? Helas, seigneur Dieu, pourquoy vous pleut il mettre si bon commencement en luy pour le faire finir si briefvement ? Et ce disant, se print à larmoyer et à souspirer haultement, et tous ceulx de sa compaignie aussi. Ce que voyant Arcalaus, sans plus dire mot, reprint le chemin par où il estoit venu, faignant de sa part en estre desplaisant. Mais croyez qu'il ne s'en alla sans compaignie de maintes grandes maledictions qu'un chascun luy donnoit, priant Dieu luy envoyer promptement male mort. Et ceulx mesmes la luy eussent donné[e] sans plus differer, n'eust esté qu'ilz en eussent peu estre blasmez, veu qu'il avoit fait entendre que Amadis estoit mort en combat accordé. Adonc le Roy triste et pensif s'en retourna en la ville, et furent ces nouvelles incontinent par tout divulguées, telement qu'elles vindrent aux oreilles de la Royne et des dames, lesquelles se prindrent toutes à pleurer et se contrister. Or s'estoit

Oriane peu devant retirée en sa chambre avec la damoyselle de Dannemarc, laquelle entendant la clameur que chascun faisoit, luy commanda sortir pour sçavoir que ce povoit estre. Helas elle ne le sceut que trop tost pour son proffit, car entendant la mort d'Amadis, elle se meit à crier et à tordre ses mains par immoderée tristesse, puis retournant tout court à la chambre de la princesse, d'arrivée cria effrayéement : Helas, Madame, quel inconvenient nous est il advenu. Et sans plus dire se remeit à se destordre et à pleurer, telement que si pis eust peu advenir, elle l'eust fait penser. Quand Oriane l'entendit, le cueur luy print si fort à trembler, que sans luy en dire aultre chose, elle comprint ce qu'elle craignoit le plus d'entendre, et n'o[LXXVIII]sant s'en enquerir, d'advantaige se meit à faire pareil dueil que si elle eust veu Amadis mort devant elle, et disoit : Helas il est mort, il ne peult estre autrement. Madame, respondit la damoyselle, il est vray, mais quel remede ? si ne faut il pas vous laisser mourir pourtant. A ceste parole s'esvanouit Oriane, et tumba sur le plancher de sa chambre. Ce que voyant la damoyselle de Dannemarc, elle cogneut bien que trop indiscretement s'estoit avancée de luy porter ceste maulvaise nouvelle, et ne povant mieulx, conclut de prendre couraige et appaiser son pleur, pour pourvoir à l'extremité de sa maistresse. Et voyant qu'elle n'y povoit donner ordre, vint à Mabile, qu'elle trouva tant contristée que plus ne povoit, et luy dit : Madame, venez secourir vostre cousine qui se meurt. Lors y courut, et la trouva estandue du long d'elle sans mouvoir pied ne main, telement qu'elle la pensoit expirée : parquoy voyant que la necessité la forçoit de s'esvertuer, oublia son deuil, et commanda à la damoyselle de Dannemarc qu'elle fermast la porte pour n'estre apperceues, affin que

nul ne peust juger la cause de ce deuil, et cognoistre l'amour jusques là bien celée. Lors print Oriane et la deslaça, et ouvrit son accoustrement, puis luy jecta de l'eaue froide sur le visaige, et luy frotta les pouls et le nez de vinaigre, au moyen dequoy elle revint de pasmoison, et commença à souspirer, disant d'une voix faible : Helas, mes amys, ne me destournez du chemin de la mort, si vous desirez mon repos, et consentez que j'aille bien tost trouver en l'aultre monde celuy qui n'eust sceu vivre ung jour en cestuy cy sans moy. Proferant ce mot, elle se print telement à renforcer son pleur, que c'estoit grand pitié de la veoir. Puis reprenant alaine, elle disoit : Ha a, fleur et mirouer de toute chevalerie, vostre mort est tant glorieuse et insupportable, que non moy seule, mais le reste du monde y doit avoir regret, ayant perdu ce qui plus le honoroit en bonté, prudence, hardiesse, et toutes les vertus que tous les grans se peuvent desirer. Toutesfois, si en vous y a encores quelque sentement, je suis seure que vous n'avez regret à la vie perdue sinon pour l'amour de moy que vous voyez si affligée : car vous avez tant laissé d'honneur en ce monde, et tant acquis de reputation en ce peu de temps que vous y avez esté, que comptant voz merites vous estes mort vieil, mais bien estes demeuré immortel, et moy y sejournant apres vous, ne sçaurois acquerir sinon bruict de malheureuse et ingrate. Ha cruelle mort, n'estoit ce point assez que forte amour luy eust fait esprouver sa poincture, sans ce que la tienne luy fust si oultrageuse ? Mais n'en serois je poinct moymesme cause ? n'auroys je poinct esmeu en luy le desir de trop entreprendre, qui desja y estoit trop incité ? Ha, s'il est ainsi, ne vous chaille, amy, vous vous voirez bien tost faire la raison de qui vous feit le tort, et de vostre mort m'aurez cause et compaignie. Bien me

fera il mal qu'ainsi que eguale amour avoit uny noz voluntez, esperant pour jamais assembler noz personnes, ainsi nous ne puissions estre assemblez à la mort, et [*v*°] mis en mesme sepulture. Ce disant, se laissa de rechef tumber entre les bras de Mabile, et mua telement couleur, que les damoyselles penserent qu'elle fust morte. Et en s'esvanouyssant, son accoustrement de teste luy cheut, au moyen dequoy ses blondz et dorez cheveulx furent espars tout le long d'elle, et de douleur croisa ses bras, si qu'il sembloit bien qu'elle terminast sa vie. Ce que voyant Mabile, n'ayant plus d'esperance qu'elle peust vivre, recommença tant à se contrister, qu'elle fut contraincte laisser la princesse en la garde seule de la damoyselle de Dannemarc, et se tirant à part, dit assez hault : Helas, mon seigneur Dieu, je vous supplie ne me permettre plus vivre et m'oster de ces travaulx, puis qu'il vous a pleu m'oster les deux personnes que je preferoys à ma propre vie. Mais quand la damoyselle de Dannemarc se trouva seule entre deux telles extremitez, elle fut merveilleusement esbahie. Toutesfois, comme saige et advisée, parla de ceste sorte à Mabile : Comment ? madame, usez vous ainsi de vostre accoustumée vertu ? Est il maintenant saison de vous oublier ? voulez vous ainsi consentir à la mort de madame, laquelle vous devriez reconforter au lieu de la habandonner et luy accroistre son mal par le vostre si elle revient. Si vous continuez, vous la perdrez et nous aussi. Venez, je vous supplie, secourir celle qui en a maintenant tant de besoing, et remetez à une aultrefois ces lamentations. Mabile cogneut que la damoyselle disoit vray, parquoy s'approcha d'Oriane, laquelle voyant n'estre encores expirée, la leverent ensemble et la meirent sur son lict, et de rechef avec tout le secours qu'elles peurent luy feirent reprendre

quelque peu de force, tellement qu'elle jecta un souspir et se meit à estendre ses bras comme si l'esperit se deust partir. Lors Mabile et la damoyselle de Dannemarc la voyant en ceste agonie, ne [se] sceurent pourvoir d'aultre remede sinon de cris à son aureille, et luy disoit l'une : Madame, nous voulez vous laisser? parlez au moins à nous. L'aultre plus advisée luy dit : Madame, il n'est pas mort, vostre Amadis est encores en vie et sain. A ce nom d'Amadis Oriane ouvrit l'œil, et tourna çà et là sa veue comme le cherchant. Ce que voyant Mabile, continua et dit : Madame, Amadis vient, et le voirez bien tost. Lors Oriane jectant ung grand souspir se revint, et dit : Helas, m'amye, où est il ? Madame, respondit elle, nous avons sceu qu'il se porte bien, et que le chevalier qui avoit apporté maulvaises nouvelles de luy est coustumier de se vanter sans cause, et tromper les chevaliers pour se paistre de faulse louenge. Comment, dit Oriane, n'ay je pas entendu qu'il avoit ses armes et son cheval? Ce n'est rien, dit Mabile, ne les peult il pas bien avoir empruntées ou desrobées, et puis nous estre venu donner ce faulx alarme pour esprouver nostre constance? Et s'il l'a trouvée si foible, il aura eu ce qu'il demandoit. Ne croyez point que Amadis eust peu estre vaincu d'ung seul et tel chevalier, et n'est raisonnable de adjouster foy à ung qui se loue, et porte tel tesmoignage de luy mesme, sans aultre approba[LXXIX]tion. Je suis seure que Amadis reviendra en brief, et s'il vous treuve, non pas morte seulement, mais aussi ennuyée, il mourra, et aurez faict à bon essient ce que ce malhéureux fainct par malice avoir faict : ainsi tous deux sans propos mourrez l'ung pour l'aultre. Quand Oriane eut estimé qu'elle seroit par ce moyen cause de la mort de son amy, si de fortune il vivoit, et que peult estre Mabile disoit verité, elle print

couraige, et s'esvertuant jecta la veue vers une fenestre, où maintes fois Amadis et elle avoient eu plusieurs amoureux propos au commencement qu'il arriva en la court du roy Lisuart, puis souspirant dit en voix malasseurée : Ha fenestre, tesmoing de mes plaisirs estainctz, combien ennuyeux m'est le doubte où je suis de celuy de qui tu me donnes souvenance, et de qui les paroles gratieuses faisoient toy et moy heureuses. Certes je suis bien seure que jamais vous ne durerez tant, que deux si loyaulx amans puissent si pres de vous avoir le bien et grand plaisir que luy et moy avons receu, lequel me defaillant maintenant, j'ay pour compaignie estranges et insupportables tourmens, et demeurera desormais mon dolent esprit en amertume et tristesse, jusques à sa venue ou à sa mort. Lors Mabile cognoissant que le danger estoit passé, se meit à la confermer plus fort qu'elle n'avoit encores faict, luy disant : Comment, madame, estimez vous que si je tenois ces nouvelles pour veritables, j'eusse le pouvoir de vous consoler ainsi ? L'amytié que je porte à mon cousin n'est point si petite que plustost je n'incitasse tout le monde à pleurer, que chercher reconfort pour vous, qui dictes y avoir le plus perdu. Mais je voy si peu d'apparence de le croire, que je ne veulx avant le temps estre, ne vous rendre malheureuse, car nous desconfortant sans seureté, le mal (quand bien il y seroit) bien pourroit amender, et le bien en seroit faict pire, mesmement que par ce moyen promptement se pourroit descouvrir ce que si long temps a esté tenu secret. Helas, respondit Oriane, s'il estoit mort, il ne me chauldroit que nostre amour fust cogneue : car tous aultres maulx et infortunes au respect de cestuy là ne me seroient moins que riens. Ainsi debatans et devisans ces deux dames furent tout le jour sans partir de leur chambre,

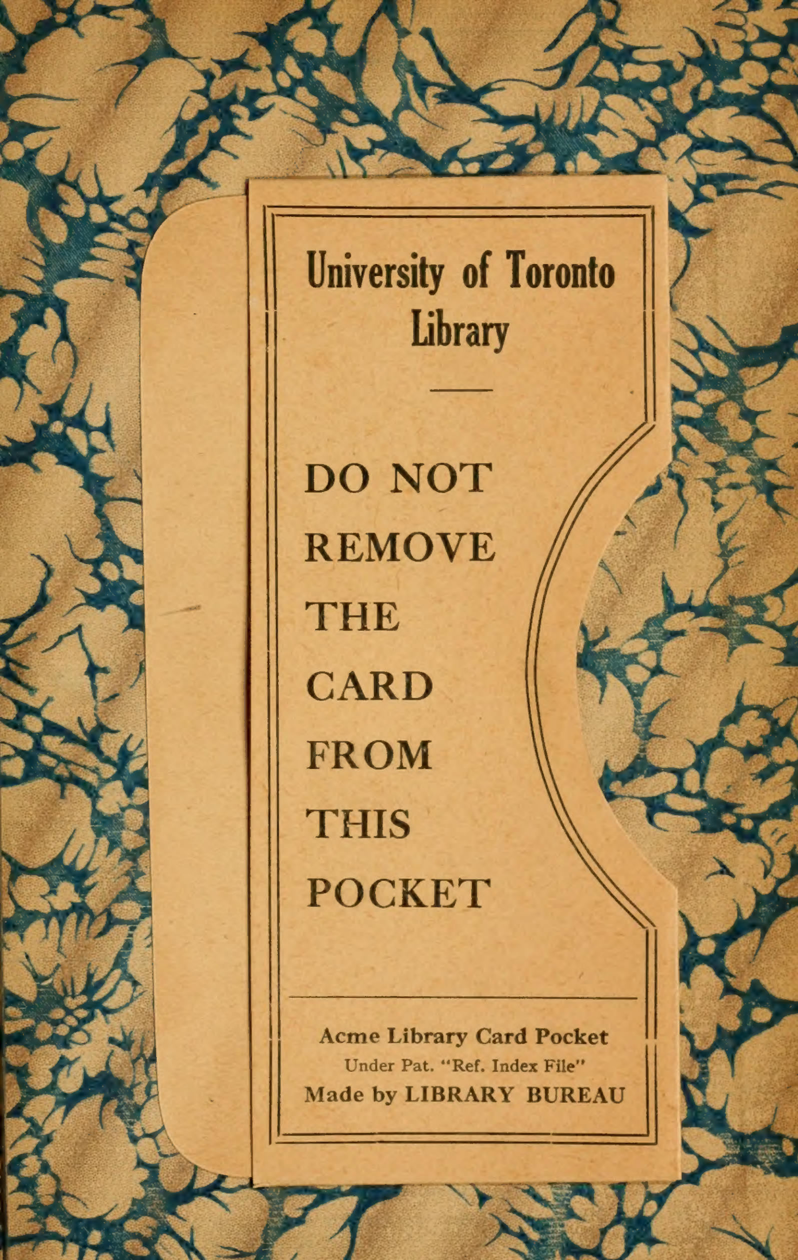
ne que personne y entrast, pource que la damoyselle de Dannemarc qui alloit et venoit, avoit charge de dire si l'on demandoit Oriane, qu'elle accompaignoit Mabile, et qu'elle ne la vouloit laisser seule pour la tristesse qu'elle portoit de son cousin Amadis. Par ce moyen fut le secret de l'infante guardé jusques à la nuict, sans prendre aulcunement repos, ains sans cesse se tourmentoit entre doubte et esperance, ramenant en ses propos tout ce qui avoit jamais passé entre elle et Amadis, depuis leur premiere jeunesse. Mais le lendemain, environ l'heure du disner, Brandoyvas entra au pallais tenant par la main Grindaloya, qui donna grand joye à ceulx qui le cognoissoient : car il y avoit long temps que l'on ne sçavoit qu'il estoit devenu. Lors se vindrent mettre à genoulx devant le [*v°*] Roy qui les recogneut, et l'aymoit et estimoit : parquoy il luy dit : Seigneur Brandoyvas, comme avez vous si longuement demeuré à nous venir veoir ceans? Sire, respondit il, la prison en a esté cause, de laquelle (sans l'effort du bon chevalier Amadis de Gaule, qui ceste damoyselle et moy, avec plusieurs aultres en a tirez et mis en liberté, faisant tant d'armes que nul aultre pourroit faire) nous n'en fussions jamais sortiz. Toutesfois à la fin il y cuyda demeurer luy mesmes, par la plus grande tromperie et meschanceté du monde, que luy feit le trahistre Arcalaus : mais il fut secouru par deux damoyselles, qui ne luy vouloient peu de bien. Comment? dit le Roy, (quand il entendit parler d'Amadis qu'il tenoit pour mort) Amy, par la foy que vous debvez à Dieu, et à moy, Amadis est il vif? Ouy certes, respondit Brandoyvas, il n'y a pas encores dix jours que je l'ay laissé sain, faisant bien bonne chere. Mais il vous plaira, Sire, me dire pourquoy vous me faictes telle demande. Pource, dit le Roy, que hyer Arcalaus nous vint dire qu'il l'avoit

occis. Lors luy recita la maniere. Ha Dieu, respondit Brandoyvas, quelle meschanceté de trahistre. Or luy est il advenu pis qu'il ne pensoit. Adonc feit le discours de ce qui estoit passé avec Arcalaus et Amadis comme desja avez entendu, au moyen dequoy chascun recouvra la joye perdue pour tant bonnes nouvelles. Et voulut le Roy que sans differer l'on menast Grindaloya vers la Royne pour luy en dire autant, ce qu'elle feit. Et ainsi qu'elle le recitoit, la damoyselle de Dannemarc estoit presente, qui le courut dire à la princesse Oriane, laquelle fut bien long temps sans sçavoir respondre ung seul mot, et pensoi estre enchantée, ou bien que celle qui luy disoit ces nouvelles luy bailloit ceste trousse, ou qu'elle les avoit songées. Et quand elle peult parler, elle respondit à la damoyselle : Helas, amye, ay je resvé, ou si vous m'avez dict que Grindaloya tesmoigne à la Royne que Amadis n'est pas mort ? En bonne foy, madame, respondit elle, je la viens de laisser tout maintenant en sa chambre, où elle luy racontoit comme Arcalaus l'avoit trompée. Or Dieu soit loué, dit Oriane : mais je vous supplie allez luy dire tout maintenant que Mabile luy supplie la luyt envoyer pour la reconforter. Ce que feit la damoyselle, et retourna aussi tost avec Grindaloya vers Oriane. Je vous laisse penser si elle fut bien recu[e]illie, et si l'on luy feit bonne chere, mesmement si ces deux dames, Mabile et Oriane, luy donnerent audience, quand elle leur comptoit quelz faictz d'armes avoit faict Amadis à Valderin, la misere où elle estoit avec infiniz aultres, le danger où depuis il tumba par les enchantemens d'Arcalaus, puis comme deux damoyselles estranges le vindrent secourir. Ce discours leur pleut tant, et leur estoit si agreable, que je croy que Grindaloya ne fut quicte pour le reciter plus de cent fois, car Oriane ne voulut jamais

permettre qu'elle mengeast ailleurs qu'avec elle. Mais quand ce venoit à renouveller les dangers esquelz Amadis s'estoit trouvé, et les miseres desquelles il avoit de- [LXXX] livré les pauvres captifz, elles pleuroient toutes à chauldes larmes de pitié et de joye. Ainsi demeura Grindaloya tout le jour avec les deux princesses, et n'en feust si tost partie, n'eust esté que l'on luy vint dire que le Roy Arban de Norgales, qui l'aymoit grandement, la cherchoit en la chambre de la Royne, et à ceste occasion print pour l'heure congé d'Oriane, pour aller trouver celuy pour lequel elle avoit tant souffert. Et ainsi que ces deux loyaulx amans se rencontrerent, ilz se feirent ung si bon racueil, qu'ilz estimerent (mesmes Grindaloya) leur tristesse estre recompensée. Et pource que la Royne fut advertie qu'elle estoit fille du roy Ardroyd de Sorolys, et que tout le mal qu'elle avoit receu et enduré, avoit esté pour l'amour du roy Arban, elle la pria tresinstamment de demeurer en la court, où il luy seroit faict tout l'honneur et bon traictement qu'il seroit possible. Ce que Grindaloya accepta, tant pour la priere de la Royne, que pource que le Roy Arban l'en avoit tresrequise. Et pource que par mesme moyen la Royne fut advertie qu'elle avoit une seur tresbelle qui Aldena se nommoit, laquelle se nourrissoit en la maison du Duc [de] Bristoya, la voulut avoir, et despecha incontinent ung gentilhomme tout expres vers la duchesse pour la prier la luy envoyer. Ceste Aldena estoit amye de Galaor, celle pour laquelle il endura tant de mal du Nain, comme cy devant vous a esté recité. Or avons nous longuement continué le propos d'Amadis : maintenant nous retournerons à Galaor, laissant le roy Lisuart en esperance de bien tost revoir à la court celuy que Arcalaus disoit avoir tué au combat.

Dec. 8/19




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

